CAMARA LAYE

Dramouss

roman

plon

Table des matières

- [Dédicace](#)
- [Conakry](#)
- [Une nuit blanche](#)
- [Kouroussa](#)
- [Dans l'atelier](#)
- [Réunion de comité](#)
- [Dramouss](#)
- [Incendie](#)
- [Retour](#)

Dédicace

Ce livre est dédié aux jeunes d'Afrique

... Mais d'abord aux jeunes gens de ma génération et de mon Pays, qui, n'ayant pas connu les succès faciles de leurs cadets immédiats, et depuis longtemps séparés de leur terre natale, et partis par le monde à la recherche de moyens de lutte plus efficaces, s'en sont retournés pour la plupart à cette terre, non pas nantis de l'ensemble des outils qu'ils ambitionnaient de rapporter, mais la tête chaude d'aventures et le cœur empli d'un certain sentiment, lesquels, pour être profitables à la génération montante, méritaient qu'on les contât avec sincérité. ... En témoignage de solidarité et d'amitié à tous, en formant le voeu que ce récit, écrit d'une plume rapide, ne serve pas d'exemple, mais plutôt de base à des critiques objectives, profitables à la jeunesse, avenir du Pays. Que cet ouvrage contribue à galvaniser les énergies de cette jeunesse; et surtout celles des jeunes poètes et romanciers africains, qui se cherchent, ou qui, déjà, se connaissent, pour faire mieux, beaucoup mieux, dans la voie de la restauration totale de notre pensée; de cette pensée qui, pour résister aux 'épreuves du temps, devra nécessairement puiser sa force dans les vérités historiques de nos civilisations particulières, et dans les réalités africaines...

... Pour que la pensée africaine ainsi reintégrée et totalement restaurée soit une force, non agressive, mais féconde.

Libérer cette extraordinaire puissance de sympathie qui est au plus profond de chacun de nous, savoir dominer nos passions pour qu'elle émerge en nous, la rendre plus active et plus présente encore, lui donner tout son champ pour que notre appel, l'appel d'une Afrique authentique, consciente et résolument engagée dans la voie de sa sagesse tutélaire et de la raison parvienne, à tous, pour que l'incommunicable soit communiqué et l'ineffable entendu, tel est le dessein de l'auteur.

Conakry

J'avais quitté Orly en plein mois d'août, un mois qui, habituellement chaud à Paris, était frais, cette année-là ; une fraîcheur pas trop vive, mais la fraîcheur tout de même (et je ne l'aimais guère, je ne m'y étais jamais fait complètement). Et l'avion, prenant de l'altitude, m'avait entraîné dans une lumière où déjà je pouvais reconnaître le ciel de ma terre natale.

Après six années, je regagnais enfin mon pays; et depuis que j'avais décidé ce départ, mon impatience n'avait pas cessé de croître; une fièvre s'était comme emparée de moi. C'est que toutes ces années qui m'avaient tenu au loin étaient à proprement parler des années d'exil, car la terre natale — quoi que l'on fasse et en dépit de la générosité ou de l'hospitalité qu'on trouve en d'autres pays — sera toujours plus qu'une simple terre : c'est toute la Terre ! C'est la famille et ce sont les amis, c'est un horizon familier et des façons de vivre que le cœur sans doute emporte avec soi, mais qu'il n'est jamais satisfait de confronter avec la réalité, jamais satisfait de tremper et de retremper dans la réalité. Au terme de ce voyage, mon grand pays me faisait signe. Une brève escale à Dakar, et l'avion était reparti. Alors, empli d'une impatience que je ne cherchais plus à refréner, je me mis à guetter l'apparition de ma Terre. Et bientôt passé le semis d'îles de la Guinée dite portugaise, elle m'était apparue, basse, très basse, et pas seulement parce que je la regardais du ciel, mais parce qu'à cet endroit c'est une terre comme conquise sur la mer : une terre de lagunes, une terre rouge où je devinais des cocotiers, des rizières et l'innombrable armée de palétuviers qui fixent au continent les boues généreuses, jamais lasses de nourrir les moissons, et elles-mêmes inlassablement nourries par les alluvions d'innombrables fleuves et rivières. Sur ma gauche, le pays insensiblement s'élevait, devenait un pays de hautes montagnes; mais il me fallait l'imaginer entièrement : le regard ne portait pas si loin, et même le mien eût-il porté jusqu'aux cimes du massif, il se fût perdu dans la brume.

Et puis se dessina l'île de verdure, l'île de maisons enfouies dans la verdure, qu'est Conakry, à l'extrémité de la presqu'île de Kaloum. Conakry ! Conakry !

L'avion descendait. Si j'avais pu distraire mon attention de la ville, peut-être aurais-je aperçu au loin le haut sommet du Kakoulima, qui est à la naissance de la presqu'île ; mais je n'arrivais pas à arracher mon regard; et lorsque la ville disparut, l'avion déjà se posait dans la plaine où viennent mourir les paisibles collines qui font suite au Kakoulima.

Je descendis de l'avion et promenai le regard autour de moi, comme étonné, après tant d'années, d'être enfin revenu. Une aire d'atterrissage ne diffère guère d'une autre aire d'atterrissage; ce n'est et ce ne peut être qu'une étendue désolée. Mais il y avait ici cette lumière, il y avait cette fraîcheur de tons qui n'appartiennent qu'à cette terre, qu'à ma Terre, et dont mes yeux n'avaient plus l'habitude; une lumière plus frémissante et plus pénétrante, une verdure plus nourrie et plus fraîche, un sol plus éclatant qu'ailleurs. Mon cœur ne l'avait pas oublié, mais mes yeux... Mes yeux clignaient ! Cette fraîcheur et cette lumière, c'était bien ma Basse-Guinée; et aussi cette chaleur humide que je respirais, et ce soleil qui dardait ses rayons !

Je pris le car qui conduisait à la ville; très rapidement, il atteignit la banlieue. Là, la misère était monnaie courante. Les constructions, à Madina et à Dixinn notamment, étaient fort précaires; elles tenaient debout un peu trop par miracle; l'art de l'équilibriste y avait plus de part que celui de l'architecte.

— C'est ça, la banlieue de Conakry ! murmura mon voisin dans le car.

— Oui, répondis-je dans le même murmure. Vous n'avez pas l'air satisfait.

— Non. Il n'y a rien ici. Absolument pas de constructions, de bâtisses présentables ! D'ailleurs, les colons n'ont jamais voulu qu'il y ait quelque chose de présentable. Ils ont pensé, et ne pensent qu'à garnir leur portefeuille, pour passer d'agréables congés en Europe. C'est à ça qu'ils pensent, les colons et non au bonheur du Nègre.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, fis-je.

— Comment ? Comment, vous êtes du côté des colons, à présent ?

— Je ne suis du côté de personne. Je m'en tiens à la vérité. D'autre part j'estime que le moment n'est pas encore venu de condamner ou de blâmer, les colons. Ce moment viendra quand nous aurons su prouver, dans l'abnégation, par notre travail, par des réalisations concrètes, que nous sommes supérieurs aux colons.

— Non, non ! répéta mon voisin. Ces gens n'ont rien fait.

— Reconnaissez quand même, cher Monsieur, que la colonisation nous a donné beaucoup.

— Non ! Elle nous a retardés.

— Retardés ! ... Certes, il y a eu des côtés négatifs dans la colonisation, je l'admets. Mais, tout compte fait, le bilan de la colonisation, dans ce pays, est positif.

Il se tut et désormais il ne m'adressa plus la parole. Quant au car, il continuait de rouler; et partout où il passait, il y avait toujours quelque endroit où la chaussée attendait un peu de goudron, où elle découvrait ses entrailles, et toujours des entrailles un peu sommaires. Et partout, ou presque, des égouts qui tablaient un peu trop sur la seule pente des maisons; et trop de chaussées sans bitume, boueuses à cette saison pluvieuse, et nids à poussière à la saison sèche. Le car roulait; tantôt il tournait à droite, tantôt à gauche.

Au bout d'une demi-heure, j'atteignis la maison de mes parents, qui n'est guère qu'à une quinzaine de kilomètres de l'aéroport. Là, je retrouvai mes tantes et mes oncles. Mais [Mimie](#) ?... Où était Mimie ? Une tante me répondit qu'elle se trouvait en banlieue, chez une amie. Hors d'haleine, je m'étendis sur un lit. Comment allais-je retrouver [Mimie](#) ? Dans quelle mesure le temps avait-il pu la marquer ? Je l'avais quittée en 1947. Était-elle demeurée, comme auparavant, calme et extraordinairement courageuse ? Avait-elle toujours les pieds sur terre ? Était-elle toujours aussi réaliste ?

Pendant que ces pensées me traversaient l'esprit, subitement, j'entendis une voix féminine. Je me levai aussitôt et j'aperçus au seuil de la porte, [Mimie](#), encore plus belle, plus ensorcelante, plus émouvante que l'image dont j'avais gardé le souvenir. Nous nous regardâmes quelques instants sans dire mot, comme indifférents l'un à l'autre, ou comme si par timidité nous avions craint de manifester nos sentiments en présence de mes tantes, toujours prêtes à nous taquiner. Et puis, d'un même élan, l'élan de nos âmes et de nos coeurs tout à coup enfiévrés, oubliant ces présences importunes, nous nous retrouvâmes subitement dans les bras l'un de l'autre.

Nous ne parlâmes guère, Mimie et moi, durant des heures ; c'est-à-dire que notre joie de nous retrouver, après tant d'années, passait l'entendement. Nous nous contentions, aux rares moments où mes tantes ne nous prêtaient pas attention, d'échanger des sourires, ou encore, de nous presser les mains...

Même par la suite, au repas de midi, notre bavardage fut superficiel : il portait sur des sujets anodins. Mais bientôt, quand j'abordai mes souvenirs d'Europe, je sentis que Mimie, malicieusement, évitait la moindre allusion à sa propre vie. Après qu'elle eut pris congé, je la rejoignis dans sa chambre et lui lançai un regard interrogateur. Je voulais, sans plus tarder, tout savoir : comment elle avait vécu à Dakar, comment elle y avait été traitée par les gens, mais surtout, si elle m'était restée fidèle... Lorsqu'elle m'aperçut, elle baissa la tête, et pendant un bout de temps un silence mortel plana autour de nous. Je la tirai par le bras.

— Allons donc faire un tour en ville.

— Je prends mon foulard.

Toujours en silence, nous nous dirigeâmes vers la ville, pour y visiter quelques quartiers, mais en passant par la corniche. La brise jouait dans le foulard de [Mimie](#). J'allumai une cigarette et, craignant de la brusquer, je retins quelques questions relatives à nous deux, à notre amitié, à nos mutuelles promesses.

« J'attendrai, pensai-je, le moment psychologique, je veux dire : l'instant où notre timidité se sera tout à fait dissipée, pour glisser dans la conversation quelques paroles se rapportant à nos problèmes intimes. »

— Tout a beaucoup changé, risquai-je.

— Tout a changé, répéta-t-elle. De l'autre côté, là-bas, aux îles, il y a des entrepôts, parce qu'il y a le minerai... Des villas aussi. Superbes. Mais elles ne sont ni pour toi, ni pour moi... Elles appartiennent aux Sociétés étrangères, conclut-elle dans un éclat de rire.

— Oui, approuvai-je, c'est exact. Est-ce la route de Donka ? Lorsque nous étions plus enfants, la ville était loin, très loin, d'atteindre Dixinn.

— Cela commence à compter !

Au pont de Tumbo, au sortir de la ville, j'aperçus en face de moi la voie ferrée du Conakry-Niger. Mais, un peu plus loin, il semblait y avoir une autre voie.

— Il y a deux lignes ? dis-je.

— Toujours la même histoire, dit-elle. L'histoire des Sociétés étrangères. La seconde ligne appartient à la Compagnie Minière.

A présent, nous avançons sur la route du Niger, en tournant le dos au pont de Tumbo. Nous entrions dans la ville de la mer; mais d'abord, je ne la reconnus pas très bien. Certes, c'étaient les avenues et les boulevards que j'avais quittés, et les mêmes arbres; mais, en trop d'endroits, ce n'étaient plus les mêmes maisons. J'en reconnaissais sans doute quelques-unes. Mais d'autres, beaucoup d'autres, je les voyais pour la première fois. Arrivés au centre de la ville, nous étions fatigués de marcher. N'en pouvant plus, je fis signe à un taxi. Mais il était déjà trop loin pour que le chauffeur entendît mon appel.

Le signe, je l'avais fait automatiquement, comme je l'eusse fait à Paris. Mais soudain je me fis la réflexion

qu'appeler un taxi, à cet endroit de Conakry, c'était chose fort nouvelle aussi.

— Es-tu surpris de voir des taxis à Conakry. Nous sommes à la mode, nous aussi, dit Mimie.

— Oui, la mode vient lentement, mais sûrement... Mais la ville est petite.

— En effet, elle est étroite et petite. Nous venons d'en faire le tour en moins de deux heures. Pour compenser le manque de maisons modernes, la Providence, heureusement, nous pourvoit de verdure. Pense combien la vue que nous avons de la corniche était reposante !

— C'est une vue magnifique ! répondis-je.

— Il paraît que là-bas, à Paris, c'est beau. Mais qu'il fait bien froid !

Il fait très froid là-bas. Tellement froid que, d'ici, tu n'en peux avoir aucune idée.

— Ici, dit-elle, il va commencer à pleuvoir énormément. Il tombe au moins quatre mètres d'eau. Crois-moi, rien n'a changé depuis ton départ ; cette saison mérite toujours le nom de saison des pluies. Nous sommes maintenant en août, mais la saison commence en juin pour finir en octobre-novembre, ajouta-t-elle. Toi qui n'as jamais passé de vacances à Conakry, je t'apprends que tu ferais mieux d'enfermer tes costumes dans ta valise, car en ce moment l'eau va tomber en cataractes. Un vrai déluge, qui laissera le ciel sinon très pur, en tout cas sérieusement dégagé.

— Merci, Professeur, fis-je en souriant. Tu m'apprends un tas de choses que j'ignorais.

Elle éclata de rire, satisfaite, semble-t-il, des compliments que je venais de lui faire.

A présent, elle était tout à fait d'étendue ; je profitai de cette occasion pour orienter la conversation vers notre intimité ; vers les problèmes qui, à tous deux, nous tenaient particulièrement à cœur.

— Je crois, risquai-je, que nous pourrions parler de nous deux, maintenant.

Mais à peine eussè-je prononcé cette phrase qu'elle baissa la tête, comme gênée de voir bientôt le voile se lever sur son passé ; ce passé auquel tout à l'heure, elle refusait de faire la moindre allusion ; elle redevint soudain la fille timide, la fille secrète, que j'avais connue jadis. Malgré tout, elle répondit froidement

— Peut-être.

L'amour qu'elle me portait s'était-il évanoui ? Notre élan de tout à l'heure, l'élan commun de nos âmes et de nos cœurs, était-il un véritable élan ou bien un simulacre ? Je me dis alors que lorsque nous avons été séparés, elle à Dakar et moi à Paris, les intervalles entre nos lettres avaient été souvent longs, et cela, sans doute (continuais-je à ruminer) se produisait à mesure que les rendez-vous de Mimie avec d'autres garçons devenaient plus fréquents, ou bien que l'amour qu'elle leur portait devenait plus profond, si bien que, le cœur voué, entièrement voué, à d'autres garçons, elle n'éprouvait plus rien pour moi : elle ne m'aimait plus ! Toutes sortes d'idées m'obscurcissaient l'esprit, quoique je n'eusse aucune raison réellement valable de m'attrister.

— Je n'aurais pas dû venir. Ma présence à Conakry te rend malheureuse !... Je l'avais prévu. Aussi, avant de venir, avais-je pris la précaution de me nantir de mon billet de retour. Demain, je repartirai, dis-je.

Alors, subitement, en scrutant son visage, je sentis que mes pensées n'étaient pas fondées, que mes arguments étaient faux ; mais si absurdes et si faux qu'ils fussent, ils m'apparaissaient cependant comme seuls capables d'obliger Mimie à lever le voile sur sa vie, plus précisément sur la portion de sa vie que j'ignorais totalement. Comme pour me convaincre de son honnêteté, elle leva la tête et porta le regard vers le ciel, puis elle posa le regard au niveau de ma tête, comme si elle eût découvert là-haut quelque chose, comme si elle y eût trouvé la réponse qu'elle devait me faire. Et, vigoureusement, elle protesta :

— Je ne veux pas que tu repartes.

« Si elle s'oppose à mon départ, c'est qu'elle m'aime toujours », pensai-je.

— Ah oui ? dis-je, feignant d'être surpris.

— Oui !

Et doucement elle continua :

— Ce fut un choc lorsque j'ai reçu ta lettre. Je savais que finalement tu reviendrais. Toi et moi, nous sommes en train de vivre l'instant que je redoutais. Mais je suis heureuse que cet instant se soit produit. « Elle est loin d'oublier mes relations avec Françoise, me dis-je, au fond de moi-même. Cette fille, ce bourgeon de femme, qui, de France, harcelait de lettres mes parents, pour que ceux-ci consentissent à notre mariage. »

— Si c'est de Françoise que tu veux parler, j'aime mieux te dire qu'il y a longtemps que j'en ai fini avec elle. D'ailleurs elle n'était rien d'autre pour moi qu'une interlocutrice ; je veux dire une personne que j'aimais bien, et avec qui j'échangeais des idées, dans l'unique dessein de nous informer mutuellement sur les manières de vivre de nos pays respectifs. Quand vas-tu oublier enfin tout cela ? Quand vas-tu balayer le passé, pour porter le regard vers l'avenir ?

— Oublier ! dit-elle doucement, en coupant le mot et en l'appuyant. Bien sûr, des milliers de garçons

trompent leur fiancée !

— Quelle réponse pourrais-je donc te faire ? murmurai-je. Je te répète que tout cela est à présent bien fini. Mais alors que dirais-tu, si je devais épouser deux, trois ou quatre femmes, nombre admis par le livre sacré, le Coran ?

Je disais cela pour la taquiner. Mais la phrase l'irrita et elle « sortit de son fourreau » ¹. Elle se mit à crier.

— Si c'est cela que tu as en tête, je te dis tout de suite non, non et non Tu ne feras jamais cela ! Entends-tu ?... Jamais ... Je serai la seule femme chez toi ou je n'y serai pas. Que cela soit entendu et compris une fois pour toutes !

— Ne te fâche pas, Mimie. Tu seras la seule, l'unique femme chez moi ... Ne comprends-tu pas la plaisanterie ?

— Bon !... D'accord ! ... Si c'est une plaisanterie, d'accord. Mais on ne sait jamais, avec vous, les hommes. Vous exprimez souvent vos désirs par une plaisanterie !... Comprends-tu, alors ? dit-elle, revenant à ce qui lui tenait à cœur. Je commençais à croire qu'il n'y avait plus de refuge pour moi.

— Je t'écoute, Mimie.

Elle me regarda. Peut-être voulait-elle se rendre compte de l'effet que ces mots produisaient sur moi. Ce ne fut sans doute pas l'effet attendu. Elle affermit sa voix et continua :

— C'est difficile, pour vous, les hommes, de comprendre les femmes.

— Tu devrais-quand même tenter de me faire comprendre.

Nous étions sortis à quatorze heures, et dix-huit heures venaient de sonner à la Cathédrale. Nous revenions à la corniche. J'allumai de nouveau une cigarette et proposai à Mimie de nous asseoir sur un banc.

Elle y prit place, près de moi, bien près de moi; nos hanches se touchaient. Mon cœur battait fort, très fort.

Tout mon cœur et toute mon âme étaient tendus vers elle, comme magnétisés par une passion sublime, indéfinissable. Je la regardai : elle était plus sereine et plus belle que jamais. La brise, qui soufflait doucement, décuplait mon bonheur, en jouant dans son foulard, dont les pans balayaient ses épaules. Elle désirait parler, mais j'aurais aimé qu'elle se tût. Ma pensée, subitement, alla loin. Tantôt elle se posait sur l'avenir que j'imaginai, plein de bonheur, tantôt sur le passé, puis sur le présent... Et bientôt, elle se confondait avec l'infini : elle montait très haut, infiniment haut. Je voulus dire à Mimie : « Tu es belle », mais je me retins. Une force plus puissante que ma volonté, et la pensée subite que la vie ne se déroule pas toujours selon des plans préétablis, m'arrachèrent à mes rêves et m'obligèrent à l'écouter.

— C'était un cauchemar, reprit-elle. J'ai appris d'abord que tu étais marié. Et puis que ta femme écrivait régulièrement à ta famille. Et enfin tout le reste !... Un jour, je me suis sentie tellement mal que l'on m'a fait entrer à l'hôpital Ballay, où je suis restée je ne sais combien de temps. Les pauvres médecins prenaient ma température, me soignaient. Mais ma maladie était plutôt morale que physique. Pour me traiter, il m'eût fallu des psychiatres.

Elle se tut un bout de temps, puis reprit :

— Mais, un jour, le voile s'est levé à demi ; je me suis dit : « Que faire ? Il est marié ! » Comme pour me venger (ce n'était, ce ne pouvait être, qu'un semblant de vengeance) Hady venait à la maison, et je le laissais venir... A proprement parler, chaque fois que je le voyais, j'avais mal à hurler. C'est drôle, lorsqu'une fille n'aime pas un garçon !... Alors je demandais au bon Dieu de faire retomber le voile sur mon esprit, je le suppliais de me rendre enfant, de me restituer la disponibilité d'un enfant, afin que je fusse dans l'incapacité de me souvenir.

— Calme-toi maintenant, dis-je d'un air coupable. Calme-toi, je t'en supplie ! Tout cela est fini. Oui, bien fini.

Elle me lâcha la main, se leva, puis essuya avec un pan de son foulard ses yeux soudain baignés de larmes.

J'eus tout à coup la gorge serrée, mais je ne pleurai pas. Un homme peut-il pleurer devant une jeune fille ?

Les pleurs de l'homme sont atroces; à l'opposé de ceux des femmes, bien souvent ils n'apparaissent pas ; mes larmes, au lieu de noyer mes yeux, avaient noyé le plus profond de mon être, ma conscience même.

Elle s'éloigna de moi et, s'accoudant à une des murettes de la corniche, elle regarda, à l'exemple de nombreux visiteurs, en direction des îles de Loos. Le soleil couchant, rougeoyant, suspendu par des cordes mystérieuses au-dessus de ces îles, projetait à présent des rayons moins brûlants qu'à l'instant de notre arrivée. Silencieusement, je rejoignis la murette de la corniche. Chacun des hommes et chacune des femmes qui s'y trouvaient accoudés étaient pareillement silencieux. Chacun et chacune semblaient animés d'une vie intérieure intense, et cette intensité était telle que personne ne disait mot, chacun et chacune donnaient libre cours à leur rêverie.

Mais à quoi pouvaient penser tous ces hommes et toutes ces femmes ? Songeaient-ils aux îles qui barrent

l'horizon devant nous ?

Et ces hommes d'Europe, ces Européens, entourés de leurs épouses et de leurs enfants, accoudés tout autant que les Africains à la murette de la corniche, et plus silencieux encore que les Africains, à quoi rêvaient-ils ? Pensaient-ils à leur pays, au repos qu'ils prendraient dans leur pays, après deux années de séjour ? Je le crois volontiers. Je m'approchai de Mimie, je prononçai doucement son nom. Comme elle ne répondait pas, je l'agrippai par un pan de sa camisole et la secouai ; mais ses yeux restaient braqués sur l'immensité de l'Océan, et ainsi elle semblait absente d'esprit.

A quoi donc pouvait-elle penser ? Sans doute aux nombreuses années qu'elle avait passées au Sénégal, chez ses « correspondants », qui l'avaient si gentiment, si aimablement choyée. Et peut-être réfléchissait-elle à ce qu'avait pu être ma vie, à Paris ? L'une et l'autre choses, certainement ; cela se devinait à la tension de ses traits. Et puisqu'elle n'avait plus conscience de ma présence, je m'éloignai quelque peu d'elle, de son visage tantôt rayonnant, tantôt triste.

Cette tristesse trahissait l'état d'âme qu'envenime la jalousie ; une jalousie inavouable contre ma vie antérieure, plus précisément à propos d'une jeune fille qui, pourtant, n'avait été pour moi qu'une « correspondante ».

A présent, comme elle, j'étais debout dans un coin. La mer semblait en fureur ; la marée montait et les vagues, comme des béliers blancs, galopaient vers nous et venaient, avec un bruit d'orage dans leforêt, s'écraser contre le rivage. Après s'être fracassé contre les roches, ce grondement se transformait en mille petits bruits, lesquels, au fur et à mesure que les vagues les transportaient loin du rivage, se dissolvaient et se fondaient dans une symphonie pastorale, avec ses balafons, ses coras, ses flûtes et ses tamtams. Et c'était un mouvement perpétuel. Les moutons blancs, tantôt se fracassaient contre les roches, tantôt s'enfuyaient loin du rivage. Et lorsque soudain, remis de ma rêverie, je me retournai, je vis Mimie, debout près de moi. Était-elle enfin, elle aussi, sortie de ses rêves obscurs ? Était-elle revenue de Paris et du Sénégal ?

— Oublie le passé ! fis-je en la prenant par le bras. C'est le plus grand plaisir que tu puisses me faire.

— Il faut que je te raconte. Tu es pardonné, mais il faut, comprends-tu, il faut que je te parle. J'ai bien souffert à l'époque, tu sais ! J'ai été chez mes parents, croyant que l'atmosphère familiale pourrait m'étourdir. Durant des heures je sortais avec des camarades. Mais souvent je restais à la maison, à moisir... Il n'y avait rien à faire : « Fatoman... Marié !... Paris. » On eût dit que dans mon cerveau, il n'y avait plus que ces trois mots.

Debout derrière elle, je la serrai contre moi, dans une impulsion affectueuse. Comme n'en pouvant plus, elle répondit à mon étreinte et posa la tête sur mon épaule. Elle se tut un moment. Je compris qu'elle était enfin libérée de ce qui, durant toutes ces années, l'avait si douloureusement tourmentée. Nous étions tous deux attendris...

— Rentrons, maintenant, Mimie, murmurai-je, il se fait tard. Comme j'aurais voulu être près de toi, à ce moment où l'on t'avait fait croire que j'étais marié !

La main dans la main, nous prîmes lentement le chemin de notre demeure, tout en poursuivant notre conversation. Sur un ton plus apaisé, car ses tourments étaient à présent évanouis, elle poursuivit son récit.

— Je sais, dit-elle, que tu aurais tout fait... Personne à l'époque, m'entends-tu, personne ne pouvait m'aider ! Il y a des batailles que l'on doit livrer toute seule. Enfin j'ai pris un emploi de maîtresse d'Internat. Dès la fin de mes études, je me suis plongée corps et âme dans ce travail. Et c'était réellement ce qu'il me fallait : un poste où sans trêve j'étais sur la brèche, presque jour et nuit, à surveiller ces élèves dont la plupart s'étaient déjà éveillées, ou commençaient à s'éveiller à la vie. Je conseillais les unes, punissais celles qui passaient les bornes. Enfin, des responsabilités telles qu'elles ne me laissaient point le temps de penser à mes ennuis. J'avais toujours l'intention de t'écrire, et en réalité j'ai peut-être commencé deux cents lettres ; mais la pensée que tu m'avais trahie m'exaspérait et je cessais d'écrire. Tu as bien fait de venir, Fatoman.

— Je suis bien content de te retrouver, et de savoir que tout est fini maintenant, que toutes tes inquiétudes sont apaisées. Nous arrivions à la maison. Déjà il faisait nuit. A notre vue, mes tantes éclatèrent de rire. Je m'enfuis me terrer dans ma chambre. Mimie fit certainement de même, car je ne l'aperçus plus dans la « concession ».

— Mimie, Fatoman, venez manger ! cria ma tante Awa.

« Toujours la même ! pensais-je. Elle ne peut pas nous laisser tranquilles ! Il faut chaque fois qu'elle crie nos noms, que toute la famille entende ces deux noms à la fois, alors que nous, nous aimons vivre discrètement.

» Comme nous ne répondions pas, sa voix retentit de nouveau.

— Que vous répondiez ou non, vous mangerez ensemble à partir de ce soir. Nous en avons assez de cette interminable timidité !

Puis, s'adressant aux enfants :

— Allez ! Allez jouer dehors, ou bien promenez-vous. Votre cousin et sa belle vont manger dans cette chambre.

— Qu'ils restent, tante, dis-je. Je les aime bien.

— Je sais que tu les aimes bien. Mais je sais aussi que tu ne mangeras rien tant qu'il y aura du monde autour de toi. Et ta belle pareillement. Ah, que vous êtes timides !

Nous terminâmes enfin le repas.

— Tu sais, commençai-je, la vie là-bas n'est pas facile.

— A Paris ?

— Oui. Lorsqu'on n'est pas aidé par l'État ou par les parents, la vie est difficile. Je me demande s'il ne serait pas plus sage que tu m'attendes en Guinée. Dans deux ou trois ans, nous nous retrouverons et nous nous marierons.

— Dans deux ou trois ans ! répéta-t-elle.

Au même moment, mon oncle Mamadou entra dans notre chambre et Mimie lui fit part de mes appréhensions.

— Fatoman, dit-il, si nous avons consenti à votre union, si personnellement j'y ai donné mon accord, c'est parce que je sais que Mimie est une fille simple, issue d'une famille simple. Et par expérience je sais, pour l'avoir hébergée chez moi pendant plusieurs années, qu'elle s'est toujours contentée, sans rechigner, de ce que tes « petites mères » 2 lui offraient. Pendant tout ce temps, elle a mené une vie modeste, sans envier ses camarades... Ce que je ne cesserai de vous recommander, c'est de bien vous entendre là-bas.

— Bien, oncle. Mais, là-bas, il y a le froid. Il faudra payer le trousseau, payer la chambre, payer mes études, tout payer, et avec quoi ? Je ne m'attends pas à obtenir une bourse d'études de l'Etat. Mes tentatives pour en obtenir une ont été vaines. Là-bas, la vie est dure, oncle.

— Eh bien, tant pis ! Tu veux me faire croire que là-bas Mimie mourra de faim, dit-il, en riant. Mais elle te suivra partout. Elle appréciera d'autant plus votre bonheur futur qu'elle y aura contribué dans une large mesure. Et puis c'est peut-être pour elle la meilleure façon, je dirais même la seule, de se prouver à elle-même qu'elle ne t'épouse ni pour un titre, ni pour de l'argent. Enfin il faut te mettre dans la tête que tu n'as pas affaire à une bourgeoise, mais à une fille qui, comme toi, est issue du peuple.

Dans la pensée de mon oncle, qui était très religieux, la réussite d'un homme ne dépendait pas uniquement de ses efforts, il fallait surtout que ces efforts fussent soutenus par Dieu. Selon lui, Dieu donne toujours à manger à toutes les bouches qu'il a créées. Ainsi donc, selon lui, satisfaire les besoins de Mimie était plus l'affaire de Dieu que la mienne. Une telle foi en Dieu et aux principes du Coran étant inébranlable, aucun argument, si frappant fût-il, ne pouvait faire revenir mon oncle Mamadou sur un propos longuement mûri.

— D'accord, oncle, dis-je.

— C'est cela, répondit Mimie, satisfaite, « Tonton » Mamadou a su dire ce que j'avais en moi, ce que je voulais exprimer.

— Justement, mon petit, dit mon oncle, ton beau-père, avant de nous quitter pour rejoindre son nouveau poste d'affectation, tenait à ce que les cérémonies religieuses de votre mariage eussent lieu. Nous avons déjà accompli ces formalités à la mosquée. Quant au mariage civil, vous le ferez quand vous voudrez. Ce n'est pas difficile, il vous suffira de vous présenter à une quelconque mairie devant un officier d'état civil.

Il se tut un moment. Il était devenu solennel. Après avoir porté un peu de cola à la bouche, il poursuivit, tout en mâchant la noix lentement (ses mâchoires remuaient comme celle d'un mouton qui rumine).

— Je suis donc heureux de t'apprendre qu'à partir de ce soir, à partir de la minute où je te parle, sur l'ordre de ton beau-père et de nous tous, Mimie est devenue ton épouse. A présent, vous êtes unis devant Dieu et devant les hommes. Et j'ajoute qu'il faut bien vous entendre, afin de passer le plus agréablement possible votre séjour ici-bas. Je vous ordonne, à partir de ce soir, de vivre maritalement. Vous pourrez occuper la chambre de mon jeune frère Sékou, en attendant votre départ pour de nouvelles aventures, car la vie n'est rien d'autre qu'une suite d'aventures. Voilà, Fatoman, l'agréable surprise que je me suis cru en droit de te révéler.

Ce moment de l'annonce de mon mariage fut émouvant. J'étais donc pourvu de ma moitié ! ...

Mon oncle Mamadou, après ce discours, se retira et nous laissa à nos réflexions.

— Es-tu satisfait, Fatoman ? demanda Mimie.

— Oui, très satisfait. Et toi ?

— Je suis la plus heureuse de toutes les femmes du monde. Me permets-tu, mon cher époux, dit-elle, le visage rayonnant, d'aller annoncer la bonne nouvelle à une amie ?

- Comment ? Tu sortiras cette nuit ?
- Ah, tu es jaloux, hein ? fit-elle.
- Non, ce n'est pas la question !
- On m'a cependant appris qu'un homme qui n'est pas jaloux n'aime pas sa femme.
- Qui t'a dit cela ?
- Une camarade, répondit-elle en riant.
- On peut aimer et ne pas manifester de jalousie. Tout cela est question de tempérament.
- Alors, dis-moi pourquoi tu n'es pas jaloux, toi ? insista-t-elle.
- Je suis de ceux qui font facilement confiance à autrui.

Etant passablement sérieux, je te fais confiance, tandis qu'un ancien coureur de jupons ne peut se fier à sa femme. Il pense toujours que celle-ci, une fois loin de toute surveillance, agira fatalement comme il l'a fait lui-même. Et puis... Et puis non, ce serait trop long à t'expliquer !

- Mais si, explique-toi ! Je t'écoute, dit-elle, très excitée.
 - Non, Mimie, ce serait trop long. Mais si tel est ton désir, à notre arrivée à [Kouroussa](#) je demanderai au griot Kessery de te raconter les aventures d'un homme jaloux, et tu verras qu'elles sont peu engageantes.
 - Je l'écouterai volontiers, dit-elle. J'ai hâte d'être là-bas, pour découvrir de bonnes joueuses de cauris [3](#).
- Elle se leva soudain en repoussant sa chaise; je compris qu'elle avait envie de s'agiter un peu. Allons nous promener. Nous irons voir mon amie Aminata, dont l'époux est syndicaliste. Ce sera une occasion de les mieux connaître.

— Nous irons où tu voudras, Madame.

J'étais fatigué et j'aurais voulu me mettre au lit, mais je n'osais pas le lui dire ; jusqu'à ce moment, j'avais eu un tempérament de vieux garçon, me levant et me couchant lorsque cela me chantait; j'avais eu une existence quelque peu bousculée. Malgré cela, je renonçais maintenant, avec une facilité et une rapidité surprenantes, à mon indépendance, pour devenir le plus exemplaire des maris.

— Allons, ma belle, es-tu prête ?

Et je la suivis. Je l'aurais suivie n'importe où. Je ne voulais pas la contrarier. On ne doit pas contrarier, si l'on a un brin de dignité, une fille qui vous épouse sans se préoccuper de savoir si vous êtes riche ou pauvre, et qui se déclare par surcroît prête à vous suivre même en enfer.

— Oui, je suis prête. Dépêchons-nous, dit-elle. Nous allâmes chez Aminata, dont le mari, volubile et intelligent, me brossa, en l'espace de deux heures, un tableau de la situation politique. Les exactions de certains colons, les querelles entre partis, tout y passa... Enfin, à minuit, au moment où nos paupières étaient lourdes de sommeil, Aminata et son époux nous ramenèrent en voiture à notre domicile.

— N'oublie pas que nous sommes autorisés désormais à mener une vie commune, dis-je à Mimie, en franchissant la porte de la « concession » d'oncle Mamadou.

Ma tante Khadi, qui était couchée, mais qui s'endort toujours très tard, m'entendit et m'approuva :

— Mimie, Mimie, tu ne vas pas faire de difficulté ! dit-elle, la taquinant. Je n'ai pas de place pour toi dans ma chambre, ajouta-t-elle. Et puis, mon lit est trop petit pour nous deux. Tu ferais mieux de rester là-bas, près de ton époux.

Mimie entra, s'assit timidement au pied du lit, sans mot dire et je fis semblant de ne pas la remarquer.

— Nous allons prier, fis-je.

— Prier ?

— Oui. Le Créateur ne nous a-t-il pas créés pour prier.

— Seulement pour prier.

— Oui, ma chère. Toutes les autres créatures sont fabriquées par Lui pour notre agrément, et nous, nous sommes créés par Lui pour prier et pour le remercier de ses bienfaits.

— Mais qui, Il ?

— Le bon Dieu.

— C'est vrai, Fatoman. Moi aussi, j'aime me recueillir.

— Et dans la nuit noire, tantôt accroupi, tantôt prosterné, je priai, avec elle à mes côtés.

— Après le traditionnel *Salam Alaykoun*, elle risqua :

— Je préfère rester au bord du lit, tu te mettras du côté du mur.

— Comme tu voudras.

— N'éteins pas la lumière.

— Cela m'en égal, dis-je pour l'apaiser.

Les draps de lit enroulés sur moi, j'étais à présent au lit, avec elle près de moi, bien près de moi. Je ne crois

pas que nous causâmes longtemps. Et je m'endormis à poings fermés...

— Reposez-vous, mes enfants. Amusez-vous bien, surtout, nous dit oncle Mamadou à notre réveil, avant de s'en aller à son bureau. J'en profitai pour faire quelques excursions aux environs de Conakry; en compagnie de Mimie, naturellement. Nous allâmes aux îles de Loos, que j'avais aperçues la veille du haut de la corniche. Ces îles se trouvent à quelque deux milles marins de Conakry, légèrement au sud. De la corniche, on a directement vue sur l'île de Kassa. C'est une terre allongée, une simple bande de terre, vallonnée, dont le vert lumineux se détache sur une mer nacrée. Et il suffit de cette terre pour donner à la mer son vrai prix, ce prix qu'on ne retrouve pas, lorsque, toujours uniforme, elle va se perdre à l'horizon. Derrière cette bande de terre, il y en a une seconde, Tamara, dont on aperçoit la pointe septentrionale. Chaque île forme un arc de cercle. Au centre, il y a un îlot, l'île de Roume. Ces îles, aux dires des connaisseurs, sont de la même nature volcanique que l'île de Tumbo, sur laquelle est bâtie Conakry.

Ce matin-là, nous allâmes à Kassa, l'île la plus proche. Nous avons pris place à bord de la pétrolette [4](#). A mesure que nous approchions, nous découvrions des entrepôts.

— Regarde, chérie. C'est là que sont installées les compagnies étrangères ?

— Oui, c'est bien là ce dont je te parlais, te souviens-tu, le jour de ton arrivée ?

— Regarde derrière toi, maintenant. Comme c'est beau, notre capitale !

Elle m'obéit et Conakry lui apparut, avec ses hautes maisons émergeant de la verdure, ses cocotiers et ses manguiers.

— Oh oui, c'est beau ! s'écria-t-elle. C'est magnifique ! On dirait une de ces villes de Floride qu'on voit au cinéma.

— Oui, c'est une Floride africaine. Plus proche que l'américaine, pour le cinéaste à la recherche d'extérieurs. Peut-être un jour y aura-t-il plus de maisons, car les richesses du pays seront mises en valeur. Il nous faudrait du temps pour faire, de ce pays, un pays ultra-moderne. Mais cela viendrait un jour !...

— Aminâ ! Aminâ ! Aminâ ! [5](#)

La pétrolette accosta finalement au quai, et nous descendîmes. Sur cette île, habitée par nos compatriotes, des Canadiens et des Français avaient édifié leur cité à côté du village. Tout cela avait bel aspect, l'aspect d'une cité-jardin. Il y avait de l'espace. Une excellente route parcourait l'île sur toute sa longueur. Un service d'autobus reliait les divers centres.

Mimie et moi, nous rencontrâmes l'ingénieur, qui nous expliqua : — La bauxite affleure en de nombreux points sur les îles de Loos. Là, elle n'affleure pas, mais elle n'est recouverte que d'une couche, généralement assez mince, de terre végétale. On déblaie cette couche au bulldozer.

— Cette exploitation est-elle rentable ?

— Oui, ici la bauxite est économiquement exploitable, sur toute la superficie des îles. C'est presque une exploitation à ciel ouvert. Le minerai est abattu aux explosifs et chargé à la pelle mécanique.

En effet, nous promenant avec l'ingénieur sur toute l'étendue de l'île, nous constatâmes qu'il y avait là une exploitation sans autre complication que la reconnaissance préalable des gisements : sondages minutieux et répétés, analyses attentives des fragments déterrés. Cette exploration doit être conduite avec minutie; mais elle est indispensable, pour éviter tout mécompte.

— Qu'est-ce que la bauxite, Monsieur ? demanda Mimie.

— C'est, dit-il, une altération des roches qui affleurent. Et la Guinée en contient une réserve inépuisable.

Mais, pour réduire les frais de transport, le minerai est débarrassé, par lavage, d'une partie de ses impuretés, de la silice principalement, à Kassa même, l'usine d'enrichissement.

— Peut-on voir comment fonctionne cette usine, Monsieur ? continua Mimie, curieuse de nature.

A quelque distance de là et à proximité même du quai d'embarquement nous entrâmes dans l'usine, qui broyait, lavait et séchait le minerai. L'élément le plus saisissant était le four cylindrique rotatif de séchage. La bauxite qui sortait de là était conduite par courroies transporteuses aux silos de stockage, selon le même principe qui la conduirait finalement à bord des cargos.

— Merci beaucoup, dis-je à l'ingénieur, de nous avoir montré tout cela, de nous avoir appris tant de choses que nous ignorions au sujet de ces îles.

Ainsi nous prîmes congé de lui et de l'île de Kassa, et nous reprîmes place à bord de la pétrolette, qui se mit de nouveau à glisser sur la mer calme ce jour-là ; les petites vagues venaient caresser les flancs de notre barque.

— Avez-vous été satisfaits de votre journée ? demanda oncle Mamadou, à notre retour.

— Oui, oncle, très satisfaits. Nous avons visité Kassa. C'est magnifique, là-bas.

— Je voudrais, interrompit ma tante Awa, voir comment Mimie a arrangé la chambre de son mari.

A cette phrase, toute la famille se mit à rire. Mimie s'enfuit; ma tante alla la chercher et la fit asseoir dans un fauteuil. Mimie baissa la tête. — Lève la tête, soupira ma tante Awa, regarde-moi bien dans les yeux. Tout le monde, dans la pièce, se remit à rire aux éclats. Tante Awa poursuivit, sur le mode ironique :

— Fatoman, dis-moi si elle te masse bien le dos, la nuit, avant de s'endormir.

— Elle ne le fait pas, dis-je en riant.

— Mais alors, reprit-elle, véhémement, que faites-vous donc tous les deux, lorsque vous êtes seuls ?

— Eh bien, fis-je, moi je lis des journaux et des romans. Pendant ce temps, elle me tourne le dos et se recroqueville comme une chatte.

Les rires recommencèrent de plus belle. Ce n'est pas comme ça que vous devez agir, suggéra-t-elle. Vous devez causer, vous distraire, et non vous tourner le dos. Est-ce bien compris ? — Oui, répondis-je tout joyeux, c'est ce que j'ai toujours souhaité. Mais elle reste indifférente...

Alors, Mimie ! s'écria de nouveau tante Awa, dans un éclat de rire, tu es indifférente à Fatoman ?

Après un petit moment de silence, Mimie, la tête baissée, répondit timidement :

— J'ai honte devant lui.

— Oh ! fit-elle... Ça te passera. Nous allons voir si, d'ici un mois au plus, tu seras toujours aussi timide. Et dis-moi, Mimie, combien d'enfants comptes-tu avoir ?... Neuf, comme ta mère ?

En entendant cette dernière phrase, Mimie voulut fuir, mais tante Awa la rattrapa de justesse à la porte, en continuant à la taquiner :

— Ne fuis pas. Dis-moi combien d'enfants tu auras.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Eh bien, fit la tante, nous n'en voulons pas beaucoup. Nous voulons très peu d'enfants, comprends-tu ?

— Oui, dit Mimie, mais qu'entends-tu par très peu d'enfants ? Peux-tu me dire le nombre ?

— Nous n'en voulons que sept !

— Oh là là, sept enfants ! C'est bien trop !

Tout le monde se tenait les côtes.

— Alors, risqua oncle Sékou, combien de filles et combien de garçons ?

— Mais je n'ai pas répondu ! dit-elle.

— Qui ne dit mot, consent, répartit oncle Sékou.

A ce moment oncle Mamadou entra dans la pièce.

— Il se fait tard, dit-il sur un ton de commandement. Laissez les jeunes mariés tranquilles. Ne les ennuyez pas tant. Que chacun rejoigne sa chambre.

— N'est-il pas sage, n'est-il pas temps, oncle, risquai-je, que j'aïlle maintenant rendre visite à ton frère ? Sans doute a-t-il appris mon arrivée. Et peut-être a-t-il hâte de me voir. Comme s'il eût approuvé un départ si brusque, il répondit :

— Bien. Bien, mon petit. Pour gagner du temps, tu pourrais prendre le Héron 6 de demain matin. A Kankan, un taxi te conduira à Kouroussa en peu de temps. Tu y seras avant midi. Quant à toi, dit-il en se tournant vers Mimie, tu iras avec ton époux. Ce sera pour toi la meilleure occasion de connaître mieux ta belle-famille. Allez vite, mes enfants, mais revenez-moi bien vite. Nous n'en avons pas encore assez de vous voir. Et puis j'aimerais personnellement suivre les premiers pas de votre union, pour voir comment chacun de vous se comporte. Allez bien vite ! Si vous tardez, je vous enverrai tante Awa, conclut-il dans un éclat de rire.

— Je sais, oncle, répondis-je, que tu aimerais nous suivre. Cependant je suis limité par le temps, je n'ai pu obtenir que quinze jours de congé. J'aimerais regagner Dakar en passant par Bamako. Demain donc, au lieu du Héron, nous prendrons le train.

— Comme tu voudras mon petit. N'oublie pas de saluer pour moi, à Kouroussa, mon frère et sa famille. Et lorsque tu seras rendu à Paris, écris-moi bien souvent. Mais, ce soir, j'aimerais que tu ailles faire tes adieux à ta belle-mère.

Le soir, donc, je me rendis au quartier Almamy, où habitait ma belle-mère.

— Déjà le départ ? s'écria-t-elle en me voyant.

— Oui. Il est temps que ta fille te quitte, avec ta haute permission. Je suis venu la chercher, répondis-je avec courtoisie.

— Entends-tu, Mimie ? dit-elle en se tournant vers sa fille. Tu vas faire avec Fatoman un magnifique voyage. Tu vas nous quitter, maintenant, et suivre ton époux partout où il ira ! Ce voyage sera plus beau que celui que tu as fait au Sénégal il y a quelques années.

L'odeur d'oignon et de poulet frits, que j'aime bien, embaumait la cour ; cette odeur pénétrait jusqu'au salon

où nous avions pris place...

— Je ne veux plus partir, maman, protesta Mimie. Je veux rester ici près de toi.

— Voyons, ma fille ! Sois raisonnable. Le temps est passé où tu pouvais toujours rester près de ta mère. Ta place, à ton âge, n'est plus ici. Elle est auprès de ton mari. Au début, tu étais contente de partir avec lui. Et maintenant non ? Ne l'aimerais-tu donc plus ?

— Si, maman, dit-elle. Mais j'aime rester auprès de toi. — Il faut aller. Allons, ma fille, sois courageuse. Mimie se mit à pleurer... Et elle était encore en larmes le lendemain, quand nous allâmes prendre le train. Sa mère était avec nous, ainsi que mes tantes et mes oncles. Le train siffla, et peut-être même eût-il démarré avec ma belle-mère dans notre compartiment si le chef de train, un jeune homme en tenue kaki et coiffé d'une casquette, n'était venu lui donner une tape sur l'épaule, l'avertissant ainsi qu'il était temps de descendre. Après qu'elle nous eut donné l'accolade en ravalant ses sanglots, elle rejoignit le quai et, ne voulant point être submergée par la foule, apparut constamment, avec sa petite taille, à l'avant de cette foule, dont une bonne partie était triste. Elle, immobile, la tête toujours levée, ne quittait pas du regard un seul instant le compartiment dans lequel nous avions pris place.

Un court moment, nous la perdîmes de vue. Les voyageurs étaient tous montés dans leurs voitures, à présent pleines à craquer. Finalement, au moment où le train s'ébranlait, mes yeux rencontrèrent ceux de ma belle-mère. Elle courait le long de la voie ferrée, s'efforçant de garder l'image de nos sourires. Moi, je riais. Mais Mimie ne pouvait offrir à sa mère qu'un sourire crispé, angoissé. Debout, je tenais ma femme tendrement par les épaules, afin qu'elle sentît moins sa détresse, et, à travers la vitre, nous faisons nos adieux. La foule bigarrée, multicolore, resta visible jusqu'au premier tournant. Le train, insensible à notre chagrin, continuait impitoyablement sa traversée de la Basse-Guinée.

Déjà nous approchions de Kindia.

— Connais-tu cette ville, Mimie ?

— Pas suffisamment... Je l'ai seulement traversée en auto, pour aller à Téliélé, mon village natal.

— Je connais bien cette ville, et je l'aime bien quant à moi. Ce n'est pas loin de Conakry, vois-tu. En trois heures, on y est rendu.

— En trois heures, dit-elle, parce qu'il y a des montagnes à contourner, des collines à gravir. Et aussi, de longs arrêts aux différentes gares. Sans cela, on y serait rendu plus vite. Kindia est un coin magnifique.

— N'as-tu pas senti le changement de climat On. étouffe moins, ici.

— J'ai remarqué, dit-elle, qu'à l'approche de Kouria, on sent nettement une différence. On sent un climat plus léger qu'à Conakry.

— Tu verras, lorsque nous serons à la gare de Kindia. C'est un véritable carrefour, où l'on trouve toutes les ethnies de notre pays. Et sais-tu que les bananes y sont presque pour rien ?

— Viennent-elles de Kindia, toutes les bananes que l'on trouve à Conakry ?

— Pas toutes, répondis-je, mais beaucoup.

— Kindia me plaît déjà, à cause de tout ce que tu m'en dis.

— Un jour, Mimie, je me promets de te conduire à Pastoria, où les singes te feront rire. Les serpents aussi.

— Oh, des serpents !... Je n'irai jamais à Pastoria. J'ai horreur des serpents, dit-elle d'un air dégoûté.

— Tu n'as rien à craindre, Mimie. La cage aux serpents est entourée d'une grande fosse, qui fait que ces reptiles ne peuvent atteindre personne.

— Je n'aime pas les serpents, répéta-t-elle. Cela me rend malade, de voir un serpent.

— Eh bien, je te mènerai là-haut, sur la montagne que tu vois, dis-je. La plus élevée de la chaîne qui entoure Kindia.

— Ah oui, j'aime bien les montagnes. J'aime me trouver là-haut pour avoir une vue d'ensemble, un panorama immense et magnifique.

— Du sommet, quand il n'y a pas de nuages, on peut voir Conakry et le littoral jusqu'à une grande distance. Tiens, tu pourrais même sentir que la terre tourne effectivement. Tu te rendras compte physiquement de ce mouvement de rotation. Tu sentiras que tu tournes, que nous tournons tous avec la terre.

— Oui, s'écria-t-elle, c'est magnifique, notre pays !

J'étais toujours assis à côté d'elle, sur la banquette, dans la voiture de première. La brise pénétrait à l'intérieur par les fenêtres largement ouvertes; elle caressait et rafraîchissait nos visages.

— Arriverons-nous bientôt à Kindia ? demanda-t-elle.

— Oui, bientôt.

Une heure après, en effet, notre train s'arrêtait dans la gare, mais la halte fut courte et nous nous mîmes de nouveau à rouler, à rouler. Entre-temps, Mimie s'était endormie. La ligne se rapprochait des montagnes du

[Fouta-Djalou](#), montagnes chauves aux flancs enveloppés d'un épais manteau végétal. Le convoi dévala le long d'une vallée boisée, traversa les contreforts de latérite, traversa des savanes, des plaines, les grandes plaines du Niger. A la nuit tombée, nous nous arrêtons à la gare de Kouroussa.

Je réveillai Mimie.

— C'est long, ce voyage, ne trouves-tu pas ? lui dis-je pour la distraire de sa lassitude.

A présent nous étions dans la rue, et nos bagages sur la tête des porteurs.

— C'est long, mais ce n'est pas désagréable, de faire un tel trajet en train. J'ai dormi toute la journée. Toi pas ? fit-elle dans un bâillement.

— Non, je n'ai pas fermé l'oeil.

— Et tu n'as même pas fait la sieste ?

— Non.

— Insomnie ? s'inquiéta-t-elle.

— Je ne sais pas. Peut-être.

Me regardant fixement dans le blanc des yeux, elle essayait de savoir...

— Je crois que tu es de ces hommes qui ont peur des précipices, dit-elle.

— Non, je n'ai pas peur, bien que je ne sois pas un montagnard comme toi. Pourquoi aurais-je peur ? demandai-je d'un air coupable.

Nous avons marché, beaucoup marché, précédés de nos deux porteurs. Et j'apercevais maintenant les toits de chaume des cases. — Fatoman, tu ne dis pas la vérité ! s'écria-t-elle. Et comme je baissais la tête, elle comprit qu'elle avait deviné juste. Elle éclata de rire.

— A chaque précipice, Mimie, avouai-je finalement, il me semblait que c'était le moment ultime, que le train allait chavirer dans les ravins et que la mort allait s'abattre sur moi.

— Mais la mort est partout ! répliqua-t-elle, dans le même éclat de rire. Elle vous abat où elle veut, même dans votre propre chambre. On ne peut s'y dérober.

— J'en suis convaincu, mais en train, chaque fois que je traverse le Fouta, chaque fois que, du haut des montagnes, je regarde ces ravins, il ne m'est pas possible de ne pas avoir peur... Tiens, tu aurais ri aux larmes, si tu m'avais vu lorsque nous longions ces précipices.

— Que s'est-il passé ? fit-elle, amusée.

— Chaque fois, je tentais désespérément, en tirant sur la banquette, de retenir notre voiture.

— menteur !

Nous marchions toujours et, déjà, nous étions au village, dont nous suivions les ruelles sinueuses.

— Ils ne sont guère braves, les hommes de Kouroussa ! reprit-elle d'un ton moqueur. C'est la brousse, Kouroussa.

— Si Kouroussa est la brousse, répondis-je, que diras-tu de ton village, Téliélé ?... C'est la forêt vierge, là-bas !

— Non, ce n'est pas vrai, Fatoman. Mon village est magnifique. Plus beau que Kouroussa

— Allons donc ! dis-je en riant. Le chemin de fer n'y passe même pas, dans ton village, à fortiori l'avion. A Kouroussa, il y a tout !

— Ah ça, non, Fatoman ! Tu ne connais pas mon village. Il y a tout, à [Téliélé](#). Tandis qu'à Kouroussa, je n'ai vu, l'année dernière, lors de ma visite chez ta mère, que des manguiers.

— On m'a raconté, dis-je avec malice, que chez toi, là-bas, une vieille femme a un jour tenté de faire pousser du sel. Elle en a semé dans son jardin et elle l'arrosait tous les jours... Est-elle toujours en vie ?

— C'est du roman ! répondit-elle en riant.

— Ce n'est pas du roman, c'est ton père qui m'a raconté l'histoire.

— Papa ne parlait pas sérieusement. Il ne t'arrive pas de plaisanter, toi ?

Et nous nous mîmes à rire, à rire... C'est en riant que nous gagnâmes notre « concession ». Ma mère, qui se tenait à l'entrée du vestibule, n'eut aucun mal à nous apercevoir. Sur ce seuil, on eût dit qu'elle attendait une visiteuse. Mais peut-être prenait-elle l'air, simplement. Et avant même que je n'eusse le temps de libérer nos deux porteurs et de ranger nos valises dans une case, la « concession » fut envahie par nos voisines, car elles avaient été averties de notre arrivée par les cris de joie de ma mère. Elles ne tardèrent pas à improviser une danse, qui, très vite, prit de l'ampleur. L'une après l'autre, les femmes se détachaient de la ronde pour nous serrer la main, dans des éclats de rire sans retenue.

Nous serrâmes ainsi d'innombrables mains, nous répondîmes à d'innombrables salutations.

— Bonne arrivée ! s'écriaient-elles le plus souvent, donnant libre cours à leur allégresse. Vos camarades se portent-ils bien ?... Vos amis, vos maîtres et connaissances jouissent-ils d'une bonne santé ?

La tradition exigeait que nous répondions à chacune, dans l'ordre même des questions posées :

— Oui, très bien ! Tout va bien là-bas. Nos maîtres, nos amis et connaissances vous saluent. Ils jouissent d'une bonne santé. Au bout d'un certain temps, cependant, nous nous avisâmes que nous ne nous conformions plus strictement à la règle de civilité, parce que nous étions fatigués, parce que nous avions quitté Conakry à l'aube et qu'il était vingt heures.

Nous prîmes congé du groupe, non sans discrétion, et pénétrâmes dans la case de ma mère. Et les voisines, ces danseuses si souples, aux joyeuses improvisations, ne tardèrent pas à rejoindre leur domicile. Mon père s'était joint à nous. Et puis, je ne sais pas, je ne sais plus, dans quel état je me trouvais à cet instant. J'étais heureux, sans doute, d'avoir retrouvé les miens; j'étais triste aussi, affreusement frappé de les voir vieillir, marqué par l'âge et par l'âpreté d'une pénible existence. Je pensai subitement à la mort. Mais ma conscience me répondit que la mort n'est pas toujours fonction de l'âge. M'avisant que j'étais pour le moment, et peut-être pour longtemps encore, incapable pécuniairement de porter secours à mes parents, des larmes subitement noyèrent mes yeux. Me voyant désolé, ils se mirent eux aussi à pleurer. Mais certainement pas pour les mêmes raisons que moi. Moi je pleurais sur mon impuissance. J'aurais souhaité disposer de plus de moyens matériels, pour les en faire profiter. Mais eux, ne pleuraient-ils pas de joie ? La joie de retrouver leur fils, l'aîné des fils, devenu si grand, et à présent marié...

Mimie assistait à cette scène, troublée et la tête baissée.

Ma mère, soudain, leva la tête pour la regarder...

— Belle-fille, murmura-t-elle, ta mère se portet-elle bien ?

— Oui, Belle-mère.

— Et tes frères et sœurs sont-ils en bonne santé ?

— Oui. Ils vous saluent.

— Et toi, Belle-fille, comment vas-tu ?

— Je ne sais pas, Belle-Mère, répondit-elle tristement.

— Es-tu triste ?

— Oh non ! fit-elle d'un air mécontent.

— N'es-tu pas contente d'être venue me voir ? demanda ma mère dans un sourire.

— Si !... Si !

— Alors, pourquoi cette mine d'enterrement ?

Mimie réfléchit un moment, puis répondit timidement :

— J'aurais voulu ne pas quitter Maman aussi vite.

— Mais ne l'avais-tu donc pas déjà quittée assez longtemps ?

— Si, si, Belle-Mère. Pendant quatre ans.

— Alors, sois brave, ma fille. Ta nostalgie te passera.

Puis, après quelques minutes de silence, d'un ton maternel elle ajouta :

— Repose-toi. Tu trouveras auprès de moi le même accueil et la même affection que chez ta mère.

— Je n'en doute pas, s'écria Mimie, l'air heureux.

Mon père, plus calme, qui n'avait pas pris une part active à la discussion, était sorti. Et déjà ma mère ne pleurait plus. Les sanglots avaient cessé. Mimie, de son côté s'était de nouveau parfaitement résignée. Je me mis à questionner ma mère :

— As-tu reçu ma récente lettre ?

— Oui. Mais tu avais oublié d'indiquer la date de ton arrivée. Aussi regrettons-nous de n'avoir pas pu aller chercher notre belle-fille à la gare.

— Je l'ai fait sciemment, ne voulant pas que vous vous dérangiez pour nous.

— Crois-tu que cela nous dérange ?

— Non, Mère, mais la discrétion !... J'aime la discrétion. Te souviens-tu de l'époque où tu m'appelais Saadéni ? [7](#).

— Il y a longtemps de cela.

— Et pourquoi m'avais-tu baptisé Saadéni ?

— Parce que tu aimais la solitude. Tu es toujours aussi solitaire ?

Mimie, amusée par les taquineries que je faisais à ma mère, souriait gentiment.

— A présent, j'aime la foule, dis-je pour l'apaiser.

— Hé ! cria-t-elle tout à coup, dis-moi, Fatoman, tu mangeais bien là-bas ?

— Très bien, répondis-je.

Mais cette réponse ne semblait pas la satisfaire, et elle s'inquiétait toujours.

— C'est une femme qui préparait tes repas ?

— Une femme ? Non ! C'était moi-même.

— Faire la cuisine toi-même, comme une femme ?

Mimie et moi, nous éclatâmes de rire, trouvant amusante cette réplique de ma mère. Mais, à la réflexion, nous l'estimâmes raisonnable, car, durant sa vie, elle n'avait jusqu'alors jamais entendu dire qu'un homme eût fait la cuisine pour lui-même. — Oui, Belle-Mère, expliqua Mimie avec un sourire complaisant, là-bas la cuisine n'est pas un art exclusivement réservé aux femmes.

— Alors, toi, ma fille, tu laisseras ton mari faire la cuisine pour lui-même ? Si tu ne te dévoues pas, comment tes enfants auront-ils de la chance dans la vie ? Tu le sais, la chance des enfants dépend, d'après nos traditions, du dévouement de la femme envers son mari.

— Belle-Mère, ne sois pas inquiète ! Désormais, Fatoman ne s'approchera pas de la cuisine. A présent, je suis là.

— Mère, interrompis-je, n'aurais-tu pas un peu d'eau chaude pour nous ? Nous voudrions nous débarbouiller.

— Si. L'eau est dans le tata [8](#). Allez, allez maintenant vous laver, puis manger et vous coucher.

A tour de rôle, nous nous débarbouillâmes à l'eau tiède, avant de gagner la case qui nous était attribuée. Harassée, Mimie s'endormit aussitôt. Quant à moi, j'avais beau me contraindre à dormir, le film de ma vie, des six années passées loin de ma terre natale, resurgissait du tréfonds de mon être. Au lieu de dormir, je restais les yeux fixés sur la charpente et sur le toit de chaume, éclairés par la lueur chiche de la lampetempête; et les souvenirs, cette nuit-là, affluaient dans ma mémoire et me brouillaient la vue. Le film tournait, tournait...

Une nuit blanche

Je n'avais pas vingt ans lorsque j'avais quitté pour la première fois mon pays natal.

Par une soirée blafarde, où les rayons du soleil perçaient difficilement un épais brouillard, l'avion régulier d'Air-France, près d'atterrir, survolait à faible altitude la banlieue parisienne. Enfoncés dans leur fauteuil, les passagers, ceintures bouclées, attendaient, hors d'haleine, le terme de la longue traversée africaine.

Enfin, le grand oiseau métallique avait atterri; ensuite il avait roulé assez vite vers un horizon barré de hautes maisons; puis, perdant de la vitesse, il avait tourné, avait suivi une piste faisant un coude à droite, un autre à gauche, et s'était immobilisé devant l'immense aéroport d'Orly. Les passagers, escortés par des hôtesses, avaient pris place, presque aussitôt, dans un car conduisant aux « Invalides ».

C'est ce soir-là que j'avais senti le froid pour la première fois, cet horrible froid dont je n'avais eu jusque-là qu'une connaissance livresque, par conséquent théorique, et qui, pour de bon maintenant, me piquait les yeux et me gelait les oreilles...

« Ne vous recroquevillez pas ! Bougez ! » m'avait conseillé un jeune homme qui, assis près de moi, s'effrayait de me voir le dos déjà voûté, sous la rigueur du froid.

« C'est qu'il ne fait pas chaud, là-dedans ! » avais-je simplement répondu. Il ne m'avait plus donné d'autres conseils.

Le jeune homme, un Parisien sans doute, semblait connaître la région; le visage collé contre la vitre, tout le long du voyage, il murmurait des noms de villages de la banlieue parisienne, noms que le vrombissement discontinu du moteur m'empêchait d'entendre distinctement.

Enfin les Invalides !... On s'affairait, on me bousculait; chacun emportait avec soi, dans un taxi, tous ses bagages.

C'était bizarre, car personne, ce soir-là, n'était venu à ma rencontre. Sans doute, le câble qui avait été expédié de mon pays était-il en retard. Mais, par un heureux hasard, j'avais rencontré un jeune Africain, dont on m'avait dit chez moi qu'il faisait son droit à Grenoble. Il s'appelait Diabaté. Son allure dégagée montrait qu'il s'était parfaitement habitué à la vie parisienne, à ces tumultes, à ces allées et venues, mais surtout au froid. Je lui avais dit mon nom : Fatoman.

— Où vas-tu, Fatoman ? demanda-t-il. Es-tu attendu en province ?

— Oui, à Argenteuil.

— Argenteuil, dit-il, n'est pas la province, mais une proche, très proche banlieue parisienne. Ce n'est pas compliqué, pour y aller. Tu n'as qu'à prendre le métro, ici, en face. Mais il avait deviné que je ne comprenais pas très bien ces explications. Cela se lisait sur mon visage. Il avait donc poursuivi :

— Tiens ! Descends dans le trou là, tout proche, et suis la foule... Ensuite, à la gare Saint-Lazare, tu prendras ton train pour Argenteuil.

Il me serra la main, puis disparut dans la foule, pressé, disait-il, de prendre lui aussi le premier train, pour Grenoble. J'étais demeuré seul, après que Diabaté eut ainsi pris congé de moi, désespérément seul, mes affaires posées pêle-mêle autour de moi. Et subitement, ma pensée s'était reportée vers les scènes que, la veille, ma mère m'avait faites, ainsi qu'à mon père, pour empêcher mon départ. « N'aurai-je donc jamais la paix ?... Hier c'était une école à Conakry; aujourd'hui, c'est une école en France. Demain... Mais que sera-ce demain ? C'est chaque jour une lubie nouvelle, pour me priver de mon fils !... Ne te rappelles-tu déjà plus comme le petit a été malade à Conakry ? » avait-elle ajouté en se tournant vers mon père. « Mais, toi, cela ne te suffit pas Il faut à présent que tu l'envoies en France. Es-tu fou ? Ou veux-tu me faire devenir folle ? Et toi, avaitelle dit en s'adressant à moi, tu n'es qu'un ingrat. Tous les prétextes te sont bons pour fuir ta mère. Seulement, cette fois, cela ne va pas se passer comme tu l'imagines ! » Et levant les yeux, elle s'était adressée au ciel : « Tant d'années déjà que je vis loin de mon fils ! »

Ma pensée voltigeait ; elle évoquait mes oncles, qui m'avaient si amicalement, si affectueusement choyé ; elle embrassait l'avenir, enfin les passions futures. Et tout à coup, je me sentis heureux, en dépit de ma solitude...

Et dans ce rayonnement de joie je pensai à Diabaté, à ce que d'autres étudiants africains de France m'avaient conté de passionnant, sur Paris ; et j'avais vu, en levant la tête, la Tour Eiffel et ses phares multicolores qui balayaient le ciel, les Invalides, au dôme en forme de ballon, ces monuments dont, tous m'avaient dit qu'ils étaient les plus beaux du monde. Mais suffisait-il qu'une ville eût les plus beaux monuments pour qu'elle fût la plus belle ? C'est ce que l'avenir allait confirmer ou infirmer.

Et j'avais baissé la tête; j'avais observé la vie même qui m'entourait, toute d'un bourdonnement continu,

fait de mille bruits de la rue, du ronflement des moteurs, du brouhaha de la foule, de la houle blanche... Ensuite, j'étais descendu dans le trou, là en face. Ce ne m'avait pas été difficile. Je m'étais avisé que « la bouche du métro », où la circulation était dense, s'ouvrait plus avant et communiquait sans doute avec le quai, par ce tunnel, luxueusement illuminé. Je ne m'étais pas auparavant imaginé que ce tunnel pût exister à cet endroit de la ville. Certainement, il devait dater de longtemps. Je m'étais simplement fait la réflexion que, faute de cette brèche, de ce tunnel si profond, je n'aurais pu entendre l'écho du roulement et du sifflement de train, qui m'avait si subitement envahi.

Je dis bien : « Qui m'avait si subitement envahi », car tout avait été calme par la suite ; si calme que j'avais eu quelque doute sur l'issue du tunnel, et même conçu quelque inquiétude au sujet des indications données par Diabaté, à propos de ce tunnel. J'hésitais réellement à avancer ; déjà j'étais prêt à rebrousser chemin. Mais, alors, j'avais surpris un bruit de pas derrière moi : un homme sifflotait, insouciant. Il était si décidé et si plein d'entrain que sa vue n'l'avait, rendu courage et confiance. J'avançai donc. Il portait une casquette marron déteinte, dont la visière laissait voir un front bas et étroit ; en dépit du froid, il transpirait et haletait, comme s'il eût accompli un travail particulièrement épuisant.

— Vous allez prendre votre métro aussi, n'est-ce pas ? dit-il.

Je tenais en main mes deux valises. S'emparant de la plus lourde, celle qui contenait mes livres, il l'avait bientôt entourée d'un gros ceinturon, l'avait hissée sur une épaule; et, à présent, me précédant, il avançait en direction du quai.

— Je vais à Saint-Lazare, dis-je. Merci pour votre aide.

— Je vois que vous ne connaissez pas le coin.

J'étais heureux que cet homme m'apportât son aide, mais je trouvais cette aide si spontanée que, déjà, j'éprouvais quelque doute sur la moralité de mon compagnon. « Ces hommes solitaires que tu rencontreras un peu partout dans ces grandes villes, tu devras t'en méfier; ce sont des brigands », m'avait dit un colon, la veille de mon départ. Et voilà que j'avais enfreint cette recommandation et que j'avais accepté la compagnie de cet inconnu, qui à présent me précédait, ma valise sur son épaule. J'avais cependant scrupule à la lui retirer.

— Eh oui, fit-il, je relève toujours mes manches, surtout la nuit. On dort mieux les manches relevées. Se moquait-il de moi ? Je n'aime pas qu'on me prenne pour plus sot, ni pour plus naïf que je ne suis. Je sais parfaitement qu'on travaille mieux, qu'on porte mieux une charge les manches relevées, mais j'aimerais savoir depuis quand on dort mieux avec des bourrelets d'étoffe au-dessus du coude. L'homme, certainement, s'était battu avec quelqu'un, pensai-je ; et il avait dû s'escrimer furieusement. Il suffisait de considérer la sueur qui lui coulait sur le front. S'agissait-il d'une querelle de brigands ? L'entrain, la quasi-sérénité, qui apparaissaient sur son visage, après une telle bagarre, n'était-ce pas inquiétant ? C'était inquiétant comme s'il eût voulu me frapper moi-même, comme s'il eût voulu m'assommer réellement.

— D'où veniez-vous, par ce train, lorsque je vous ai vu ? lui demandai-je, d'un ton mal assuré.

— Des Halles. Je travaille aux Halles.

Je ne savais pas alors ce que cela voulait dire. Et parce que je ne comprenais pas parfaitement, un surcroît de peur m'envahit soudain; cependant, je ne pouvais songer à me sauver, sans courir le risque d'avoir l'air ridicule aux yeux de tous ces voyageurs qui sillonnaient le tunnel. C'est pourquoi, maintenant, avant de m'aventurer davantage avec cet homme, je désirais tant le connaître; oui, savoir si, loin de ces voyageurs, du regard rassurant de cette foule, il ne lui viendrait pas à l'idée de me frapper et de me dévaliser.

— Comment vous appelez-vous, Monsieur ? fis-je, d'une voix que la peur étranglait. Mais sans doute ne se figurait-il pas que je doutais de lui, car, d'une manière confiante, il me répondit d'une seule haleine :

— Stanislas.

Nous marchions toujours. Et à présent, nous étions parvenus sur le quai. Les ampoules électriques projetaient leur lumière crue sur le sol, qui la réfléchissait avec plus de netteté sur la voûte carrelée de la station de métro. Stanislas se tenait sur le quai, avec moi; on eût dit un sage. Ne se donnait-il pas cet air-là par ruse ? « C'est une brute, une brute épaisse ! » pensai-je. « Non il n'y a pas d'épaisseur à sa brutalité me répondit ma conscience. Il doit y avoir là quelque chose de très calculé, une agressivité sournoise. Ne s'est-il pas saisi de ma valise avec l'arrière-pensée de la voler ? Sûrement, il doit y avoir des choses qu'il me cache; sous ce front étroit et bas doivent se dissimuler bien des pensées. Déjà, quand le front est haut et large, on en cache pas mal. »

« Ces hommes solitaires que tu rencontreras un peu partout dans les grandes villes européennes, il faudra t'en méfier ! »

Cette recommandation, que je me remémorais encore, avait ébranlé ma confiance; je me sentais

complètement mal à l'aise.

« Stanislas est un sournois qui inspire plus de dégoût que de peur », pensais-je de nouveau. Je ne ressentais plus de la peur, mais un incommensurable dégoût... Nous attendîmes un bout de temps et, enfin, dans un grand bruit métallique, le métro entra en gare. Quand il s'arrêta, Stanislas ouvrait la portière, et, en toute hâte nous nous engouffrâmes tous les deux dans le wagon. Puis, presque instantanément, le métro s'élança, en même temps que les portières se refermaient automatiquement, avec un sifflement.

— Déjà ? fis-je. Les trains d'ici ne restent même pas aussi longtemps en gare qu'en Afrique. A peine arrivés, ils repartent.

Notre wagon était bourré à craquer. Des amoureux, debout, se tenaient face à face et se chuchotaient à l'oreille des paroles tendres, sans se préoccuper de personne. Les gens, surtout des vieillards, étaient assis, et lisaient leur journal d'un air indifférent. Personne ne semblait s'occuper de personne; chacun s'occupait de soi-même.

Le métro roulait, roulait... Par endroit, il tanguait. Il y eut une correspondance... Finalement, une grande salle, puis Saint-Lazare, où une multitude de trains, sous un immense hall, attendaient les voyageurs.

Stanislas, montrant du doigt le train d'Argenteuil, m'ordonna de prendre place dans une voiture de troisième. Dans un grand soupir, je lui dis merci.

— Au revoir, répondit-il d'un air affectueux, comme s'il s'était adressé à un frère cadet.

Je l'observai plus attentivement. Je n'en croyais pas mes yeux. La recommandation du colon était-elle fautive, ou bien n'était-elle simplement pas applicable à Stanislas ? Pourtant Stanislas était un homme qui marchait seul, qui se promenait seul dans le couloir du métro... Ma tête bourdonnait de contradictions. Malgré moi, je me surpris à faire mon mea culpa; je révélai à cet homme les appréhensions qui m'avaient agité.

— Je vous remercie encore, et de tout coeur, monsieur Stanislas. Le moment est peut-être venu de vous avouer que j'ai eu bien peur...

Lui me considéra avec surprise, comme s'il eût reçu la foudre sur la tête.

— Peur de quoi ? dit-il.

— De vous.

— Que pensiez-vous ?

— On m'en avait tellement raconté sur cette ville, sur les hommes solitaires qui errent à Paris, que je ne m'étais pas senti à l'aise, tout le temps que nous avons voyagé dans le métro. Cependant, rien n'aurait dû m'inquiéter dans votre comportement.

Il me regarda droit dans les yeux. Sans doute en avait-il compris davantage que je n'en avais dit, et peut-être même avait-il deviné l'esprit qui anime certains colons d'Afrique, car il gronda :

— Oui, je comprends ! Pour les colons, vous autres, vous êtes des nègres cannibales. Du moins, c'est ce qu'ils racontent ici. Pour ces mêmes hommes, nous Français, nous sommes des brigands, hein ? C'est ce qu'ils racontent chez vous, n'est-ce pas ?

— Mais, monsieur...

Il m'interrompit.

Et je compris que tant qu'il n'aurait pas vidé, complètement vidé son sac, il ne me serait guère possible de parler désormais

— Seulement, cela ne marche pas avec moi, s'écria-t-il. Mon meilleur ami, pendant la guerre, était un Sénégalais. Un homme intelligent, aussi intelligent que nous autres. Oui, la musique, la triste musique des colons, je la connais bien ! Mais qu'attendez-vous pour les jeter à la mer ?

Confus, je balbutiai quelques mots et le remerciai encore vivement, car le train maintenant s'ébranlait.

— Ça ne prend pas avec moi ! répétait Stanislas. Jetez-les à la mer, ces colons qui vous exploitent et vous oppriment !

Telles furent les paroles que j'entendis dans le bruit du vent, tandis que le train s'éloignait... Je lui fis signe de la main, jusqu'au moment où nous nous perdîmes de vue. Lorsque je me rassis sur la banquette je me dis que l'homme est pour l'homme un frère. Le peuple de France serait-il aussi fraternel ? C'est le temps, oui, les nombreuses années que je devrais passer dans ce pays, qui me le révéleraient.

A présent, le train arrivait à la gare d'Argenteuil. Un homme dont je venais de faire la connaissance, et moi, nous avançons dans la rue. Il s'appelait Pierre et il était marseillais. Il faisait relativement clair, cette nuit-là. Les ampoules électriques éclairaient assez pour que même le plus poltron des hommes fût dispensé de craindre. Au vrai nous avançons dans une clarté plus lumineuse que la clarté lunaire. J'étais préoccupé par le poids de mes valises, par mes pieds que rendaient excessivement sensibles la rigueur du froid et le pavé dur.

— Vous feriez bien de vous dépêcher, dit l'homme. Je dois rentrer chez moi où des amis m'attendent. Mais il m'était difficile de marcher plus vite; et puis, une bise glaciale soufflait rageusement, et mes oreilles qu'elle fouettait, n'entendaient que faiblement le son de sa voix.

— Oui, fis-je, j'arrive.

— Je crois que je m'égare, murmura-t-il. Mais nous nous renseignerons au Commissariat tout proche. Nous avançons toujours lentement. A présent je m'habituais un peu à porter mes valises, à avancer dans le froid, bien que mes mains et mes oreilles fussent raidies et séchées comme des feuilles mortes; l'idée de quitter bientôt le vent glacial et de m'abriter dans une chambre chaude, une chambre à la température africaine, me redonnait courage, me réchauffait déjà le coeur et les membres.

Devant le Commissariat un policier était accoudé faisant face à la porte d'entrée.

— Je vous amène, dit Pierre, un nègre qui est arrivé à Orly par l'avion de vingt heures. Pierre réfléchit un peu, d'un air gêné, puis ajouta :

— Un noir, plutôt. Je m'excuse. Je ne sais pas, nous ne savons pas, ici, s'il faut dire nègre.

L'agent, lui, nous observait; moi, en particulier, d'un air interrogateur, comme une victime qu'il aurait eue devant lui, et que son regard aurait dû contraindre à avouer quelque délit.

— Appelez-moi comme vous voudrez, répliquai-je; nègre ou noir. L'important, c'est que je suis arrivé par l'avion de ce soir, et que je voudrais rejoindre le plus rapidement possible mon école, ici à Argenteuil. Je tendis à l'agent une enveloppe portant l'adresse à laquelle je devais me rendre. L'agent m'avait dévisagé, tandis que je parlais, et le doute qui avait traversé son visage avait disparu. A la place du doute, la confiance rayonnait maintenant.

— Vous parlez joliment bien le français, s'étonna subitement Pierre. Puis, s'approchant du car de police, il ajouta :

— Il dit qu'il est arrivé ce soir d'Afrique, qu'il n'a jamais vécu en France, et il parle un français tout à fait correct !

— Mais ils sont comme nous ! répondit l'agent. Ils sont Français. Nous avons bâti là-bas des écoles, des hôpitaux. Dans quelques années, ils seront comme nous. Ils auront des cadres, tous les cadres !

Il ouvrit la portière du car et me montra le siège.

— Au revoir, monsieur Pierre, dis-je, comme le car démarrait.

— Au revoir, s'écria-t-il.

— Vous n'êtes pas chaudement vêtu, me fit remarquer l'agent. A cette saison, il commence à faire froid.

— Il commence à faire froid, dites-vous ? Je suis transi !

— Oh, ce n'est encore rien, rien du tout. Bientôt, il y aura le gel, et puis la neige. C'est beau, la neige !

— La neige ! m'écriai-je.

— Oui, et il y aura du brouillard. Et parfois même la température descendra au-dessous de zéro.

La camionnette noire, que l'agent appelait couramment « panier à salade », avait suivi quelques ruelles sordides, avant de rattraper la grand-route, bordée de maisons strictement identiques. Je fus enfin débarqué dans une enceinte grouillante d'élèves, c'est là que, durant des années, on allait me dispenser un enseignement théorique et pratique, destiné à faire de moi un bon technicien des moteurs.

A la fin de l'année, en même temps que je sortais de l'école technique, nanti de mon diplôme, je réussissais l'examen d'entrée à une école supérieure. Mais, chose inattendue, à ce moment même l'Assemblée territoriale de mon pays me supprimait la bourse qui m'avait été allouée. Cela se fit sans tenir compte de mes aptitudes, sous le prétexte que le diplôme déjà acquis était largement suffisant.

Lorsque je quittai l'école, la vie confortable de pensionnaire d'Argenteuil, où j'avais vécu avec les jeunes Français, sans subir (mais c'est peu dire, sans sentir) aucune discrimination raciale, pour suivre désormais des cours à Paris même, les difficultés commencèrent, des difficultés de toutes sortes. Dois-je les énumérer ? Le manque d'argent, pour payer d'abord les frais de scolarité, ensuite, le loyer d'une pièce étroite, au sixième étage d'un immeuble de la rue Lamartine, enfin, les frais de ma subsistance quotidienne et du trousseau scolaire. Toutes ces dettes, pour moi énormes, et qu'il fallait régler si je désirais réaliser mon ambition !... Hélas, on s'en doute, j'avais jusqu'à vécu aux frais de la Colonie, grâce au gouvernement de la Colonie !... Je m'avisai bientôt que mes rêves et mes ambitions, si nobles et si louables qu'ils fussent, si doué que je fusse, ne suffiraient pas à me faire vivre.

Dans la société où je me trouvais, société ultramoderne, où tout repose sur le capital, si l'ambition et l'intelligence ne s'appuient pas sur lui, elles s'effritent peu à peu et tournent finalement au néant. Et cela se conçoit aisément : la plupart des établissements d'enseignement supérieur sont nés d'initiatives privées ; pour

suivre les cours de tels établissements, les frais d'études, payés par les élèves, constituent une contribution importante à l'entretien de ces établissements.

« Je travaillerai bien en classe pendant le premier trimestre, me dis-je. J'enverrai à la Colonie mon bulletin. Et mes notes feront revenir sur sa décision la Commission des Bourses. »

Je mis cette idée à exécution. Trois mois s'écoulèrent ainsi et je m'appliquai. Trois mois de travail forcené, trois mois de famine, trois mois de loyer non payé ! Mais le bulletin, adressé à la Commission des bourses de l'Assemblée Territoriale, avec la chaleureuse recommandation du Directeur de l'établissement, demeura sans suite. Et plusieurs de mes camarades africains furent victimes de la même incompréhensible inertie.

— Vous pouvez continuer, cher élève, dit le Directeur. Nous patienterons... D'ici un an, ils finiront bien, là-bas, dans votre pays, par vous comprendre et vous aider.

Mais la généreuse patience de l'école qui m'assurait provisoirement la gratuité des frais d'études, suffirait-elle à me permettre de suivre les cours ? Il y avait (je l'ai déjà dit) les frais d'hôtel à payer, dans cet établissement de la rue Lamartine dont le gérant n'était guère patient. Et les frais de nourriture... Quant aux frais de déplacement, mieux valait ne pas y penser; ce n'était pas indispensable : mes pieds remplaçaient avantageusement les taxis, les autobus et le métro. Un soir, le gérant me dit :

— Monsieur, vous ne m'avez pas encore réglé votre loyer du trimestre.

— Patientez un peu. Je n'ai pas encore reçu de réponse de mon pays.

— Si vos parents savent qu'ils ne peuvent pas s'occuper de vous, grommela-t-il, pourquoi donc vous envoient-ils en France ?

A cela, je ne pouvais répondre. La parole n'eût servi à rien. C'était son loyer qu'il voulait.

D'autre part, je ne pouvais pas lui dire que je n'étais pas à la charge de mes parents. Il avait hissé ceux-ci à une hauteur qu'ils ne pouvaient atteindre : payer à l'un des leurs des études en France !... Je ne voulus pas lui dire que, tant que mon pays demeurerait un pays sous-développé, les familles guinéennes ne seraient pas assez riches pour payer à leurs enfants des études en France. Je ne pouvais faire à cet homme aucune remontrance. Il était mon créancier. Ce qu'il voulait de moi, c'était son argent. D'ailleurs, sitôt qu'il voyait de l'argent, il devenait prévenant et doux comme un agneau. Mais lorsque l'argent faisait défaut à l'un de ses clients, le gérant s'assombrissait et devenait insolent, ne répondait plus aux saluts.

— A bientôt, monsieur, dis-je en prenant congé de lui.

Il ne répondit pas. Je l'entendais dire, pendant que je gagnais la sortie :

— Il faut payer ce soir, vous entendez ? Ce soir même, je veux être réglé. J'en ai assez ! Si tous les clients faisaient comme vous, je me demande comment cet hôtel marcherait. Comment payerions-nous le fisc et tous nos autres frais ?

J'étais parti. A ce moment-là, on eût dit que la foudre m'était tombée sur la tête. Où trouver ce soir-là la somme nécessaire pour acquitter mon loyer, pour enfin avoir la paix ?... Je n'avais pas mangé depuis la veille. Depuis le matin, je n'avais que de l'eau dans le ventre. Comment faire ?... « Oui, comment faire ? » murmurai-je. Et je compris alors pourquoi, dans les rues de cette ville, il y avait des femmes et des hommes qui marchaient seuls dans les rues en parlant ou en gesticulant, accablés par l'éternelle question matérielle, hantés par cet argent qui ne suffit pas, qui ne suffira jamais, parce que toujours les plus malins s'en emparent, pour ne laisser qu'une part infime au reste du peuple.

Voulant voir Mme Aline, vieille Normande sexagénaire qui habitait la rue Saint-Jacques et qui était la maman de tous les jeunes Africains (c'est eux qui l'avaient surnommée « Tante Aline »), j'avais rejoint le boulevard et gagné le Quartier Latin. Les vitrines étaient pleines de friandises... Parfois les vendeuses m'attiraient comme un aimant, me proposant le contenu de leur boutique. Bien que n'ayant pas un rond en poche, je me régalais des yeux, de sorte que, de vitrine en vitrine, je parcourus ainsi des lieues, sans m'en rendre compte. Beaucoup de gens, comme moi, regardaient les vitrines; des amoureux, bras dessus, bras dessous, marchaient avec nonchalance.

— Te voilà, Fatoman, me dit « tante Aline », lorsqu'elle me vit au bar de Capoulade.

— Oui. Je suis content de vous trouver là.

— Prends place près de moi, dit-elle en me montrant une chaise. Puis elle me dévisagea et comprit, sans que je lui eusse dit un seul mot, que la faim me torturait les entrailles.

— Commande ce que tu veux et ne t'inquiète pas, dit-elle.

— Non, fis-je, je n'ai pas faim. Je viens de manger et de boire il n'y a pas longtemps. Elle me regarda de nouveau. Mon visage à moitié crispé démentait mes affirmations.

— Ne sois pas gêné, allons ! Ton ami Lamine m'a dit ce matin qu'on a supprimé ta bourse et que tu n'as plus le sou. Voyons, Fatoman ! ... Entre nous, tu as faim, et même ta faim ne date pas d'aujourd'hui. Elle date

certainement de trente-six heures.

— C'est vrai, avouai-je à mi-voix.

— Je le savais. A mon âge, à soixante-dix ans, on comprend tout ou presque. Il m'a suffi de te voir pour comprendre. Mais si tu as faim et que tu ne le dis pas à ta meilleure amie, si tu enfouis une question d'amour-propre, tu finiras par mourir de faim dans ce pays. M'entends-tu ?

— Oui. Mais je ne vais quand même pas crier sur tous les toits que j'ai faim.

— Tu penses à ta dignité ! C'est une dignité bien mal placée. Si tu ne dis pas à tes amis que tu as faim, ils ne pourront pas le deviner.

— Je ne vous cache rien, dis-je à mi-voix, en mangeant le sandwich que le garçon de café venait de servir.

— Tu fais bien, mon fils, dans ton propre intérêt. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque tu seras rentré chez toi, tu oublieras. Parce que, là, alors, tes efforts auront été couronnés de succès, ajouta-t-elle dans un rire amusé et comme pour me faire oublier mes misères présentes.

— Et croyez-vous, tante Aline, que cela va passer ?

— Oui. Bien sûr que oui. Sois-en convaincu, assura-t-elle, dans un sourire qui découvrit des dents solides et d'une blancheur inattendue à son âge.

— Souffrir, cela passe. Mais avoir souffert, cela ne s'efface jamais, cela laisse toujours une trace en l'homme, dans le cœur de l'homme, à moins qu'il ne soit aussi malléable qu'un enfant.

— Peut-être. Mais des souffrances comme celles-là, ce n'est rien ! affirma-t-elle. As-tu reçu une réponse à ta demande de bourse ?

— On ne répond toujours pas.

— Alors, Fatoman, ne serait-il pas plus sage de ne pas persévérer dans la voie des études ? Avec les références que tu as, tu es à présent un technicien capable de trouver du travail dans n'importe quelle usine.

— Excellente idée, fis-je. Je suivrai vos conseils.

— En travaillant dans une usine, tu pourrais suivre des cours du soir. Et plus tard, tu verrais comment la situation évoluerait. Elle tira de son sac un petit paquet de billets de banque, qu'elle me remit sous la table, afin que personne ne le vît.

— Vous êtes bonne pour moi ! soupirai-je.

— Au revoir et bonne chance, répondit-elle en me serrant la main. Je suis la mère de tous les Africains. Tous ceux qui sont rentrés en Afrique se souviendront de moi. J'en ai aidé, des Africains ! Et je continuerai, jusqu'au dernier soupir. Sais-tu que je parle malinké ?

— Non !

— J'ai habité longtemps [Siguiri](#). C'est en 1925 que j'en suis partie.

— Je n'étais pas encore né, « tante Aline. »

— Nous en reparlerons plus tard. Va, maintenant, mon fils, acheva-t-elle dans un éclat de rire. Tiens, à propos, Françoise, ma petite-fille, a promis de te rendre visite. Elle aime bien les Africains, elle aussi.

— Au revoir et merci encore, lui criai-je en franchissant la porte du bar. Je reverrai Françoise avec plaisir. Je redescendis le boulevard Saint-Michel. Je voulais retourner à l'hôtel ; mais, me rappelant que le gérant y était, et qu'il pourrait réclamer son dû, je changeai d'idée, fis volte-face, comme un automate, et suivis le boulevard Saint-Germain. Il y avait le long de ce boulevard, juste avant d'atteindre Saint-Germain-des-Prés, un petit bar, la *Pergola* ; et comme les consommations n'y étaient pas trop chères, j'y pris place. Il n'y avait là que de jeunes déshérités, noirs et blancs, du Quartier Latin. Et parce que le destin nous avait frappés du même fouet, il y avait entre nous une camaraderie solide. On chantait et on dansait. Les jeunes filles, les cheveux coupés, en pantalons et chandails sombres, fumaient comme nous.

Par moment, des vieux entraient. Que pouvaient-ils bien chercher là ? L'un d'eux, s'approchant de moi, me parla un langage que je ne comprenais pas. Il s'assit près de moi, et bientôt il devint entreprenant, aussi entreprenant qu'un jeune homme peut l'être à l'égard d'une jeune fille.

— Comment ? Comment ? criai-je, scandalisé. Est-il devenu fou, cet homme ?... Ne voyez-vous pas ?

— Quoi ? fit Liliane, qui était assise à ma droite.

— Il est en train de me caresser, ce vieillard ! Pour qui me prend-il ?

Liliane éclata de rire, puis soupira :

— Mais tu as peur, ma parole !... Tu ne sais pas que cet homme est un p... Et elle m'expliqua longuement ce que ce mot signifiait.

— Ah ça, non ! protestai-je. Il n'y a pas de cela dans mon pays. Là-bas, un homme est fait pour vivre avec une femme. Un homme est fait pour se marier et pour avoir des enfants.

— Tu ne nous connaîtras jamais assez, toi ! dit-elle. Nous avons des vices, ici ! Vous êtes purs, vous, les

Africains. Vous ignorez les artifices et les perversions. C'est bien mieux ainsi.

— Vous connaître ou ne pas vous connaître ! répondis-je d'une voix que le dégoût étranguait... Je ne remettrai plus jamais les pieds dans ce bar, jamais ! Tu m'entends ?... Jamais ! Adieu.

Je sortis, écoeuré de cette chose nouvelle que j'avais apprise, de cette chose sordide. Je n'avais pas serré les mains de mes camarades, de ces camarades qui, sans doute, passeraient toute leur nuit dans ce bar à s'intoxiquer. La plupart d'entre eux, en effet, n'avaient pas de domicile, ne pouvaient se payer le luxe d'une inconfortable chambre d'hôtel et ne savaient par conséquent où dormir, sauf dans ce bar. Déjà, au moment où je sortais, au moment même où je prenais congé d'eux, certains, vautrés dans les fauteuils, fermaient les yeux...

Il était assez tard, mais les gens circulaient toujours dans les rues. Paris ne dormait pas encore. C'est une ville qui ne dort jamais tout à fait. Mais sans doute le gérant de l'hôtel s'était-il endormi. Habituellement, passé minuit, il se mettait au lit. J'avais beaucoup marché et déjà j'avais traversé le Jardin du Louvre et gagné l'avenue de l'Opéra. Des pensées obscures m'étaient revenues à l'esprit : je songeais à ce vieillard qui m'avait lutiné tout à l'heure à la Pergola, à ce fou qui m'avait tâté la jambe. Subitement, je me rappelai la recommandation du colon de Conakry :

« Méfiez-vous de ces hommes solitaires que vous rencontrerez un peu partout dans les grandes villes ! »

Ma conscience répondait :

« Cet homme, qui t'a tâté une jambe, n'était pas un homme solitaire. Cela se passait en plein bar. »

Troublé, j'avançais dans la nuit, obsédé par ce vieillard et par le gérant de mon hôtel, qui devenait intraitable. A l'approche de mon logis, mon coeur se mit à battre très fort, comme tous les soirs. De peur, j'enlevai mes chaussures, marchant pieds nus sur la chaussée froide. Mais je ne sentais pas le froid, je ne sentais que l'angoisse. J'ouvris la porte en appuyant sur le bouton. J'avais bien peur qu'elle ne grinçât. Elle ne fit aucun bruit. Je lançai un coup d'œil dans le vestibule ; toutes les ampoules principales étaient éteintes. Seule, une petite lampe au fond du vestibule répandait une lueur rougeâtre. Mais je craignais toujours que le gérant ne se fût dissimulé dans la pénombre pour me surprendre. La bouche ouverte, respirant faiblement, j'avancai sur la pointe des pieds. Je gravis l'escalier, quatre à quatre, le coeur serré. Discrètement, je poussai la porte de ma chambre, et, dans un grand soupir, je tombai sur le lit.

Lorsque je me relevai., remis de mes émotions, je m'avisai, en allumant la lampe de chevet, que mes effets et mes valises, rangés dans l'armoire, avaient disparu...

De désespoir, je m'apprêtais déjà à crier au voleur lorsque je découvris, posée sur la table de nuit, une petite note. Françoise était-elle venue me voir pendant que j'étais au Quartier Latin ?... Hélas, ce n'était pas son écriture ! C'était celle du gérant. La note était ainsi libellée :

« Lorsque vous m'aurez réglé vos termes, le bureau de l'hôtel vous restituera vos affaires. »

Troublé, je me rassis sur le lit. Il n'y avait plus rien dans la chambre ; tous mes effets avaient été enlevés. Tout, désormais, et tant que je ne me serais pas acquitté de ma dette, tout serait propriété du gérant ; oui, même les casseroles bosselées dont je me servais pour faire la cuisine, pour préparer cette sauce à l'arachide qui me rappelait si bien la cuisine de ma mère.

« Il est malin, ce gérant ! pensai-je. Effrayé par mon humilité, par ma pauvreté, il a craint que je ne fuie. Pour m'intimider, il s'empare de mes affaires. Il n'est pas bête, ce gérant, il est astucieux ! »

Et tout bas, très bas, me parlant à moi-même, je me dis : « Demain, il faudra trouver du travail. »

A cela, une voix intérieure répondit :

« Si tu étais retourné en Afrique, comme te le demandait le gouvernement de la Colonie, tu y serais heureux, à présent. »

— Non, non ! criai-je à haute voix. Je n'irai pas. A tout prix, je poursuivrai mes études, pour me prouver à moi-même que je peux faire mieux.

Et la voix intérieure, infatigablement, irrémédiablement, répondait :

« Pour faire ce que tu veux faire dans ce pays, il faut en avoir les moyens, c'est-à-dire de l'argent. Et tu n'as rien du tout ! Déjà le gérant a ramassé le peu d'effets qui cachaient ta pauvreté et ton humilité. Tu aurais dû répondre aux offres d'emploi. »

« Non, non, je n'irai pas ! » répétais-je tout seul, comme obsédé, comme pour obliger ma conscience à se taire, à ne plus me faire de reproches. Mais la conscience peut-elle se taire ? Une conscience non avilie peut-elle demeurer muette ?

Je me couchai. Il était deux heures du matin. Je savais que le gérant de l'hôtel se réveillerait à six heures. Il

n'était que temps de dormir, pour prendre un peu de repos; et puis me réveiller, et enfin ressortir discrètement de bonne heure, avant qu'il ne se réveillât...

Trois mois s'écoulèrent ainsi, et ma vie n'était que pauvreté et dénuement complet. Oui, trois mois de cache-cache avec le gérant de l'hôtel, trois mois de recherche vaine d'un emploi, trois mois de famine !... Et cela allait tellement mal qu'un après-midi, au comble du désespoir et après avoir passé quelque temps à regarder un avaleur de sabre, au carrefour de l'Odéon, pour oublier mes mille misères, à peine avais-je fait une centaine de pas en direction de l'École de Médecine que, soudain, je perdis à demi-conscience. Je frissonnai; mon cerveau s'était épaissi, comme brouillé. Je m'efforçai quand même de gagner *Capoulade*, dans l'espoir d'y joindre « Tante Aline ». Mais j'avais beau tenter de marcher, la faim brouillait ma vue, et mes jambes tremblantes refusaient de m'obéir. Pourtant, j'étais maintenant habitué à la faim.

Il m'arrivait fréquemment de passer une journée, et souvent même deux journées entières, sans m'être rien mis dans l'estomac, hormis de l'eau du café ou du thé. Et cela ne me gênait pas, ne me gênait plus. Parfois, je ne me rappelais même plus que je n'avais pas mangé. Mon estomac, comme rétréci (très réellement rétréci à force de privations) ne sentait plus la faim. Mais, cet après-midi-là, étais-je subitement devenu fou ?

Pour l'instant, j'étais agrippé à l'une des murailles grises de l'École de Médecine; et lorsque j'essayais de me souvenir, de penser, de réfléchir un peu il me semblait que mon cerveau ne fonctionnait plus qu'à moitié ou me refusait tout service. Je voulus alors, désespérément, m'arracher à cette rue bondée d'étudiants, pour m'abriter dans un bar; mais il n'y avait rien à faire. Je m'écroulai sur le trottoir... Je me relevai péniblement, et m'accrochai de nouveau à la muraille. Les passants me paraissaient alors tantôt flous et tantôt doubles, exactement comme si j'avais été en train de perdre la vue...

Reprenant peu à peu connaissance, après cette crise de semi-folie, je m'avisai, en comptant machinalement sur mes doigts, qu'il y avait trois jours que je n'avais pas mangé. Trois jours que je n'avais pas en poche un centime.

« Trois jours de faim ! C'est la première fois que cela m'arrive, murmurai-je. Pour ne pas mourir bêtement, il faut que je trouve du travail aujourd'hui même. Il le faut absolument ! »

Je fonçai. Peut-être, chez *Capoulade*, trouverais-je « Tante Aline ». Habituellement elle s'y trouvait en fin d'après-midi. Je relevai la tête et regardai au loin, en direction de la terrasse. Mais il n'y avait pas de chaises dehors, le froid ne le permettait pas. Je me hâtai, pour que « Tante Aline » ne quittât pas *Capoulade* sans que je l'eusse vue.

— Elle y est !... Je la vois ... Elle y est ! criai-je comme un fou.

— Bonjour, « Tante Aline » Cela ne va pas, dis-je timidement, en prenant place près d'elle. — Alors, Fatoman, toujours pas de travail ?

Elle me considérait d'un air de pitié.

— Mais tu as dépéri ! s'écria-t-elle.

— Oui, répétais-je, cela ne va pas du tout.

Nous demeurâmes silencieux un petit moment. Et j'entendais la voix toujours la même, me souffler aux oreilles : « Si tu étais rentré dans ton pays lorsqu'on t'y a rappelé, tu n'aurais pas tant de misères. »

J'eus subitement les larmes aux yeux. Je les essuyai rapidement et discrètement, car je ne voulais pas que « Tante Aline » s'aperçût combien mon âme était déchirée. Mais elle, relevant la tête, me dit lentement, en appuyant sur les mots :

— Je comprends ! Ta mine me montre ce qui ne va pas. Il y a un bout de temps que je voulais te voir... A propos d'un travail aux Halles. Des étudiants y vont toutes les nuits.

— Où est-ce ? demandai-je avec empressement.

— Pas loin d'ici. Au-delà du Châtelet, boulevard Sébastopol.

— Ah oui, je vois !

— Il y a mille francs à gagner toutes les nuits.

— Doit-on y travailler toute la nuit ?

— Non. Il s'agit de décharger des camions, pendant trois heures... Ce n'est pas intéressant, de décharger des camions, surtout par ce grand froid. Mais c'est mieux que rien

— J'irai cette nuit.

— Bonne chance, dit-elle en me glissant, avec discrétion, quelques billets dans la main.

— Vous êtes bonne pour moi. Que Dieu me garde notre amitié !

— Je le souhaite, mon fils. Bonne chance là-bas.

— Au revoir, « Tante Aline », et merci encore.

A vingt-deux heures, des camions venant de provinces éloignées arrivaient et se garaient dans le quartier des Halles. Ils contenaient de quoi nourrir la population parisienne et sa proche banlieue. Toutes les nuits, c'était les mêmes arrivées, le même cortège de camions, que les travailleurs des Halles appelaient les « Routiers ». Nous travaillions en équipes. Les uns, hissés sur les camions, étaient chargés de passer les lourds sacs de denrées alimentaires aux autres, lesquels les portaient à quelques pas de là, afin que d'autres encore défissent les colis, pour ranger les marchandises par catégories.

J'appartenais à l'équipe des transporteurs, et à présent je comprenais aisément pourquoi Stanislas, mon guide du métro, mon compagnon de la première heure, celui dont j'avais eu si peur, avait relevé ses manches. Je comprenais pourquoi sa veste était râpée ; je comprenais aussi pourquoi son front était bas et étroit. C'est que ce travail des Halles était extrêmement pénible et abrutissant, même pour les habitués, aux muscles noueux, et encore plus pour nous autres, qui étions venus, non par amour du métier, mais pour garnir de quelques billets de banque nos poches toujours vides.

Il faisait froid, terriblement froid, et le sol mouillé était jonché d'ordures boueuses qui se dérobaient sous les pieds. Quand on n'y prenait pas garde, on risquait de se retrouver étalé par terre, avec une jambe ou un bras fracturé.

« Quand est-ce que l'on va planifier la société m'écriais-je souvent en me lamentant. Est-il normal, que les uns, une minorité, soient millionnaires ou milliardaires, et que nous, nous mourions si bêtement de faim ? Qu'il nous faille nous humilier, pour ainsi dire, pour obtenir de quoi manger ? » En fait, le travail des Halles était une humiliation. On rencontrait là tous les gars que la vie avait aigris et qui, pour ce motif, avaient un langage peu choisi; des gars tellement maltraités par la vie qu'après avoir travaillé toute la nuit ils allaient s'enivrer le matin, de bonne heure, avec le fruit de leur travail, ou bien le dépensaient bêtement en jouant aux cartes.

« Une société comme celle-là est une drogue, pensai-je. Lorsque l'argent vous y tombe dans les mains, vous oubliez tout pour vous offrir un des leurres qu'offre la civilisation occidentale. Mais lorsque l'argent s'en va, on peut vivre toute sa vie à Paris, sans soupçonner qu'il s'y trouve tant de leurres, et que cette ville est l'une des plus belles du monde, et la vie devient aussi pénible, aussi solitaire et hostile que dans un désert.

Qui n'a pas connu la misère dans Paris ne peut soupçonner le désarroi, la détresse, le déséquilibre, dans lesquels l'impuissance engendrée par le défaut d'argent plonge les âmes, même les plus aguerries.

Les quelques semaines que je vécus aux Halles avant de trouver un emploi régulier, changèrent mon existence. Je mangeais à présent tous les jours. L'unique chemise que je portais (le gérant de l'hôtel détenait toujours mes affaires) et dont le col était crasseux, fut renouvelée ; mes chaussures, aux semelles usées par six mois de marche ininterrompue, cédèrent la place à une paire neuve. Et je m'aperçus que je n'étais plus une espèce de clochard, chose curieuse, une transformation intérieure s'était, à mon insu, produite en moi : les épreuves préliminaires de la vie avaient fait de moi un être qui se satisfaisait de peu de chose. J'étais devenu simple. Et désormais, dans tout ce que je faisais, même aux repas, je me surprénais à supprimer ce qui n'était pas indispensable.

Par une belle matinée de printemps, je me présentai aux Usines Simca de Nanterre et, par chance, je fus embauché. Je me mis au travail sans plus attendre.

Au retour, le soir, je me ressaisis et j'eus assez de courage pour me présenter au gérant de l'hôtel.

— Ayez l'amabilité, lui dis-je avec dignité, de me restituer mes effets. J'ai enfin commencé à travailler. Vos termes seront maintenant payés. Graduellement, bien sûr. Je vous offre des garanties.

De ma poche, avec beaucoup d'assurance, je tirai mon permis de conduire et mon passeport et les posai devant lui sur le bureau. Et puis je lui montrai ma carte de travail, la carte des Usines Simca. Aussitôt le sourire reparut sur ce visage d'homme d'affaires, que seules les perspectives de gagner de l'argent faisaient s'épanouir.

— Avec les études que vous avez faites, dit-il d'un air enjoué, vous gagnerez certainement beaucoup d'argent là-bas.

Je le regardai dans les yeux. L'envie me prit de lui répondre qu'un homme ne doit pas être évalué d'après son compte en banque ou sa rétribution mensuelle, qu'un être humain vaut plus que tous les comptes en banque de la terre. Mais je n'aurais pas pu le convaincre, car, par expérience et à mes dépens, je savais que nos conceptions en cette matière étaient différentes, et même opposées. Et comme je désirais que mes effets me fussent restitués, je me ressaisis et me tus.

— Certainement, dis-je.

Mes effets me furent rendus immédiatement. Je n'avais plus qu'un désir, c'était de revoir « Tante Aline »; je désirais aussi revoir sa petite Françoise, ma « correspondante ». Je m'en fus chez *Capoulade* et les y trouvai.

Mais quelques minutes plus tard, « Tante Aline » prit congé de nous, pressée, disait-elle, d'aller assister à une réunion. Sa petite-fille Françoise me tint compagnie.

— Maintenant, dit-elle, après s'être assuré que sa grand-mère était loin et que personne ne l'écoutait, maintenant, Fatoman, nous pourrions nous marier.

— Pourquoi ?... Ta grand-mère nous a prêché l'amitié pure, dont nous tirons un bonheur sans mélange. Et elle est si gentille pour moi, elle m'a tant aidé, que je ne pourrais être en paix avec ma conscience si je la décevais. Ne sommes-nous pas bien comme nous sommes, en toute amitié ?

— Si, Fatoman, nous le sommes, dit-elle. Mais il faut légaliser notre amitié, nous marier. — Tout est légalisé dans nos cœurs. Je crois que c'est l'essentiel. Et puis, suppose un peu, Françoise, qu'il y ait là-bas une fille que j'aime depuis longtemps, depuis bien avant que je ne te connaisse.

Elle sursauta. De colère, le sang lui était monté à la figure.

— Tu préfères les filles de ton pays ? Elles sont mieux faites, n'est-ce pas, tes compatriotes ? dit-elle.

— Ce n'est pas la question, fis-je.

— Il faut choisir., Fatoman. Tu ne peux aimer deux filles à la fois.

— Oui, bien sûr. Veux-tu me donner un temps de réflexion ? Plus tard, tu comprendras. Il est temps que je te raccompagne, sinon, tu risques de te faire rabrouer, à ton retour, par Tante Aline.

Nous sortîmes de *Capoulade*. Il faisait beau ; le début du printemps avait chassé des maisons tout Paris, et tout le monde se promenait. Avec bonheur, les gens flânaient sur les boulevards et dans les rues. Les terrasses des cafés étaient bondées de clients. La joie éclatait partout dans les cœurs et même dans le ciel. Rue Soufflot, les étudiantes, élégantes et sveltes pour la plupart, parce qu'elles avaient revêtu des toilettes légères qui épousaient leurs formes, paraissaient plus belles qu'à l'accoutumée, plus ensorcelantes qu'en hiver. Et lorsque la brise soulevait quelque peu les pans d'une robe, des étudiants joyeux se retournaient, le cœur échauffé, pour crier aux « belles jambes ». Les propriétaires de celles-ci acceptaient cette plaisanterie avec le sourire.

Et je pensai, à ce moment, que sous tous les cieux c'était la même chose; ces filles qui, bien souvent, nous tiennent en haleine, et que bien souvent nous faisons souffrir silencieusement, ou que nous décevons parfois, mais auxquelles nous ne pouvons être indifférents, sont un mal nécessaire, indispensable et sans lequel la vie n'aurait aucun sens.

En remontant la rue Saint-Jacques, Françoise tout à coup prise dealousie, murmura tristement :

— Pourquoi regardes-tu les filles qui passent ? Sont-elles plus belles que moi ?

— Tu es un ange, Françoise, lui répondis-je. Mais elles sont belles aussi. Je ne peux rester indifférent à ma patrie.

— Quelle patrie ? grommela-t-elle. Tu deviens fou, ma parole. Nous parlons des filles et non de ton pays.

— Oui, c'est bien cela que je veux dire j'ai deux patries au monde, l'Afrique et la beauté. Tout ce qui est beau me plaît tant, que je désire m'en emparer. Oui, même ces fées que je souhaite souvent posséder, mais qui n'ont pas d'yeux pour moi ! Il est bien vrai qu'on n'aime que des choses qui font de la peine, les choses qui, comme les femmes, se rebellent entre nos mains, refusant de se laisser dominer.

— Oh ! fit-elle. Et toi ?... Te laisses-tu apprivoiser une seule seconde ?

— Bien sûr ! Mais pas par toi. « Tante Aline » nous a demandé à tous les deux de nous considérer comme frère et soeur.

— Si c'est ça qu'elle pense toujours, grand-mère, j'ai hâte de la retrouver. J'aurai deux mots à lui dire, tu peux m'en croire.

— Ne va pas surtout faire du scandale là-bas, Françoise, je t'en prie.

— Au revoir, Fatoman. A dimanche, me dit-elle subitement.

— Elle m'embrassa du bout des lèvres.

— Au revoir, ma soeur. N'oublie pas d'embrasser « Tante Aline » pour moi. Dis-lui que je vous rendrai visite bientôt.

Elle ne répondit pas. Elle s'éloigna, remontant la rue Saint-Jacques. Je demeurai sur place, attendant que la foule d'étudiantes et d'étudiants l'eût dérobée à ma vue. Et parce qu'elle savait que je la suivais du regard, elle eut soin de marcher en se déhanchant, ce qui me remua le cœur. Je m'apprêtais déjà à la rappeler, pour lui dire qu'elle était belle, que je ne voulais pas qu'elle s'en allât, que je désirais la voir toujours auprès de moi, lorsque le flot des passants la déroba à ma vue.

Je regagnai mon hôtel, tranquillement, lus un peu, puis me couchai.

Le lendemain, le travail reprit son train-train habituel. Et tous les jours, c'étaient les mêmes stations de métro, la même foule traquée, les mêmes autobus jusqu'à Nanterre. Et toutes les nuits, après mon repas, les

mêmes lectures captivantes. Souvent, il m'arrivait de m'endormir, l'esprit à des centaines de lieues de Paris, emporté et bercé par d'extraordinaires aventures romanesques. Je me fus bientôt fait une vie, ma vie propre, n'acceptant aucune compagnie, hormis celle de « Tante Aline » et de sa petite-fille Françoise.

Tous les matins, inlassablement, le même travail reprenait à l'Usine Simca, cette usine comparable à une véritable forêt vierge; la forêt aux rumeurs mystérieuses, aux grands pans de verdure et aux innombrables lianes. Dès six heures du matin, la forêt métallique se mettait à bourdonner. Ce n'était que martèlements et grincements; et le soir, dans l'arrière-cour de l'usine, nous tous, auteurs de ces grincements et martèlements, nous allions contempler les résultats de notre travail. Des centaines de voitures s'alignaient ; des voitures qui n'étaient guère à portée de nos bourses.

Un soir sur trois, c'était invariablement chez Tante Aline que j'allais.

Par la suite, lorsque l'hiver eut surgi et que Paris se fut repeuplé, ma vie s'agrémenta, après le cours de Françoise, de promenades le long de la Seine, sur les quais, dans les jardins du Louvre et du Luxembourg. Souvent j'allais aux concerts, à l'Opéra, à la Comédie-Française. Tante Aline et Françoise s'ingéniaient à me faire aimer la musique classique, dont elles raffolaient, mais qui me rebutait. Je ne l'ai aimée finalement que grâce à leur persévérance.

Puis ce fut Noël.

Ce jour-là, « Tante Aline » et Françoise, pour me faire oublier les rigueurs de la vie et de l'hiver, me conduisirent dans le plus beau cabaret parisien. Cette soirée me réconcilia temporairement avec le ciel gris de Paris, avec ses maisons grises. Les Parisiens chantaient et fêtaient Noël. Partout, dans la ville, les vitrines des grands magasins se paraient de lumières multicolores et scintillantes. Souvent, la mystérieuse naissance du Christ y 'était retracée.

Au cabaret régnait une joie débordante. Elle éclatait, dans le ciel et dans les cœurs. Ce soirlà, tous semblaient issus d'un même père et d'une même mère. L'on se parlait familièrement. N'était-ce pas Noël ? Cette fête fut pour moi un bonheur dont je garderai longtemps le souvenir.

Mais, quelques jours plus tard, je me retrouvai à l'hôpital. Dans mon lit, je ne cessais de me lamenter :

— Si mon père était là ! disais-je tristement.

— Je suis ici, près de toi, disait Françoise. Ne t'inquiète pas, Fatoman. Tu guériras bientôt.

Lorsque la doctoresse entra dans la pièce, « Tante Aline » s'écria :

— Docteur, aidez-nous ! Aidez-nous ! Il faut que ce garçon guérisse. Il n'a aucun parent ici...

— Madame, avait répondu la docteresse d'un ton rassurant, tranquillisez-vous. Nous nous occupons de lui très sérieusement.

Il y avait dans cette femme quelque chose de très humain, et une grande confiance en elle-même, quant à la connaissance de son métier. Lorsque « Tante Aline » et Françoise la suivirent dans le corridor, elle déclara :

— Votre protégé est atteint d'infection pulmonaire. Il faut l'opérer.

— Faites tout, docteur, soupira « Tante Aline », d'un ton suppliant. Faites tout pour qu'il sorte vite de là.

— Allons, allons, madame, fit la doctoresse; tout se passera bien !... Rassurez-vous ! « Tante Aline » s'en retourna chez elle. Françoise, elle, revint près de moi dans la chambre. — Ne t'inquiète pas, Fatoman, murmura-t-elle. On va t'opérer et tu seras vite rétabli... M'entends-tu ?

— Oui. Je l'espère aussi. Mais va, maintenant, Françoise. Les visites, dans un hôpital, sont minutées. Il faut respecter la règle.

C'est ainsi que, ce jour-là. Françoise prit congé de moi. Le lendemain matin, lorsqu'elle me rendit visite, en compagnie de sa grand-mère, j'étais déjà opéré et gisais sur mon lit.

— Ne le fatiguez pas, dit l'infirmière de garde. Votre protégé a besoin de beaucoup de repos.

— Vous auriez dû me téléphoner avant de l'opérer, protesta « Tante Aline ». Je vous avais laissé mon adresse.

— C'est regrettable, mais on ne pouvait plus attendre. La doctoresse a jugé utile d'opérer immédiatement.

Ainsi cloué sur un lit, je vécus deux semaines de souffrance. Plus tard, sortant de l'Hôtel-Dieu, j'étais amaigri, mais débarrassé, complètement débarrassé, de mon mal.

Après de longs mois passés à l'hôtel, où j'achevai de me rétablir, je compris une fois pour toutes que Paris n'est pas une ville française, mais une ville internationale, où des êtres se groupent uniquement selon leurs affinités intellectuelles. Ce sentiment, je ne l'avais guère eu en débarquant à Paris; ce qui m'avait frappé alors, c'était l'aspect extérieur, le ciel et les murs gris; somme toute, l'aspect le moins important. Je ne savais rien encore de l'esprit de la ville, rien de l'esprit de ses habitants; rien, ou à peine, de ce chic parisien, de cette démocratie française et de cette liberté, de cette égalité entre tous les Français, qui, si elle n'était pas strictement appliquée, permettait néanmoins à tous de s'exprimer librement, de critiquer ou de louer Pierre

ou Paul. A la Colonie, l'homme blanc est le patron, l'homme noir, l'employé. Quand bien même les bureaux admettent l'un et l'autre, le patron et l'employé se mêlent peu, presque aussi peu qu'à Paris le patron blanc et l'employé Le blanc, avec cette différence que la race, à la lonie, constitue la seule barrière, bien que la question de race, apparemment, ne soit pas en jeu...

Je m'étais aperçu aussi que la notion de temps, qui m'était jusqu'alors étrangère, était ici chose précieuse, sérieuse; le temps valait de l'argent. Ce pays, contrairement à l'Afrique, était un pays où avant tout l'on exerçait la charité envers soi-même. Un pays, aussi, où qui n'avait pas d'argent pâtissait dur.

Entré dans ce monde de l'esprit et de l'argent, tout m'était apparu, non seulement différent mais contraire. Ce qui, toujours, m'avait paru sans importance, occupait ici le devant de la scène. Ce qui m'avait paru jusqu'alors important était relégué au dernier plan par les Parisiens. Ce que je jugeais être le mal 'était considéré comme le bien, et inversement.

Mais je ne voulais pas me perdre dans ce monde différent, et j'y vécus en préservant ma personnalité. Dans ce Paris où il faisait un froid si rude, surtout en hiver, il m'arriva souvent de porter mon boubou africain.

— Mais, Fatoman, me dit Françoise, offusquée, un jour que je me trouvais chez elle, ton attitude n'est pas convenable !

— Pourquoi ? demanda sa grand-mère, « Tante Aline ».

— Je ne crois pas, dit Françoise, que refuser ce qu'il trouve à Paris soit pour lui une bonne attitude.

— Je ne pense pas, quant à moi, répondit « Tante Aline », qu'accepter aveuglément la civilisation occidentale soit une attitude meilleure. Sinon il faudrait abolir tout le passé, ce qui reviendrait à sacrifier son être. Un tel sacrifice, personne ne peut raisonnablement le consentir.

— Nous sommes parfaitement d'accord, grand-mère, dit Françoise. Mais Fatoman pourrait quand même s'habiller à l'européenne, surtout en hiver, quand il fait froid ! Et « Tante Aline » de répondre, s'adressant à moi .

— J'admire beaucoup ta mise. J'aimerais te voir en tenue africaine chaque fois que tu viens me voir.

L'air boudeur, Françoise protesta :

— Tu voudrais alors, grand-mère, reconstituer l'Afrique en plein cœur de Paris ?

— Pourquoi pas ? Les Chinois, les Vietnamiens, reconstituent ici leur pays, en gardant leur tenue et en mangeant à la chinoise et à la vietnamienne. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Fatoman ?

— Bon, bon ! dis-je en souriant et pour les apaiser. Quand je viendrai chez grand-mère, je mettrai mon boubou. Et lorsque je sortirai avec Françoise, je porterai mon costume européen.

Elles éclatèrent de rire. Et chacune d'elles semblait satisfaite de ma proposition.

Le temps s'écoulait, tranquille et rassurant. Grâce à « Tante Aline » et à Françoise, j'eus la joie de me lier avec de nombreuses personnes. Bientôt, je ne m'ennuyai plus dans Paris. Je sortais souvent. Lorsque nous assistions, mes deux amies et moi, aux manifestations de la capitale française, on admirait mon boubou brodé et mon bonnet de velours.

Un jour, cependant, des messieurs, parents de « Tante Aline » vinrent me chercher. Je les reçus au bureau de l'hôtel. Quelques minutes plus tard, ces messieurs et moi, nous prîmes place dans une voiture noire, qui nous conduisit rue de Varenne. On me dit :

— Jeune homme, nous désirons votre collaboration.

— Excusez-moi, répondis-je, hésitant, c'est un honneur qu'il m'est bien difficile d'accepter. Je dois achever mes études sur les bancs de l'École.

— Si nous faisons appel à vous, répliquat-on, c'est pour consolider l'Union fraternelle franco-africaine. Connaissez-vous notre président ?

— Oui. Oui. Plus d'une fois, j'ai assisté à ses conférences.

— Alors, acceptez-vous de participer 'à la réalisation de cette œuvre grandiose ?

— Oui, pour une véritable union franco-africaine, je suis prêt à tous les sacrifices.

Les matinées, je les passais rue de Varenne. Les après-midi, je les passais ailleurs, comme stagiaire. Je faisais plusieurs choses à la fois. Souvent, le soir, je participais aussi à des émissions radiophoniques. Ces diverses activités me permettaient de me former, au contact d'hommes cultivés. Bientôt je m'offris une petite voiture, dans laquelle, tous les soirs disponibles, je me promenais à travers Paris. Pendant les vacances, j'allais sur la Côte d'Azur, en Espagne, en Belgique, en Suisse. Ce fut pour moi l'occasion de connaître bien des pays et bien des gens.

Puis, un soir, où « Tante Aline » m'avait accueilli chez elle et où je parlais de mon éventuel retour au pays natal, je risquai :

— Les Français sont libres. Tout à fait libres.

— Si je consacre ma vie à aider les jeunes Africains, c'est bien pour qu'ils s'ouvrent l'esprit et spécialement pour qu'ils comprennent les problèmes sociaux.

— Depuis bientôt six ans que je suis parisien je me rends mieux compte maintenant que le colonisé n'est pas un homme libre. Ou pas tout à fait libre. Et je distingue mieux à présent les raisons pour lesquelles notre peuple pourrait se soulever contre la domination coloniale.

— Tout le monde aime être libre. **Mais si, dans votre pays, les colons français doivent un jour être remplacés par des gens sans moralité, votre pays tombera sous un régime de fascisme, de dictature.** A ce moment, vous évoquerez avec nostalgie le régime de domination coloniale, qui vous apparaîtra alors comme le paradis. Mais il sera trop tard.

— Trop tard ? fis-je.

— Oui, trop tard, parce que les colons seront rentrés chez eux.

— J'ai hâte, pour ma part, de retourner en Afrique ! dis-je. Malheur au premier colon qui fera le malin avec moi ! Je les connais, les blancs, à présent !

« Tante Aline », subitement, eut l'air indigné. Et, longuement, elle se mit à parler :

— Fatoman, commença-t-elle, presque furieuse, tu prétends connaître les blancs. Sans doute nous connais-tu un peu. Cependant, on ne connaît jamais parfaitement un homme, *a fortiori* une race. Et chacun de nous ne se connaît jamais tout à fait. Mets-toi bien ceci dans la tête : n'oublie jamais que, chez vous, ce qui se passe d'ignoble est bien indépendant de la volonté du peuple de France, le plus souvent aussi de celle de ses gouvernants. Tu le sais parfaitement. Et si le combat est déjà engagé en Afrique, ce combat qu'il est convenu d'appeler le combat libérateur, n'oublie jamais que l'ennemi n'est pas une race, n'est pas le blanc, mais une bande de profiteurs. Combattre cette bande et confier le pays à des hommes sûrs, à des hommes qui ont déjà fait leurs preuves, c'est ouvrir la porte de votre pays au monde entier, à tout ce que les habitants de la terre ont d'esprit d'entreprise, qui les porte à tout conquérir, dans le domaine de l'intelligence, de l'art, ou de la technique.

— Oui, « Tante Aline », vous avez raison, le racisme est bête. Le raciste est celui qui n'a pas atteint la plénitude de son épanouissement intellectuel et moral. Au fond, c'est un animal.

— Alors comprends-tu maintenant que les hommes qui mènent là-bas une lutte systématique contre les blancs sont des animaux ?

— Je le crois. Vos sentiments sont justes. Un jour enfin, après de multiples démarches, j'obtins un congé pour l'Afrique. Ces démarches avaient été extrêmement difficiles parce qu'on pensait me maintenir à Paris, sinon pour toujours, du moins pour longtemps. Mais je ne voulus rien entendre. Certains, sans scrupule, venaient me dire : « Comment ? Comment ? Vous nous quitteriez ? N'êtes-vous pas heureux chez nous ? » Invariablement, je répondais : « Il faut que je reparte. »

En me préparant au départ, je me posais intérieurement des questions. La vie allaitelle se dérouler là-bas conformément à mes prévisions ? Quoique bien jeune, je savais que les circonstances ne se succèdent jamais tout à fait comme on s'y attend. Souvent, elles débordent largement tout ce qu'on a pu imaginer, car la réalité est toujours complexe.

Tous mes amis parisiens se trouvaient à l'aérogare : « Tante Aline » et Françoise eurent l'œil sur moi jusqu'au décollage de l'avion. Et il y eut des larmes, des mouchoirs agités. Mais surtout des secousses, et pour moi l'inévitable mal de l'air. Enfin, après une heure d'escale à Dakar, je parvins à Conakry.

Six années, six longues années s'étaient ainsi écoulées, entre l'usine, les cours du soir, les lectures nocturnes, et, par moments, la compagnie de Françoise et de « Tante Aline »... Par la suite, la rue de Varenne et les studios de la Radiodiffusion.

Après les six longues années à Paris, le sort me ménageait un séjour, un court séjour, en Afrique.

Aussi ma première nuit au village natal fûtelle hantée par les souvenirs parisiens, qui, malgré moi, me poursuivaient et dont le déroulement m'empêchait de dormir...

Kouroussa

Le matin, de bonne heure, j'allumai mon poste de T.S.F. portatif. A tâtons, je finis par trouver Radio-Conakry. Tino Rossi, Guétary et Mariano chantèrent tour à tour.

A la fin du programme, on annonça les départs et les arrivées des bateaux bananiers. J'aurais voulu, à ce moment-là, écouter un peu de musique symphonique ou une variété de musique africaine; par exemple entendre vibrer les cordes de la cora du casamançais Kéba Sissoko, ou la voix de [Kouyaté Kandia](#). Mais c'était un rêve et, puisque tous les rêves ne se transforment pas en réalité, je devais me contenter d'accepter ce qui m'était offert.

— Baisse un peu le poste, dit Mimie dans un bâillement, et en s'étirant paresseusement sur le canapé. Ce n'est pas intéressant. Ne vaudrait-il pas mieux l'éteindre carrément ?

Et comme, en levant la tête, elle vit que j'étais d'accord, s'étirant de nouveau, elle avança la main et clac ! abaissa l'interrupteur.

— Ce sont toujours les mêmes qui chantent et qui parlent, dit-elle. Plutôt que d'écouter les départs et arrivées des bananiers, si nous prenions un peu de repos ?

Elle se retourna et se couvrit la tête de son pagne. Je demeurai assis un moment. Au moment où je m'apprêtais à éteindre la lampetempête, un jeune homme s'introduisit dans la case. Levant la tête, je vis mon père, debout sur le seuil.

— Bonjour, père ! lui criai-je.

— Bonjour, Fatoman. Cet homme est un de tes camarades d'enfance. Il s'appelle Bilali. Depuis hier, il a manifesté le désir de te voir.

— Bon, très bien, répondis-je.

« Est-il écrit, pensai-je, qu'il faille recevoir des visites de si bon matin ? » Mais dans mon for intérieur, je savais bien que ce garçon n'était venu que par amitié. A ce moment, j'entendis la voix de ma mère :

— Déjà les yeux ouverts ?... Es-tu malade, fils ?

Craignant de la voir entrer, j'enfilai hâtivement mon caftan, m'emparai d'une natte et m'installai dehors. A présent, nous étions assis, Bilali à ma droite, et mon père à ma gauche. Ce dernier, redoutant de m'entendre dire quelque mot qui pût troubler ma mère, ne me laissa pas le temps de répondre. Il le fit à ma place.

— Non, femme. Il n'est pas malade, simplement fatigué. C'est que le voyage était long.

— Le voyage était long, avouai-je, mais je ne suis guère fatigué.

— Et tu as mal dormi ? continua ma mère.

Son inquiétude ne cesserait, me dis-je, que lorsque je lui aurais dit la vérité.

— Non. Mais, toute la nuit, j'ai pensé à là-bas. Oh ! fit-elle, regrettes-tu d'être venu nous voir ? N'es-tu pas heureux ici ?

— Si, je le suis. C'est un peu cette joie-là aussi qui m'a empêché de dormir.

Mon père se tenait assis, les jambes étroitement croisées, à l'orientale. Plus loin, ma mère était debout. Mon père craignait-il toujours de me voir parler dans un sens qui eût troublé ma mère ? Sans doute, car, à présent, il surveillait mes paroles et les tournait dans le sens qui convenait.

Il aurait dû se dire que je me garderais bien de raconter à ma mère quoi que ce fût d'alarmant. Elle n'avait jamais approuvé mon départ pour l'Europe. Et puis elle avait toujours été très émotive. Je savais cela. Bilali, à ma droite, écoutait notre conversation, d'un air amusé et sans mot dire.

— Le pays est-il beau, là-bas ? demanda-t-elle.

— Oui, magnifique. Je te montrerai des photos.

— Allons, femme, murmura subitement mon père, va préparer le petit déjeuner. Le soleil est déjà bien haut. Ma mère disparut. Quand il se fut assuré qu'elle était loin, mon père s'approcha de moi et me chuchota à l'oreille.

— Tes camarades qui sont venus l'an dernier m'ont déclaré que la vie était dure, là-bas, pour toi. Est-ce exact ?

— Oui, c'est très exact. Mais la souffrance n'est-elle pas la meilleure école ? Et puis, j'ai rencontré là-bas des gens très gentils, qui m'ont aidé. Beaucoup aidé.

— Eh oui, fils, lorsqu'on n'y laisse pas sa peau, on sort de la souffrance complètement endurci et aguerri. Que Dieu aide tes amis de là-bas !

De nouveau il se pencha et murmura à mon oreille, après qu'il se fut assuré que personne ne l'entendait, que personne ne rôdait autour de la case :

— Ta mère ne doit rien savoir de tout cela. Est-ce bien compris ?

— C'est entendu, elle n'en saura rien.

— On ne peut raconter tous les malheurs aux femmes, dit-il.

— Les femmes, approuva Bilali, sont trop sensibles.

— En effet.

Me tournant vers mon père, je lui demandai :

— Et vous ?... Comment avez-vous vécu ?

— Durement, répondit-il. Mais n'étions-nous pas chez nous ? Tandis que toi !... Que veux-tu, notre métier se dévalorise tout à fait. Les cordonniers, et nous, les bijoutiers, sommes condamnés presque au chômage. Les Libanais apportent maintenant de la camelote, dont les boutiques sont pleines. A cause de la différence de prix, les femmes la préfèrent à nos bijoux en or, aux sacs en peau tannée des cordonniers. Aussi me suis-je consacré entièrement à la sculpture. Les Toubabs de passage ici achètent beaucoup mes statuettes. Ils en raffolent.

Je levai la tête. Mon ami Konaté, que j'avais perdu de vue depuis qu'il faisait ses études d'instituteur, entra dans notre « concession ». Maintenant, il avançait vers nous :

— *Héré Sira* ? (Passé bonne nuit) dit-il.

— *Tana Massi* ! (aucun malheur la nuit) répondit mon père.

— *Dembaya Don* ? (Et ta famille) demanda Bilali.

— Elle jouit d'une bonne santé, répondit Konaté.

— Je suis heureux de te voir, fis-je. —

Moi pareillement, dit-il. Hier, continuait-il, au retour d'une réunion politique, ma femme m'a annoncé ton arrivée.

— Et comment se porte-t-elle, ta femme ?

— Très bien.

— Et toi ? fis-je en me tournant vers Bilali. Que fais-tu ?

— Je suis commerçant en diamants. Cela marche bien, maintenant, le diamant ! Pas pour les autres ! précisa-t-il. Mais moi, je ne me plains pas. Il me suffit d'aller aux mines pour récolter des millions. J'ai une chance extraordinaire dans les pierres précieuses.

— Tant mieux pour vous, dit mon père. Je suis toujours heureux de voir les camarades de mon fils arriver à quelque chose dans la vie.

— J'ai acheté, ajouta Bilali, une voiture. Il faut la voir ! Il n'y en a pas de pareille en Guinée. En l'écoutant prononcer cette dernière phrase, l'envie me prit de lui fermer la bouche, car sa vantardise m'agaçait. Par signe, je tentai de lui faire comprendre que ce genre de vanité est indigne de personnes bien élevées. Et comme il ne comprenait pas mes signes, je risquai :

— Il y avait un homme très riche, mais qu'avait un seul et grand ennemi.

— Lequel ? demanda Bilali, inconscient.

— Sa bouche ! répondis-je. L'homme dont il s'agit se vantait trop. Il ne comprenait pas, ou feignait de ne rien comprendre, et invariablement, continuait à chanter les mérites de sa voiture. Mon père, amusé, souriait avec malice. Konaté, tout bavard qu'il était de coutume, s'était tu. Il considérait Bilali avec ébahissement.

— Oui, répéta ce dernier, il n'y a pas deux voitures comme la mienne en Guinée. Ni même dans toute l'Afrique. C'est le seul modèle qui ait été fabriqué en Amérique. Spécialement conçu...

— Spécialement conçu pour qui ?... Pour toi ? fis-je.

— Non ! Pas pour moi, mais pour le président du Libéria. Comme j'ai payé cash douze mille dollars — c'est-à-dire trois fois le prix : rien sur cette terre ne saurait résister à l'argent — la voiture m'a été livrée.

Ce mensonge et cette vantardise, dignes tout au plus d'un nouveau riche, étaient trop grossiers et trop puérils. Nous éclatâmes de rire. Mais Bilali continua :

— Chaque fois que je suis au volant de ma voiture et que je roule dans Kouroussa, la population m'admire. Elle m'empêche quasiment de rouler, ne consentant à m'ouvrir un passage que lorsque je capote et décapote ma voiture américaine.

— Tu es un véritable capitaliste, s'écria enfin Konaté dans un éclat de rire. Un capitaliste né, comme par hasard, dans un pays de prolétaires. Mais sais-tu que ta place n'est pas ici ?

— Où est ma place ? demanda Bilali.

— En Amérique, répondit Konaté en riant.

— Non, fit mon père dans un sourire amusé ce n'est pas un capitaliste. C'est plutôt un arriviste. Le capitalisme a des qualités et des défauts, mais l'arrivisme n'a que des défauts.

— Plutôt que de gaspiller tant d'argent dans de la ferraille, tu aurais mieux fait de construire d'abord une villa. Une villa eût été plus utile à une ville comme Kouroussa. Une villa est un bon investissement.

— Je le ferai, Konaté, répondit Bilali.

— Il fallait peut-être commencer par là, dis-je. Comment peux-tu accepter de coucher dans une case à même le sol, et puis rouler dans une voiture pareille ? Il fallait d'abord te faire construire une maison d'habitation, en dur.

Mais Bilali de répondre :

— Ce n'est pas comme propriétaire de villa que je pourrais prouver à mes concitoyens que je suis riche, immensément riche. Une villa ne peut être vue de tout le monde elle ne roule pas. Tandis qu'une voiture !...

— Tu ne ressembles pas du tout, pour l'état d'esprit, aux autres camarades de mon fils, dit mon père.

Mais Bilali était intarissable. Ce n'était que bavardages et vantardises. En peu de temps, déjà, nous nous étions accoutumés à ses paroles, à sa façon de célébrer un bien matériel, acquis honnêtement ou malhonnêtement, plus malhonnêtement qu'honnêtement (un trafiquant de diamants ne saurait être honnête). Nos rires réveillèrent Mimie, qui bientôt rejoignit à la cuisin le groupe de mes sœurs et de mes « petites soeurs ». Au bout d'un instant, elle reparut, portant cette fois un plat de bouillie. Lorsqu'elle l'eut posé devant nous, presque à genoux, pour témoigner de son respect à l'égard de mon père, son beau-père, elle fila, à pas feutrés, en direction de la cuisine, pour reprendre place parmi mes sœurs et « petites mères ». Quant à nous, déjà nantis de louches, nous avons commencé de déguster la bouillie.

— Vous tous, ici, reprit Bilali, en avalant une louchée, vous avez été à l'école. Vous avez des diplômes, un ou plusieurs métiers.

— Moi, mon petit, fit mon père, je n'ai pas été à l'école.

— Je sais, papa, fit-il. Mais vous avez plusieurs métiers. Quant à moi, je n'ai guère été plus loin que le cours préparatoire. Par conséquent, mes diplômes, ce sont ma fortune et ma voiture décapotable. Si je ne fais pas étalage de ces biens, les gens me prendront pour un pauvre type.

Cela nous amusait de l'entendre parler ainsi. Bilali avait cru se donner une contenance. Mon père l'interrompit en le plaisantant :

— Depuis quand, fils, dit-il, n'avez-vous pas vécu dans ce pays ?

— Depuis longtemps. Très longtemps.

— Qu'appellez-vous très longtemps ? insista mon père.

— Quinze ans, répondit Bilali. Mon père secoua la tête et se mit à rire avec malice. Et déjà nous avons fini de manger, mais demeurions, comme auparavant, assis sur la natte.

— Laissez Bilali tranquille, fit Konaté en souriant. Le temps se chargera (à ses dépens, malheureusement) de lui donner une bonne leçon. D'ailleurs, nous ne lui en laisserons guère le temps. Fatoman et moi, nous nous chargerons de lui, en lui donnant des leçons de morale. N'est-ce pas, Bilali ? conclut Konaté d'un air de défi. Bilali, avec un gros rire, répliqua :

— J'écouterai volontiers vos leçons de morale, mais elles ne changeront pas le fond de ma pensée. Bien plus : ma conviction.

Nous éclatâmes de rire à nouveau. Mon père se leva soudain en époussetant son boubou.

— Votre compagnie est agréable, mes enfants, dit-il, mais je dois prendre congé de vous. C'est l'heure de l'atelier. Bonne journée.

— Bonne journée à toi aussi, lui répondîmes-nous tous ensemble.

— Si nous allions faire un tour ? proposa Konaté.

— D'accord. Tu n'as pas de cola pour moi ?

— Si, dit-il, et il m'en offrit.

Après en avoir croqué, j'allumai une cigarette. Dans la cour, une de mes petites sœurs courut après moi pour me donner un verre d'eau. Je bus. L'eau avait cette fraîcheur et cette saveur qui'elle a toujours après l'amertume de la noix de cola. Nous allâmes flâner dans les ruelles du village, et au cours de notre promenade je questionnai Konaté :

— A propos, comment va l'école ?

— Oh, très mal ! répondit-il.

— Pourquoi ?

— Toujours le colonialisme.

J'écoutai attentivement. La phrase que venait de prononcer Konaté en annonçait beaucoup d'autres. Je le compris et ne dis rien. J'attendis en silence, qu'il me débitât ce qu'il avait sur le cœur. Bilali aussi écoutait sans rien dire.

— Il n'y a pas beaucoup de place à l'école, reprit Konaté. On ne peut voir d'un bon œil des enfants, qui ont peut-être des dispositions exceptionnelles, traîner dans les rues, par manque de places, par manque de classes à l'école. Je ne nie guère les efforts que déploient nos nouveaux dirigeants de la loi-cadre. Mais il est certain qu'il faudrait plus d'écoles.

— Cela fait mal au cœur, fis-je.

— C'est ce manque de place, intervint Bilali, qui m'a fait renvoyer de l'école.

— Au moins, continua Konaté, les quelques élèves que nous avons, travaillent-ils avec application. C'est réconfortant de les voir s'y mettre tous les jours. Souvent même, ils doivent étudier très tard dans la nuit. Mais il est décourageant, lorsque l'inspecteur de l'Académie nous rend visite, de l'entendre dire — alors que nos enfants se sont épuisés au travail toute l'année — qu'ils ne savent rien en comparaison de ce que savent les écoliers de France, et qu'un enfant au biberon, là-bas, en sait plus qu'eux.

— Ne t'inquiète pas. C'est pour les faire mieux travailler qu'il dit cela.

— J'en suis sûr, répliqua-t-il avec un geste d'approbation. Mais nous, instituteurs, nous sommes troublés, réellement troublés, lorsque nous pensons à l'avenir du pays. Nous nous demandons même quel sera, pour nos enfants, l'aboutissement de tant d'efforts. Un jour viendra où certains quitteront l'école primaire, et les plus doués d'entre eux seront peut-être admis dans les collèges modernes et techniques. Mais aucun d'eux n'ira dans une faculté, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de faculté dans notre pays.

Je l'écoutais toujours, dans un silence qui n'était ni approuvateur, ni désapprouvateur. Mais sans doute ne le sentait-il pas suffisamment. Il y a des personnes qui ne savent pas lire sur le visage ; elles ne comprennent que le son de la voix ; mon camarade Konaté appartenait à cette catégorie. Quand Bilali — que la discussion n'intéressait plus, puisque nous parlions français — eut pris congé de nous, en promettant de nous rejoindre chez moi, à la nuit tombée, Konaté reprit :

— Oh, je ne dis pas cela pour le plaisir de récriminer contre les colons ! Il y a, Dieu merci, d'autres plaisirs et celui-là n'est pas le mien. Je sais aussi que Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Mais le fait est qu'on nous appelle des citoyens français, et qu'on nous refuse l'instruction. Notre pays a peu d'écoles. Les colons ne répondent pas à l'immense désir d'apprendre, à l'immense bonne volonté, qui animent nos écoliers.

— Tout cela est une question de crédit, donc de budget. Et puis, n'oublie pas que nous sommes en période de loi-cadre. C'est nous, à présent, et non les colons, qui dirigeons les affaires.

— En apparence, dit-il, inlassable. En apparence, c'est nous qui dirigeons. Mais au fond ce sont toujours les colons. « Que deviennent les écoliers quand ils quittent l'école ? C'est là une question importante, parmi tant d'autres que je ne cessai de rencontrer en Guinée, qui, comme tous les pays colonisés, a été traversée par le grand courant d'émancipation, consécutif à la seconde guerre mondiale. Mais l'Administration est la grande tentation. Et ce n'est pas inexplicable. Les entreprises ne payent pas, ou en tout cas payent moins que l'Administration. »

Et mon ami, comme nous continuions notre promenade, soupira de nouveau :

— Tout le monde veut être commis ! Sans doute est-il assez naturel que les jeunes ambitions se manifestent de cette manière et qu'elles s'orientent vers des métiers de gratte-papiers, en dépit des besoins de l'industrie, en techniciens, et du commerce, en employés. Il est bien décevant qu'on ne prenne pas les techniciens au sérieux, qu'on ne les paye pas, ce qui fait, naturellement, qu'après quelques essais pourtant convaincants, ils se dirigent, faute d'être payés, vers des carrières administratives.

— Je comprends parfaitement, dis-je.

— Beaucoup, aussi, font état d'un manque d'enthousiasme à l'égard des travaux manuels.

— Non, Konaté, dis-je. Je ne suis pas d'accord avec ceux-là.

Konaté poursuivit, en jetant un peu de cola dans sa bouche :

— Cette déconsidération est cependant explicable. Elle vient des bas salaires et du manque de débouchés. De plus, il n'y a pas d'avenir. En tout cas, pour le haut de l'échelle. Car, pour le bas, on ne demande qu'à le garnir...

— En effet, à salaire égal, l'élève qui sort d'une école technique opérerait pour le travail manuel. A la place de cet élève-technicien, ne ferait-on pas comme lui ? Il faudrait, pour accepter une rémunération inférieure, que l'on eût tout au moins l'espoir d'un meilleur sort. Mais, ce sort, on ne l'entrevoit pas, il n'existe pas. Et si la formation générale que ces jeunes reçoivent leur est mieux payée que leur savoir technique, il est inévitable que ce soit elle qu'après un temps ils monnaient.

Il alluma une cigarette, réfléchit longuement puis dit :

— Il est malheureux de voir cette notion de lucre introduite dans la question de l'école. Évidemment, la question purement matérielle, la question d'argent, accompagne l'idéal dans la mesure même où l'on dit que

si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue. Mais l'école, tout de même, devrait avoir un rôle plus élevé. Elle devrait dériver d'une certaine notion de l'homme, et tendre tout entière à l'épanouissement et à l'accomplissement de cet idéal. Mais le peuple a compris... C'est là l'essentiel. Nous rentrâmes à la maison, après ce rapide tour d'horizon, concernant la situation scolaire dans notre pays.

Cette nuit-là était ma deuxième nuit à Kouroussa. Et elle s'annonçait merveilleuse. En effet, Konaté, qui avait pris congé de moi à notre retour de promenade, l'était ensuite revenu, accompagné de son épouse. De tout mon séjour à Kouroussa, il ne me quitterait pas. Bilali aussi l'était revenu. Il avait fermé sa boutique, au crépuscule, il nous avait rejoints. Nous ne nous entendions pas trop bien, mais cela n'avait pas d'importance à ses yeux. L'essentiel, c'est que nous avons passé ensemble notre tendre enfance. A cause de cela, il serait désormais des nôtres tous les soirs. Mes petits frères et petites soeurs, et d'autres jeunes gens, étaient là aussi. Mais je ne pouvais les nommer tous. Je les avais quittés lorsqu'ils étaient trop jeunes, et maintenant, je ne les reconnaissais pas tous parfaitement. Mais le griot qui, après le repas, avait pénétré dans ma case, connaissait tout le monde. Une fièvre, en effet, s'était comme emparée de lui le matin, quand on lui avait annoncé mon arrivée. Apporter sa cora, pour en jouer dans ma case, c'était sa façon, la meilleure façon de me souhaiter la bienvenue. Il préluda sur son instrument ; puis il se mit à chanter les louanges de chacun de nous : de Konaté d'abord, de Bilali ensuite, et enfin de chacun des visiteurs et visiteuses qui, cette nuit-là, peuplaient ma case. A tour de rôle, chacun de nous entendait rappeler les hauts faits de ses ancêtres. Au fur et à mesure que les arbres généalogiques se dressaient, la chéchia du griot, posée par terre, à ses pieds, se remplissait de pièces de monnaie, que nous y lancions chaque fois que son récit flattait notre orgueil. La cora soutenait sa voix, accompagnait ses chroniques, les truffait de notes, tantôt sourdes, tantôt aigrettes. Mimie, couchée sur le divan-lit, dans un coin de la case, avait entendu se dévider des couplets; elle avait savouré, comme nous, les belles histoires que contait le griot. Mais cela ne lui suffisait pas. Elle désirait que fût contée son histoire à elle. Et elle n'attendit plus longtemps, car soudain elle murmura :

— Fatoman, demande à ton griot de parler de l'homme jaloux. Cette histoire, je l'avais entendue je ne sais combien de fois, et toujours avec plaisir.

Sitôt la demande présentée, Kessery, le griot, se dressa. Son corps bien nourri était moulé dans une chemise samba [1](#). Raffermissant sa voix, il se mit à conter l'histoire. Tous nos regards étaient braqués sur lui.

« Moussa ! Moussa ! Moussa ! s'écria-t-il soudain, comme inspiré. Moussa, l'homme jaloux, a beaucoup soullert de sa jalousie.

Mimie se releva, ne voulant rien perdre du récit. A la voir, on sentait bien que cette histoire la passionnerait, et certainement plus que toutes celles qui avaient été contées auparavant : on allait parler de la jalousie des hommes.

Le griot, bercé tout autant par le son de sa voix que par celui de sa cora, entonna son chant.

« Il était une femme belle, commença-t-il, très belle, certainement la plus belle de tout un royaume. Elle s'appelait Habibatou et avait pour époux un Imam riche, dénommé Moussa, qui possédait des troupeaux de bœufs et de moutons, et en outre une terre riche et fertile, s'étendant sur plusieurs centaines de lieues. Et l'Imam Moussa, qui présidait toutes les prières de la Mosquée, l'était un homme sérieux, un homme par conséquent aimé et respecté par tous les citoyens du royaume. »

— Il s'agit d'un homme religieux et riche, et d'une femme belle comme une fée, répéta Mimie, comme pour récapituler. L'assistance, intéressée, écoutait passionnément.

— Oui, reprit le griot, mais il y a bien plus que cela. Au-delà de la beauté de la femme et de la piété de l'Imam Moussa, il y avait une autre réalité, autrement poignante. J'y viens.

— Je vous écoute, dit-elle, sans le quitter des yeux.

« — Cet homme, l'Imam riche, aimait à surveiller sa femme Habibatou, qui selon lui, ne devait guère sortir de la maison. Même pour faire des achats au marché, elle devait s'en remettre à la domestique, car l'homme jaloux, l'Imam Moussa, n'admettait chez lui de domestique de sexe masculin qu'à la condition que celui-ci fût châtré. Ce ménage, qui vivait uni depuis plus de dix ans, avait trois gentils garçons, respectivement âgés de neuf, sept et cinq ans.

— Il y avait donc cinq personnes, le père, la mère et les trois enfants ? dit Mimie.

— Oui, répondit le griot. Mais un jour, cet heureux père, très proche de Dieu qu'il appelait le Roi des Rois, demanda au Seigneur, dans ses prières, de lui montrer une autre femme qui fût aussi belle, aussi charmante, aussi fidèle que Habibatou.

— Ah, les hommes ! fit Mimie, surprise. Il voulait une seconde épouse ! N'en avait-il pas assez de la

première, qui était aussi belle qu'une fée et qui lui donnait des enfants ?

— Non. A l'Imam Moussa, une femme, une seule, c'était peu. Il en voulait deux.

— Mais alors, que fit le Roi des Rois ?

— Eh bien, « Madan », le Seigneur, dans un éclat de rire, répondit à l'Imam : « Dis-moi, adorable créature humaine, de te donner une femme belle, charmante, féconde, mais ne me demande pas de t'en donner une aussi fidèle que ta femme car, adorable créature humaine, celle-ci ne l'est pas. » Le griot s'arrêta un instant, joua un sonore solo de cora, avant de reprendre, sur un accompagnement en sourdine : — Naturellement l'Imam Moussa s'indigna de cette révélation, à tel point que sa foi religieuse faillit en être ébranlée. Mais quelque chose de puissant maintenait intactes ses croyances. Il s'écria :

« — Mon Dieu, louange à toi, Créateur de la terre et du Ciel, des Anges et des Diables, de l'eau et du feu, Créateur de tout, Roi de tous les Rois, montre-moi la lumière !

« — Très bien, répondit le Seigneur. Demain, avant le lever du soleil, je te commande de t'en aller dans ton champ. A la lisière de ce champ, à l'orée de la forêt, tu grimperas à l'arbre géant que tu y verras, et tu attendras, au faite de cet arbre, caché dans le feuillage. Le soir, tu me rendras compte de ce que tu auras vu.

»

« L'Imam Moussa, bien entendu, obéit ponctuellement. Au premier chant du coq, il se trouvait au lieu indiqué, dissimulé au plus profond du feuillage. Le matin, les dignitaires, comme d'habitude, commencèrent d'affluer chez lui, les uns pour lui rendre une visite de courtoisie, les autres pour lui apporter des présents, d'autres encore pour le simple plaisir de le voir.

« — Mon mari est absent, disait Habibatou, qui ne savait pas elle-même où il s'en était allé. Peut-être est-il allé prier à la mosquée, ajoutait-elle pour rassurer les visiteurs. » Ces fidèles s'en allaient, revenaient un moment plus tard, mais l'Imam Moussa était toujours absent.

« Bientôt, le muezzin lança l'appel aux croyants pour la première prière de l'après-midi. L'Imam Moussa était toujours absent. L'on commença de s'inquiéter de ce qui avait pu lui arriver, mais comme rien ne devait empêcher la prière, son intérimaire la présida. Et l'on se dit : « C'est un sage. L'Imam Moussa est un sage. Sans doute se sera-t-il volontairement isolé dans quelque lieu, pour lire des passages du Coran. Attendons encore; s'il ne rentrait pas le soir, on pourrait commencer à le rechercher. »

« Quant à sa femme, Habibatou, elle avait préparé des mets succulents. Au moment où les rues se trouvaient désertes, où tout le monde se trouvait à la Mosquée, d'un pas feutré, s'assurant au préalable que personne ne la verrait, elle s'enfuit et courut au champ. Cinq heures venaient de sonner, et le soleil, déjà inoffensif, n'était plus loin de son coucher.

« Habibatou s'assit à son lieu habituel de rendez-vous. Comme par hasard, c'était au pied de l'arbre géant où était perché son époux. Quelques instants plus tard, après qu'elle eut crié trois fois, et que la brousse lui eut renvoyé l'écho de l'appel convenu, un homme apparut au loin. Quand il se fut approché, elle reconnut le berger auquel était confié le troupeau de bœufs et de moutons de l'Imam Moussa. C'était son amant : un homme en guenilles, hideux, nain et mal bâti. On eût dit, en le voyant, qu'il n'était pas un être humain, mais un gorille.

« Et bientôt, parvenu au pied de l'arbre géant, voilà que le berger, voilà que cet homme hideux, se mit à hurler :

« — Je te rosserai. Tu te moques de moi ! Que faisais-tu ?... J'attends mon repas depuis midi. Je te fouetterai !

« Comme le berger se courbait pour arracher à un arbuste la branche qui lui servirait de fouet la femme, troublée, se prosterna, s'agenouilla :

« — Bats-moi ! Tu as raison, c'est moi qui ai tort.

« Elle découvrit son dos pour recevoir des coups de fouet.

« — Qui est le Maître ? poursuivit le berger. Est-ce l'Imam ou moi ?

« — C'est toi, le maître, ce n'est pas lui, répondit la femme.

« — Ah diantre non ! Je finis par croire que c'est lui ton maître, et non moi ! reprit le berger.

« — Je t'en supplie, Maître, pitié ! gémit la femme. L'Imam est sorti depuis le matin, je l'ai attendu et ne l'ai pas vu. Et au moment où tout le monde s'était rendu à la mosquée, j'ai couru bien vite pour t'apporter le repas.

« — Tu mens ! reprit le berger.

« — Je te le jure, ajouta-t-elle, il est absent. Je ne voulais pas laisser la maison vide. Il y a tant de dignitaires et de visiteurs qui viennent !...

« — Bon, bon ! fit le berger, lève-toi. « La femme se leva en tremblant de peur. Elle aimait son berger à tel

point qu'elle ne voulait rien faire qui pût le contrarier.

« — Je te demande pardon, ajouta-t-elle dans un murmure apeuré.

« — Bon, ça va, je te crois. Voilà dix ans que nous sommes ensemble. Je sais que tu ne m'as jamais menti. »
Les deux amoureux se réconcilièrent. »

De nouveau, le griot s'arrêta de chanter. Il joua un long solo de cora avant de continuer son récit.

« — Pendant ce temps, reprit-il, l'Imam Moussa, perché dans l'arbre, assistait horrifié à ce spectacle. Du somn-fet de l'arbre, il avait écarté le feuillage et avait baissé le regard sur sa femme : elle était la plus belle de toutes les femmes de la région, la plus riche aussi. Elle jouissait d'un bien-être matériel incomparable. Enfin elle était la femme de l'Imam, une femme admirée et respectée de tout le monde. Puis il avait regardé le berger, ce nain qu'il avait embauché plus par pitié que par nécessité. Enfin il pensa à lui-même, au rôle qu'il jouait dans la société; au respect dont il 'était l'objet, et il se dit tout bas :

« Cet homme que courtise Habibatou ne m'arrive pas à la cheville. C'est un homme de rien. Je ne comprends pas », pensa-t-il.

« Et du haut de l'arbre, à voix basse, très basse, il rendit hommage à Dieu :

« *Allahou akbar !* » [2](#). « Mais, en bas, tout en bas, au pied de l'arbre, le manège continuait. Le berger vint s'asseoir auprès de Habibatou, la main gauche tendrement posée sur son épaule, tandis que, de la droite, il commençait à dévorer son riz. Au bout d'un quart d'heure, il avait terminé.

« — Rentre maintenant... Ton repas était succulent, plus succulent que tous ceux que tu m'as offerts depuis bientôt dix ans. Mais rentre vite, ton zèbre (l'Imam) pourrait s'inquiéter.

« — Où irai-je ? gémit Habibatou.

« — A la maison, parbleu. Chez ton zèbre !

« Habibatou, follement amoureuse, attendait autre chose.

« — Je comprends ! reprit-elle. Tu me renvoies. Tu me gardes rancune... Tu es fâché, à cause de mon retard de tout à l'heure.

« — Non, ma belle. Mais ton mari pourrait rentrer avant toi. Alors tu risquerais d'avoir des ennuis.

« — Tu me mens ! s'écria la femme avec véhémence. En tout cas, il te reste à prouver que tu ne me gardes pas rancune.

« Quand elle eut fini de parler ainsi, elle enleva son pagne et l'éjala par terre ; la camisole aussi. A présent, elle se tenait debout dans la splendeur de sa nudité. Et elle apparaissait ainsi beaucoup plus belle encore. Son sourire était beaucoup plus ensorcelant que lorsqu'elle portait ses vêtements. On eût dit même que ces vêtements (le foulard, le pagne et la camisole) l'avaient enlaidie. Elle était belle au sens africain du mot, avec les douze signes de la beauté : les dents blanches, le cou mince, long et enrobé de plis, les chevilles minces, les mains effilées, les épaules tombantes, le bassin large, les avantbras minces et longs...

« Le mari, juché au sommet de l'arbre, faillit dégringoler. Il dut fortement s'y agripper pour ne pas tomber, tant sa femme Habibatou, qu'il n'approchait que la nuit, après que leurs trois enfants s'étaient couchés et endormis, lui apparut soudain belle et plus troublante que jamais. C'était la première fois qu'il la voyait s'abandonner dans une attitude impudique qui ne lui déplaisait pas, qui l'attirait, bien au contraire. Mais ce n'était pas son tour; le berger, au pied de l'arbre, était à l'honneur, c'était lui, l'acteur principal. L'amant attendit un bout de temps, car il voulait être sûr que personne ne rôdait aux environs, que personne ne le verrait. « Il n'y a personne » se dit-il et il s'avança. Le cœur lui battait fort, très fort, d'autant plus fort que la silhouette qu'il voyait allongée par terre était séduisante, et que, malgré tout, ce qu'il voulait entreprendre n'était pas très régulier. Certes, il n'était pas absolument sans excuse, et même il avait une raison plus que suffisante de servir cette fée, qui était venue le relancer dans sa brousse.

« Si l'on m'attrapait, pensa-t-il subitement, je n'en ferais pas moins piètre figure. La loi ne serait pas de mon côté. » Mais ce n'était pas non plus un risque auquel il pouvait se dérober.

« Si on ne court pas de tels risques, pensait-il, on n'a pas de raison de vivre. » Et il risqua. Il s'agenouilla, se mit dans la même tenue impudique que sa belle...

« L'Imam. Moussa, au faîte de l'arbre, écarta discrètement le feuillage au plus profond duquel il s'était dissimulé. Ce qu'il voyait au pied de l'arbre était insupportable. Furtivement, éperdu aussi bien de colère que de douleur, il détourna la tête et planta les dents dans la branche sur laquelle il se tenait accroupi. Il ferma les yeux. Mais, du pied de l'arbre, un bruit de sanglots lui parvenait. Ce bruit devenait plus faible à mesure que le temps s'écoulait. Finalement le bruit cessa; comme si tout, au-dessous, s'était calmé; comme si les flammes qu'on y avait allumées s'étaient éteintes...

« Plus tard, l'Imam, de nouveau, écarta le feuillage et jeta un coup d'œil sur le berger et Habibatou. Tout 'était remis en place : Habibatou avait endossé ses vêtements, comme si rien ne s'était passé, et le berger

hideux, ses habits pouilleux.

« L'Imam Moussa comprit que le Roi des Rois ne trompe pas, ne trompe jamais. Du haut de l'arbre, il rendit hommage à la plénitude de la Puissance divine. »

— Alors, interrompit Mimie, vous voulez dire que toutes les femmes sont comme votre fée ?

— Non, fit le griot avec effronterie. Je veux simplement prouver que surveiller une femme, c'est perdre son temps. A mon avis, ce que femme veut, Dieu le veut. Même enfermée, une femme fait toujours ce qui lui plaît.

— Alors toi, fit-elle dans un sourire en tournant le regard vers moi, tu ne me surveilleras pas ?

— Non, non ! Je ne te surveillerai guère. Comme le griot, je trouve cette surveillance stupide et je me fie à toi.

— Mais quel remède voyez-vous, griot, interrogea-t-elle, pour éviter le cas que vous venez de conter ?

— Un remède ? Je n'en vois guère. Je crois qu'il faut savoir se faire aimer de sa femme, la flatter, entretenir dans le ménage une confiance réciproque. Lorsque la femme aime, elle devient un ange et reste fidèle. Lorsqu'elle n'aime pas, elle se transforme en un démon capable de tout. Ainsi donc, en chaque femme sur la terre, il y a un ange et un démon.

— Merci pour toutes les femmes de la terre dit-elle d'un ton amer. Puis, affermissant sa voix :

— Mais alors, votre Imam, qu'est-il devenu ? Eh bien, le soir venu, il rejoignit sa maison et ne dit mot à personne. Sa femme même ne sut rien lire sur son visage. Il fit comme si rien ne s'était passé. Et même il plaisanta avec sa femme, qui, elle aussi, fut gentille comme d'habitude. Seulement, en pleine nuit, après avoir dit ses prières, l'Imam demanda au Seigneur de lui montrer plus de lumière... Il attendit assez longtemps. Enfin une voix sublime rompit le silence de ce recueillement :

« — Tu as trois enfants, adorable créature humaine ?

« — Oui, Seigneur, répondit l'Imam Moussa en regardant autour de lui, comme s'il avait voulu voir celui dont il entendait la voix, comme s'il avait espéré découvrir Dieu en personne. Mais, autour de lui, qui pouvait-il voir ou découvrir ? ... Dieu est-il visible ?... Non ! Il ne l'est pas ! ... Le regard porté devant lui, pose vide et le néant, il entendit de nouveau la même voix sublime qui lui disait :

« — Il y en a un seul de toi. Les deux autres enfants sont de ton berger.

« — Oh mon Dieu, s'exclama-t-il désespéré, je crois en toi, en toute ta puissance, mais je reste convaincu que les trois enfants m'appartiennent ! Ils sont mon propre sang, ils me ressemblent comme des gouttes d'eau ! Oh Dieu Tout-Puissant, ne te tromperais-tu pas ?

« L'Imam Moussa, en disant ses prières, s'était tout à fait abandonné à Dieu. Il s'était (tout comme un animal, oui, comme un quadrupède) noué une corde autour du cou, pour se convaincre davantage de son humilité devant la puissance divine; l'autre extrémité de cette corde, il l'avait

« S'il préalablement fixée au mur. Et il avait tout dit au Roi des Rois; il lui avait avoué toutes les fautes qu'il avait commises en ce bas monde, enfin tout ce que sa conscience humaine lui reprochait. A présent il était, sinon plus pur, du moins aussi pur qu'un enfant. Son âme individuelle était pure à l'image de l'âme universelle, à l'image de Dieu même ... C'était l'état idéal pour obtenir la grâce du Roi des Rois, pensa-t-il. Assis sur une natte, les jambes étroitement croisées à l'orientale, le regard fixé au plafond, il demeura les deux mains tendues, comme s'il avait attendu que quelque chose tombât de là-haut, que la grâce du ciel y reposât.

« Il attendit assez longtemps dans cette attitude, croyant à coup sur que quelque chose allait survenir. Mais rien ne se passait.

« Le Seigneur, pensa-t-il, n'a pas d'yeux que pour moi !

« Toi que j'aime et que j'ai adoré toute ma vie, n'entends-tu même plus ma voix ? » dit-il dans un murmure, comme si sa foi en Dieu eût été ébranlée. Et déçu, profondément et désagréablement déçu, les yeux baignés de larmes, il détourna le regard du plafond et, machinalement, baissa la tête, comme s'il n'eût plus rien entendu du Roi des Rois, comme s'il n'eût plus rien attendu du Seigneur.

« — Le Roi des Rois n'entend même pas ma voix ! murmura-t-il et il se remit à prier.

« S'il n'entend pas ma voix, se dit-il, c'est que je ne l'ai pas appelé par son vrai nom. Dieu est comme une véritable personne humaine, et comme telle, il a aussi son véritable nom de baptême. Il s'est baptisé lui-même, et tant qu'on n'aura pas prononcé ce nom, il ne voudra pas répondre. »

Il continuait toujours à prier, en prononçant cette fois ce qu'il croyait être le véritable nom de baptême du Roi des Rois.

« Au moment où il s'y attendait le moins, un bruit à faire peur, un bruit fantastique, soudain l'interrompit dans son recueillement. On eût dit que la maison qui l'abritait s'était écroulée, effondrée. Surpris et apeuré, il

leva la tête, mais s'avisa que le plafond de sa maison n'existait plus, que le toit même n'existait plus. On eût dit qu'une force mystérieuse, que la puissance divine, les avaient enlevés. Et à présent le regard de l'Imam portait directement sur l'escalier du ciel, se perdait dans l'immensité de la voûte étoilée...

« — Gloire à vous, Seigneur ! dit-il avec courage, je suis convaincu que vous êtes le seul Maître de l'Univers et que le Prophète Mohamed est votre envoyé ! » Je suis convaincu, ajouta-t-il, que la puissance que vous détenez, là-haut et partout, est très grande, l'est infiniment plus que le signe que vous venez de me révéler. Je sais que ce signe n'est rien, rien qu'un symbole de ce que vous détenez et qui est plus étonnant, infiniment plus étonnant, que la disparition du plafond et du toit de ma maison. »

« Mais comme il finissait de louer le Seigneur, de rendre hommage à la toute-puissance du Roi des Rois, il baissa de nouveau la tête et aperçut à sa très grande surprise, une créature accroupie devant lui; une sorte de créature comme jamais, de toute sa vie, il n'en avait vu.

« On eût dit un ange, et c'était très réellement un ange, car cette créature était extraordinairement belle; en outre, elle était ailée, et ses ailes d'argent et de diamant étincelaient comme des soleils. Cette créature était si belle et si prestigieuse que l'œil humain ne pouvait la considérer plus de trente secondes sans cligner. « L'ange portait un *pipao* [3](#) blanc, qui lui couvrait totalement les membres inférieurs, de sorte qu'il devenait impossible de deviner à quoi ils ressemblaient.

« — C'est vous qui avez appelé le Roi des Rois ? demanda l'ange.

« — Je ne comprends pas ! répondit Moussa.

« L'ange s'était exprimé en arabe littéraire, que l'Imam ne comprenait pas, parce qu'il ne saisissait pas tous les mots.

« — Ah, s'écria l'ange, vous ne parlez pas l'arabe ? Quelle langue parlez-vous ? Moi je parle toutes les langues.

« — Je parle la langue konianké

« — Que puis-je faire pour vous ? reprit l'ange en langue konianke [4](#). Je suis l'envoyé extraordinaire et plénipotentiaire du Roi des Rois, pour vous écouter et vous donner satisfaction.

« L'Imam Moussa, assis, voyait distinctement l'ange; du moins, il lui jetait des coups d'œil de temps à autre, car il émanait de cet ange (je l'ai déjà dit) un rayonnement tel qu'aucun être humain n'eût pu le contempler continuellement. Et l'Imam s'avisa davantage que Dieu est étonnant dans la diversité de ses créations.

« — Eh bien, voilà, répondit-il. Je ne comprends pas qu'il y ait deux enfants naturels parmi mes trois enfants.

« — Demain, reprit la voix angélique, autoritaire avec un timbre métallique, demain, à l'heure du repas, je t'engage à menacer tes trois enfants, en les avertissant que le bon Dieu t'a commandé de les tuer. Ceux des enfants qui se sauveront ne seront pas les tiens. »

— Mais enfin, interrompit Mimie, pourquoi ne pas avoir eu recours à un médecin, en pareille circonstance ?... Une analyse de sang et c'était fini !

— Oui, répondit le griot, sans doute avez-vous raison. Mais je vous parle là d'une époque où ces pratiques n'étaient pas encore connues.

— Je veux savoir la fin de l'histoire. Continuez, fit-elle avec passion. Le griot reprit l'histoire, l'accompagnant en sourdine avec sa cora :

« A peine avait-il fini de parler que l'ange disparut d'abord aux trois-quarts, puis à moitié, aux trois-quart, enfin complètement. « Avec lui disparut l'extraordinaire lumière. Ce « rayonnement »... Mais le plafond ?... Quand il releva la tête, l'Imam Moussa s'aperçut que le plafond avait repris sa place. Le toit aussi...

« Le lendemain, lorsque le soleil fut au zénith, dardant chaleureusement ses rayons, et que les enfants entourèrent le plat de riz, l'Imara Moussa fit irruption dans la pièce et, tirant son sabre, le lança en l'air et le rattrapa en criant : « Faites vite !... Le bon Dieu a besoin de vos âmes. Et moi j'ai besoin de voir couler votre sang. Il faut que je vous immole à l'instant. »

« Les aînés des enfants, voyant leur père subitement mué en bourreau, prirent peur; l'un déposa net sa cuillère dans le plat; le second, affolé, non seulement laissa tomber bruyamment la cuillère de riz, qu'il s'apprêtait à porter à sa bouche, mais cracha l'aliment qui déjà était au fond de sa gorge.

« Les deux aînés eussent voulu crier et se sauver, mais la pensée que leur père les attraperait immédiatement les cloua sur leur siège.

« Chose curieuse, le plus petit, sans se soucier de quoi que ce fût, continuait à manger, avec une glotonnerie telle qu'on eût dit qu'il ne comprenait pas les menaces proférées par son père. Cependant, il comprenait bien. Il voyait briller la lame du sabre, au fil tranchant et il se rendait bien compte que son père n'était pas dans son état normal.

« Le repas terminé, l'Imam. Moussa leva le sabre bien haut et voulut décapiter les trois enfants. Ils fuirent, épouvantés, avec un bruit de galop. Cependant le dernier né, à peine eut-il fait une vingtaine de pas, s'arrêta, fit demi-tour et revint vers son père, en lui disant :

« Tue-moi. Tue-moi. Je n'ai pas peur. »

« — Très bien, très bien, véritable fils, dit-il. Tu es sauf, je ne te toucherais pas.

« Il le prit dans ses bras et le rassura davantage. Quant aux deux aînés, ils fuyaient toujours. Ils ne croyaient plus en leur père, ils se méfiaient de la plaisanterie. Ils fuyaient à toutes jambes.

« Cependant, ces garçons qui fuient me ressemblent comme des gouttes d'eau ! » se dit l'Imam Moussa, au fond de lui-même. » La ressemblance n'est pas une preuve suffisante. Leur mère, pendant ses grossesses, vivait avec moi la plupart du temps. C'est de là que vient cette ressemblance. »

« Il rentra à la maison, rejoignit Habibatou, toujours aussi belle, toujours aussi attirante, et décida, sans motif, de la répudier.

« — Désormais, dit-il, tu n'es plus mon épouse. Rassemble tes affaires et retourne chez tes parents.

« Les dignitaires accoururent, et aussi les visiteurs habituels. Avec toute leur gentillesse et leur bon sens, ils écoutèrent les doléances de la femme. Quant au mari trompé, il ne voulut rien entendre; il se retrancha dans un mutisme absolu, de sorte que ces dignitaires et ces visiteurs ne purent parer à l'irréparable naufrage et que le divorce fut prononcé.

« La femme fit ses bagages et s'en retourna chez ses parents. »

Pendant que le griot parlait, Mimie l'avait regardé d'un air absorbé, comme si le film de l'histoire qu'elle écoutait se fût déroulé dans son esprit.

— Mais ensuite, dit-elle, qu'advint-il ? Qu'advint-il après ce divorce ?

— Chacun, bien sûr, se remaria de son côté. La nouvelle épouse de l'Imam Moussa lui donna une jolie fille, dénommée Kadidia. J'ignore comment vécut par la suite son ex-épouse Habibatou. Rejoignit-elle son berger ? Probablement.

— Mais Kadidia, qui naquit de ce second mariage, était-elle vraiment l'enfant de l'Imam Moussa ? demanda Mimie.

— Oui, c'était réellement sa fille. Et, chose bizarre, pour lui épargner les défauts féminins, il décida de la nourrir au lait de vache, et puis de suivre personnellement son éducation. Kadidia ne devait pas coucher auprès de sa mère, mais dans la case de son père, jusqu'à la puberté.

— Quelle bizarrerie ! fit Mimie.

— Oui, c'est très bizarre, répondit le griot.

— Mais pourquoi cela ? demanda l'assistance.

— Prétendument, pour épargner à Kadidia les tares du sexe féminin.

« Mais était-il suffisant d'éduquer une fille dans un milieu masculin pour lui enlever son instinct de femme, pour anéantir en elle ce qui est inné ? C'est ce dont l'Imam n'allait pas tarder à se rendre compte.

« Un jour, en effet, alors que Kadidia avait atteint la puberté, qu'elle était devenue un véritable bourgeon de femme, digne d'être aimée, elle accompagna son père, l'Imam Moussa, qui un roi avait mandé, pour quelque service, à la capitale de son royaume...

« Qu'advint-il ? C'est certainement la question que vous allez me poser. Eh bien, ce roi riche et puissant, qui gouvernait avec une autorité irréfutable un royaume aussi immense que prospère, n'avait qu'un fils unique qui, par malheur, était nain et idiot, incapable de s'imposer à la cour royale même, a fortiori dans le plus petit village du royaume. Le roi, en désespoir de cause, avait mandé cet Imam Moussa, se figurant que celui-ci, grand croyant et maître du Coran, pourrait obtenir du Seigneur que le Prince acquît une taille normale et un esprit apte au commandement.

« Pendant que l'Imam Moussa vivait ainsi à la cour royale, où il occupait une chambre, la reine s'éprit follement de lui. Elle aimait cet homme à telles enseignes qu'elle ne put s'empêcher de le lui dire, de le lui répéter chaque fois qu'elle se trouvait en tête à tête avec lui. Mais, respectueusement, l'Imam Moussa lui faisait comprendre chaque fois qu'il n'était pas venu chez le roi pour faire la cour à la reine, mais bien pour accomplir strictement la mission qu'on lui avait confiée. Mais, plus la reine, chez l'Imam, rencontrait de la résistance, plus elle se faisait aimable et séduisante, de sorte qu'il se révélait difficile, sinon impossible, de résister à une telle insistance.

« Quant au prince, héritier du trône, l'Imam Moussa, pour le traiter, pria le roi de réunir tous les citoyens du royaume, sur l'esplanade située à l'entrée de la cour royale, ce qui fut que fait immédiatement. « Au moment où tout le peuple se fut groupé sur la vaste esplanade, l'Imam Moussa demanda à que l'on fît monter le prince sur l'estrade placée au centre, afin que tout le peuple vit et suivît le déroulement du spectacle qui

devait se produire.

« A l'instant même où tout le peuple avait le regard braqué sur l'estrade et où un silence embarrassé planait sur lui, l'Imam Moussa, tout en disant des prières, enrôla majestueusement autour du Prince une natte en osier tressé, ce qui le déroba entièrement à la vue du peuple. Personne ne disait mot; le silence devenait d'autant plus pesant et inquiétant, d'autant plus embarrassé, que le peuple ne se doutait point de ce qui allait se passer.

« Et puis d'un coup, comme en un éclair, l'Imam Moussa retira la natte. Et le peuple, avec stupéfaction, vit à la place du nain, un jeune homme beau, au sourire énigmatique, aussi grand que le roi.

« C'est votre prince ! » cria l'Imam Moussa.

Il n'eut pas le temps de terminer cette phrase, car le peuple, hurlant de joie, la lui avait renvoyée dans la bouche. Le roi lui-même n'en croyait pas ses yeux. Au comble du bonheur, il se mit à pleurer. Et il se dit même que sa disparition, désormais, ne pourrait plus empêcher le royaume de survivre.

« Le peuple se dispersa et chacun rejoignit son village, dans le brouhaha, commentant le spectacle et s'extasiant sur l'extraordinaire beauté du prince. »

— Mais alors, intervint Mimie, le roi dut récompenser largement l'Imam ?

— Oui! Le soir, au moment de la veillée, il fit appeler l'Imam. C'était pour lui annoncer que le lendemain, lorsque le soleil se lèverait et commencerait à réchauffer l'atmosphère, Moussa recevrait du souverain, en présence des notables et conseillers de la couronne, un cadeau bien mérité : une caisse emplie d'or et de diamants.

« Mais, à l'heure du coucher, lorsque l'Imam Moussa et sa fille Kadidia eurent rejoint leur demeure et que tout le monde se fut endormi, la reine, sous le couvert de la nuit, se glissa dans leur chambre.

« — Je suis venue, Excellence, dit-elle, vous faire mes adieux et vous remercier d'avoir fait de mon fils, le prince, un homme remarquable. J'en suis à présent très fière. Le roi (mais vous le savez déjà, sans doute) vous récompensera demain matin. Votre départ aura lieu quelques heures plus tard. J'ai préparé, moi aussi, à votre intention, un petit cadeau, que je désirerais vous remettre maintenant. Veuillez me suivre.

« — Mais était-ce réellement pour lui remettre un cadeau ? Sans doute allait-elle lui en faire un, fort différent de celui du roi. N'était-elle pas prête à lui offrir son corps ? »

« L'Imam Moussa, un simple pagne autour des reins, suivit machinalement, (sans se douter de ce qui allait lui arriver), la reine qui, tout comme une fée, sut mener son jeu. Elle avait, elle aussi, ôté son pagne, sa camisole et se tenait dans une nudité totale et fascinante, qui faisait qu'aucun homme conscient, à ce moment-là, n'eût pu lui résister. Et Son Excellence l'Imam Moussa succomba à la provocante tentation. Il passa chez la reine une nuit si douce, qu'il en fit la grasse matinée ! »

— La grasse matinée chez la reine ? Quelle bastonnade il a dû recevoir le matin, à la place de la caisse emplie d'or et de diamants ! s'exclama Mimie.

— Eh bien non ! Et vous allez voir comment.

« Ce matin-là, lorsque les conseillers et les notables furent au grand complet autour du roi et qu'on appela l'Imam Moussa pour lui remettre le cadeau promis, l'Imam dormait toujours près de la reine ! Et le bourgeon de femme, Kadidia, élevée en dehors de toute présence féminine, était assise, inquiète, dans la case où d'ordinaire, elle dormait près de son père. Peut-être même son instinct de femme lui avait-il déjà fait soupçonner le lieu où son père se trouvait à ce moment-là, car elle se tenait la tête baissée, comme humiliée, au fond de la pièce où pénétraient à peine quelques rayons de soleil. »

« On appela de nouveau l'Imam Moussa, sans aucune réponse. Mais alors que l'on chargeait le plus vieux des notables d'aller le réveiller avec des égards, Kadidia, ce bourgeon de femme, qui avait conservé la pureté de tous ses instincts de femme, bien qu'à l'écart de toute présence féminine, comme en un éclair, trouva une solution. »

« Je suis grande comme Papa ! se dit-elle tout bas, comme pour s'en convaincre davantage. Je vais me déguiser en homme, traverser la cour et l'on me prendra pour Papa. »

« En toute hâte, elle mit son idée à exécution. Portant le pipao de son père, enfilant ses babouches, coiffant le calot paternel et empoignant la cravache, elle avait tout l'air d'un homme (mais c'est peu dire : elle avait l'air de l'Imam Moussa). Furtivement, elle sortit de la pièce, la tête baissée, traversa rapidement la foule de notables et de conseillers royaux, sans répondre aux salutations de quiconque, ne voulant pas que l'on entendît le timbre de sa voix de femme. Comme elle imitait, par surcroît, la démarche et l'allure majestueuse de l'Imam Moussa, personne, dans ce groupe de notables et de conseillers, n'eût pu se douter que c'était une femme qui passait, que c'était la fille de l'Imam qui était ainsi déguisée. »

« Quelques notables, bien au contraire, approuvèrent et dirent : « Cet Imam est un personnage bien correct.

Avant de venir nous saluer, il veut présenter ses respectueux hommages du matin à la reine. »

« Ayant ainsi traversé la cour, la fille déguisée, Kadidia, s'introduisit chez la reine. Là, elle secoua vigoureusement son père, qui dormait toujours, et le mit debout. Puis, dans un murmure complice, elle lui souffla à l'oreille :

« Voilà tes habits. Tout le monde t'attend dehors. On ne va pas tarder à se rendre compte que tu as dormi chez la reine. Vite, Dieu, vite, enfile tes habits et tes chaussures !... N'oublie pas le calot !... Le voilà !... Frappe-moi avec cette cravache. Et ne cherche pas à comprendre, je t'expliquerai plus tard. »

« L'Imam Moussa, sans mot dire, obéit; il endossa vivement ses habits, coiffa son calot blanc, enfila ses chaussures et asséna un coup de fouet à Kadidia, qui n'attendait que cela pour jouer la meilleure scène de cette comédie dont elle était l'auteur :

« Honorables notables, consolez papa ! Consolez papa ! s'écria-t-elle en faisant semblant de pleurer. Il m'a toujours défendu de passer la nuit chez une tierce personne... Même chez une femme ! poursuivit-elle en criant plus fort. J'ai passé hier la nuit chez la reine », gémit-elle, pour porter le scandale à son comble.

« Les notables, naturellement, ne comprenant rien, absolument rien à cette mise en scène, à cette belle farce, accoururent auprès de l'Imam Moussa, qui s'avançait vers eux, en simulant la colère. Ils le consolèrent avec des paroles aimables, qu'il écouta volontiers, sans mot dire, mais toutefois sans accorder le pardon au premier abord, afin de donner à la reine le temps de se rhabiller pour paraître à son tour. La dame se fit attendre longtemps, mais enfin, elle arriva. Elle aida les notables à consoler l'Imam Moussa.

« — Pour l'amour du ciel, dit-elle, pardonnez à votre fille. Nous avons longtemps veillé hier soir toutes les deux. Elle voulait aller se coucher dans votre chambre, mais je l'en ai empêchée. Et finalement, elle s'est endormie. Pardonnez-moi, Excellence. »

« L'Imam Moussa, apparemment désolé, mais souriant au fond de lui-même de l'heureuse issue de sa maladroite aventure, accorda le pardon demandé. »

— C'est une histoire extraordinaire, dit Mimie.

— Extraordinaire, répéta Bilali.

— Et les notables et conseillers ne connurent jamais le mot de l'énigme ? questionna Konaté.

— Non, répondit le griot, ils ne surent rien. Ils ne surent pas que l'Imam avait passé la nuit chez la reine. Cette histoire montre qu'il ne sert à rien de surveiller sa femme.

— Elle montre aussi, s'empressa de conclure Mimie, qu'en chaque homme, il y a un ange et un démon. Car l'Imam Moussa, réputé sérieux, ne put résister aux avances de la reine.

— Merci pour les hommes ! dis-je dans un éclat de rire.

Bilali, heureux, exultait. Lorsque s'acheva l'histoire de Moussa, il tira de sa poche un billet de mille francs, qu'il tendit au griot Kessery.

— Tiens, griot, lui dit-il, j'ai été content ce soir, réellement content, d'avoir écouté l'histoire de mes ancêtres. Je l'avais déjà écoutée contée par d'autres griots, mais jamais elle ne fut contée avec tant de nuances, avec tant d'éloquence. Merci aussi pour l'histoire de Moussa.

— Merci, merci, merci encore, *N'Diati* Bilali, répondit le griot. Mais donnez un boubou à votre griot. Votre ancêtre a donné des chevaux à tous mes ancêtres. Moi, je ne suis pas cavalier. Un boubou ! Un joli boubou brodé, pour cacher ma nudité, me suffira.

Nous éclatâmes de rire. Cependant c'est bien ainsi que se comportent les griots. Ils ne sont jamais satisfaits. Jamais ils ne se contentent des cadeaux qu'on leur fait. Il faut qu'ils demandent plus, toujours plus que ce qu'ils reçoivent.

— Demain, passe chez moi. Je t'offrirai un grand boubou brodé, bien brodé au [Foutah](#).

— *Ohôn ! Ohôn ! N'diati* Bilali ! Kanté, Kanté, ton ancêtre [Soumaoro](#) n'aurait pas fait plus ! Kanté, Kanté ! s'écria le griot. Demain, je passerai à l'aube chez toi, pour recevoir, de tes mains de noble, mon boubou.

C'est là-dessus que la soirée se termina. Et je raccompagnai mes amis.

Sur le chemin du retour, le champ de coton avait fleuri; personne ne l'avait moissonné 5.

Dans l'atelier

Les jours s'écoulaient. Et déjà je pensais à mon retour à Paris. Je voulais acheter des objets confectionnés par les artisans de la ville : un sac en crocodile, des ceintures en peau tannée, pour les apporter à « Tante Aline ».

Ce matin-là, je me proposai de faire mes courses avec Konaté. Nous étions au mois de septembre; et septembre, c'est encore la période de vacances pour les enseignants.

Nous partîmes donc pour la ville. Les rues étaient très animées, et les tuniques des femmes, chatoyantes, en harmonie avec le ciel serein. Toutes les femmes que nous rencontrions étaient vêtues de ces tissus multicolores, gais, mais trop voyants maintenant à mes yeux. Depuis six années je vivais en Europe, depuis six années, je n'avais pas revu mon pays; je n'étais plus habitué à cette orgie de couleurs.

Chemin faisant, nous entrâmes dans une première cordonnerie, puis dans une seconde, dans une troisième... Il n'y avait pas de sacs en crocodile, pas de ceintures ni d'étui de cigarettes en peau tannée. Ces boutiques ne contenaient même pas quelques vagues pacotilles locales. Les cordonniers étaient assis, les bras croisés, ou rafistolaient de vieilles chaussures. Nous sortîmes, furieux. Dans une quatrième cordonnerie, nous nous attardâmes, croyant à coup sûr que des maroquineriers s'y trouveraient dissimulés et que je pourrais en acheter.

— N'auriez-vous pas de sac en peau tannée ? demandai-je innocemment au cordonnier.

Konaté me suivait et ne disait mot. Quant au cordonnier, il me considéra avec stupéfaction; un pli amer se dessina sur sa bouche.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, feignant de ne pas comprendre.

— Je voudrais un ou deux sacs en peau de « croco », des ceintures, des étuis à cigarettes en peau de serpent, fabriqués à la main, par vous-même.

De nouveau, le cordonnier me considéra d'un air ahuri; puis, sans dire mot, il baissa la tête. Muni d'une grosse aiguille, et les yeux baissés, il continuait à rafistoler de vieilles chaussures. Des clients entraient — européens pour la plupart — ils regardaient les étagères vides, et puis repartaient silencieusement.

Et je vis s'accroître le pli amer qui marquait la bouche du cordonnier; ma présence prolongée l'indisposait. Brusquement, il leva la tête et posa sur moi un regard haineux et interrogateur : « Non, il n'y a rien, semblaient dire ses lèvres. Depuis que les Libanais ont apporté de la camelote dix fois moins chère que nos sacs en croco, nos clients ont disparu. Et nous, nous n'avons plus rien d'autre à faire que rapiécer de vieilles chaussures. »

Au bout d'un moment, comme s'il en avait eu assez de nous voir, debout dans son atelier, il se leva, passa la porte et disparut dans sa « concession ».

Un peu déçu, je sortis, précédant Konaté, et questionnai un des apprentis assis dans la véranda :

— Où peut-on trouver des sacs en croco ?

— Nous sommes tous tourmentés par ces Libanais, qui apportent de la camelote brillante, que nos femmes préfèrent, à cause de la différence de prix. Elles voudraient qu'on leur vende du croco au même prix que la camelote. Or il faut aller à la chasse, tuer le crocodile, en tanner la peau, et enfin la travailler à la main. Cela revient cher. Vous êtes de Kouroussa ?

— Oui. Seulement il n'y a pas longtemps que je suis revenu.

— C'est bien pourquoi vous êtes si exigeant. Je vous ai entendu parler à mon maître... Non, monsieur, il n'y a rien ici pour le moment. Nous ne fabriquons plus de sacs encroco, plus de ceintures ni d'étuis en peau de serpent. Il n'y a plus rien, ici ! Mais ces Libanais, nos ennemis, ont beau nous faire tort (ils ont beaucoup d'argent et de moyens), ils ont beau boycotter notre travail, nous tiendrons jusqu'au bout. Ces gens sont comme des cyclones qui arrachent les arbres géants. Mais nous, les artisans, nous ne sommes pas des arbres : nous sommes des lianes... Que peut la force d'un cyclone contre des lianes ? Elle ne peut que jouer avec elles, les agiter, les tordre. Malgré sa force extraordinaire, le cyclone ne peut arracher ni briser les lianes.

— Sans doute trouverons-nous plus loin des ouvrages en croco et en serpent. Ou peut-être ne trouverons-nous rien du tout dans tout Kouroussa.

C'est ce que nous nous disions en quittant l'apprenti-cordonnier.

Quand nous nous fûmes encore promenés tout un temps et que nous eûmes contourné des carrefours et gravi la colline Samakoro, nous nous trouvâmes subitement en plein marché, ou tout au moins devant des éventaires. C'était le marché, sans doute, mais un marché d'où les ouvrages locaux et la marchandise locale étaient absents ; une absence que nous appréhendions depuis que nous avions pris congé de l'apprenti-

cordonnier. Il n'y avait guère au marché que de la pacotille, toute cette pacotille importée d'Europe et du Nouveau Monde. Quelques marmites en terre cuite, fabriquées dans la plaine par des femmes et transportées ici, quelques perles façonnées dans le pays, attestaient seules que la ville n'avait pas encore complètement rompu avec l'art ancestral.

Déconcertés, nous prîmes le chemin du retour. Il était midi. Il n'y avait pas de taxi, ici, comme à Conakry. Il fallait se résoudre à marcher. Mais, en moins de trente minutes, nous étions rendus chez moi. Je pénétrai dans la case de ma mère, suivi de Konaté, silencieux. Exténué, je m'étendis sur une natte. Mon regard rencontra le portrait de ma grand-mère, accroché au mur. Je savais qu'elle ne vivait plus, qu'elle était morte. Ma mère me l'avait fait écrire à Paris; et, sans me confier à personne, j'avais passé plus d'un mois dans une tristesse amère. A présent, mon regard rencontrait ce portrait qui, à son tour, me regardait. Ce fut comme si ma grand-mère était ressuscitée; son regard devenait vivant, aussi vivant qu'un regard peut l'être, et j'entendais la vieille femme me dire : « Veille sur tes petits frères et tes petites soeurs. Sois pour eux ce que je fus pour toi, un exemple de bonté et de tendresse. »

Tout à coup, mon coeur se mit à battre. Le vide créée à Tindikan, parmi mes oncles, par la mort de ma grand-mère, qui était comme le pilier de la « concession », me tourmenta. Machinalement, je portai la main au coeur, comme si j'avais espéré en comprimer les battements. « Grand-mère est morte ! » me répétais-je. Chacun porte sa mort en soi. Elle portait celle d'une femme grande par la bonté et par l'amour du travail. Et je portai le regard plus haut : sur le toit de la case. Il s'était légèrement affaissé; par endroit, la charpente du toit était à nu ; le jour s'infiltrait par ces minuscules trous et frappait directement les calebasses et les assiettes répandues sur le sol. Rien, pourtant, ne pouvait enlever à la case sa noblesse, qui tenait au style, à la blancheur immaculée du mur rond, peint au kaolin, à la propreté parfaite des lieux, à l'ingénieuse façon dont ma mère avait empilé les bols, par ordre de grandeur, dans un coin et sur une large et vieille caisse, en guise de buffet. Le toit avait beau être légèrement affaissé et en partie troué, la noblesse de l'ensemble ne s'en affirmait pas moins. Tandis que je pensais à grand-mère, un heurt à la porte interrompit ma rêverie. [Mimie](#) parut et m'annonça :

— Le repas est prêt. Il est servi dans notre case. Je tournai le regard à ma gauche. Konaté dormait. Je le secouai.

— Konaté, c'est l'heure du repas.

— Bien, dit-il en se levant. Je rentre chez moi.

— Reste pour nous tenir compagnie.

— Non, Fatoman, je n'avais pas prévu la « Patronne ». Elle se mettrait en colère. Il prit congé de moi. Je sortis à mon tour, accompagné de [Mimie](#). Dans la cour de la « concession », ma mère interpelait mes « petites-mères » et mes soeurs, les invitant ainsi à venir dans sa case pour le repas.

Après le déjeuner, je me demandai ce que je pourrais me procurer de typiquement local, pour l'offrir à mes amis de Paris. Et déjà, je pensais à ce que m'avait dit mon père : qu'il s'était consacré exclusivement à la sculpture, depuis que la camelote importée par les commerçants libano-syriens était si appréciée par les femmes.

Je m'en fus à l'atelier. Mon père y travaillait, entouré de ses apprentis. Je pris place à côté de lui et je le regardai tailler le bois. Le mystère et la merveille naissaient sous l'herminette et le ciseau. Avidement, je regardais mon père dégrossir le bois; et je m'efforçais de deviner ce qui allait sortir du bloc informe où les coups de ciseau et d'herminette tombaient secs et précis, avec un son comme métallique, car il s'était attaqué à un bois très dur. L'ouvrage serait de longue haleine.

Au bout d'un quart d'heure, inopinément, un corps de biche commença de surgir du bois. Soudain, oui, j'aperçus comme une silhouette dans la masse, et je sus que ce serait bien une biche qui en sortirait.

— Père, fis-je, cette biche sera pour moi ?

— Tu la veux ?

— Oui, je l'emporterais volontiers pour l'offrir à une de mes amies.

— Eh bien, fit-il, je la soignerai alors tout particulièrement.

De nouveau, il baissa la tête et continua à tailler le bois. Je suivais attentivement le travail. Que pouvait bien chercher mon père en creusant et en taillant le bois ?... La réalité, sans doute !... Il cherchait à être vrai, aussi vrai qu'il est possible de l'être; il cherchait à être aussi près de la réalité qu'il est possible de l'être. Je voyais bien que son souci, son seul souci de la vérité, de la réalité, dans l'accomplissement de son ouvrage, n'était tempéré que par la recherche de la beauté idéale et, en conséquence, par l'établissement d'un type de beauté universel.

En effet, après deux heures de travail, ce qui, tout à l'heure, avait inopinément surgi du bois, devint une

biche belle, très belle; une biche, enfin, qui résumait tous les types de biches de nos savanes.

— J'ai vu, dans les musées parisiens, des sculptures africaines très différentes des tiennes. N'en fais-tu pas ? Ceux qui ont réalisé ces ouvrages étaient très malins.

— Très habiles ! dit-il. Tout ce que tu as vu là-bas a été sculpté par nos aînés, par des artisans qui n'avaient pas été à l'école et qui cependant avaient plus d'habileté qu'on ne pourrait le croire. Il est bien certain que les hommes du peuple ont la puissance de contemplation et de création beaucoup plus développée, beaucoup plus proche de la réalité, de la vérité. Chacun de ces artistes anonymes dont les œuvres reposent dans des musées avait plus de savoir-faire dans le petit doigt que nous, leurs descendants, n'en avons dans la main entière. Je connais bien ces formes, mais je n'en fais pas. Cela se fait rarement, maintenant. Ces formes datent d'une époque lointaine, du temps de nos pères. C'était un temps où la biche qui surgissait sous l'herminette servait au culte, à la magie. Un temps où le forgeron-sculpteur était sorcier, était prêtre, et où il exerçait plus qu'une pure activité artisanale, par le fait d'un art qui était constamment en relation avec le feu, pour la fusion du minerai, d'abord, pour le travail du métal, ensuite. L'arme qui sortait de ses mains était une arme qui blessait non pas seulement parce qu'elle est tranchante et bien maniée, mais parce que le pouvoir lui avait été accordé de blesser et de trancher. La houe du paysan n'était pas seulement l'outil qui remuait la terre, mais le talisman qui commandait à la terre et à la moisson. En ce temps, l'art du forgeron passait de loin les autres, était très réellement un art noble, un art de magicien, un art en vérité, qui requérait plus de connaissance et plus d'habileté que les autres arts. Et il allait de soi qu'on s'adressât au forgeron, non pour sculpter une biche, que chacun de nous dans cette ville peut dégrossir, mais pour modeler les images des ancêtres (et l'image du plus lointain d'entre eux : le *totem*), les masques pour les danses rituelles, tous les objets culturels, que ses pouvoirs lui permettaient de consacrer. Si de tels pouvoirs n'ont jamais cessé, fils, je ne peux pourtant te dissimuler qu'ils se sont généralement affaiblis, et qu'il ne pouvait en être autrement au sein de notre société, qui, quand bien même elle ne rompait pas totalement avec ses anciennes croyances, n'en acceptait pas moins d'être islamisée. Si notre caste demeure une caste toujours puissante, il semble bien que nous, forgerons, sculptons de plus en plus en dehors de toute préoccupation religieuse. Et ce n'est pas que la notion de pouvoir ou de mystère ait cessé, ait disparu; c'est que le mystère et le pouvoir ne sont plus où ils étaient; c'est qu'ils commencent à se dissiper au contact des idées nouvelles. Et c'est bien pourquoi la biche que tu vas emporter ne sera rien d'autre qu'un ornement, un bibelot.

— Tu as parlé de tes aînés, Père. Comment s'y prenaient-ils pour réaliser des ouvrages si rythmés, si pleins de spiritualité ?

— Nos aînés, répondit-il, ne copiaient pas la réalité; ils la transposaient. Parfois même, ils la transposaient à tel point qu'il se glissait quelque chose d'abstrait dans la figure qu'ils en donnaient. Mais c'est une abstraction non systématique, et une abstraction qui apparaît plutôt comme un moyen d'expression tendu à la limite, incertain de sa limite. Mais nos aînés mettaient généralement moins de calcul dans leur transposition de la réalité; ils laissaient parler leur cœur avec plus de naturel; et ainsi leur transposition les conduisait à une déformation qui, d'abord accuse et accentue l'expression, la spiritualité, et qui, ensuite et par voie de conséquence, commande d'autres déformations, purement plastiques celles-ci, qui font équilibre à la première et l'accomplissent.

— C'est passionnant, Père. Mais tu viens de me dire que les déformations n'étaient pas gratuites, qu'elles n'étaient pas un jeu, qu'elles répondaient à la nécessité d'accomplir une expression spirituelle donnée...

Il se mit à rire alors, longuement, avant de répondre :

— Tu veux me dire, répondit-il dans le même rire, que si ces déformations n'étaient pas faites par jeu, on s'étonne qu'elles puissent s'ordonner avec tant de maîtrise ? Eh bien, c'est cela le rythme, qu'on sent aussi chez nos joueurs de tam-tam, c'est ce don qui agissait et qui agit encore dans l'âme et dans les mains des artisans. Il s'étira longuement, puis, après un bâillement, il s'empara d'un papier de verre, avec lequel il se mit à polir la biche ; car, à présent, son travail était fini, bien fini. Entre-temps, Konaté et Bilali étaient arrivés. Ils prirent tour à tour la biche dans leurs mains pour l'admirer. Puis ils manifestèrent le désir de se rendre à une réunion politique.

— Mon père laissa un moment les outils, déposa le papier de verre, leva les yeux et dit :

— Que Dieu vous préserve de Satan !

— Amîna ! répondîmes-nous ensemble.

— Fatoman ! cria mon père, alors que nous étions déjà dans la rue.

— Oui, fis-je en m'approchant de l'atelier.

— N'oublie jamais, fils, que l'insecte se fait manger par la grenouille, et la grenouille par le serpent.

— Je ne comprends pas, Père.

- L'insecte, dit-il, c'est l'homme riche. La grenouille, c'est l'intellectuel. Et le serpent, c'est le roi.
- Tu veux dire, insinuai-je, que le chef est au-dessus de tout, du richard et de l'intellectuel ?
- Oui, fils, dit-il.
- **Et qu'est-ce qui fait donc plier le chef, Père ?**
- Ce qui cause la déchéance du chef, plus que la révolte populaire, c'est le « *hakkè* », c'est-à-dire les injustices qu'il commettrait à l'égard de son peuple.
- Cela signifie que Dieu ne soutient le chef que lorsque celui-ci se montre juste et bon ?
- Oui, dit-il.
- Mais qui est-ce donc, le chef ?
- Le chef, c'est le [vice-président du gouvernement](#). Désormais, il a le pays dans ses mains.
- Compris !
- Va, maintenant, dit-il.
- Au revoir.
- A ce soir, mon petit. Je désire vous voir, toi et ta femme, ce soir dans ma case.

Réunion de Comité

Au Comité du Parti, Konaté, Bilali et moi, nous nous heurtâmes à une foule si nombreuse et si compacte, débordant largement dans la rue, que nous regrettâmes de n'être pas venus les premiers afin d'occuper des places assises, à l'intérieur de la « concession » où avait lieu la réunion.

Nous fûmes tentés de demeurer dans la rue, d'écouter de là les exposés politiques des différents orateurs. Mais nous nous décidâmes et, les coudes au corps, nous nous insérâmes dans la foule, dans la houle noire. Par bonheur, nous réussîmes à nous installer, non sans encombre, sur un bout de banquette, à proximité des membres du bureau. Le soleil couchant, suspendu au-dessus de nos têtes, nous éclairait brutalement. Le silence était pesant. Soudain, un des hommes de la table d'honneur claqua des doigts, manifestant ainsi le désir de parler. Instantanément, il s'était dressé. Affermissant sa voix, ce personnage, d'un aspect sympathique, commença son discours en malinké. Nos regards, tous les regards, n'étaient plus braqués que sur lui.

— Camarades, dit-il résolument de sa voix de bronze, nous remercions chacun pour son travail et pour sa bonne volonté. Que tous ici sachent qu'un travail énorme a été accompli, depuis bientôt un an que notre parti, le grand R.D.A. 1, dirige et contrôle toutes les activités du pays. Que tous sachent que si nous poursuivons avec le même courage et la même persévérance, nous pourrons voir en peu de temps, dans notre ville, Kouroussa, des choses extraordinaires.

« Camarades, poursuivit-il, si nous travaillons comme il faut, à brève échéance nous transformerons notre petite ville de cinq mille habitants en une cité moderne, en une ville remarquable. Si nous entretenons les arbres que nous venons de planter le long des rues, ils grandiront vite, bien vite. »

Je me retournai et, discrètement, lançai un coup d'œil sur l'assistance. Elle semblait accrochée aux lèvres de l'orateur. Intarissable, il continua son exposé :

— C'est par le travail, dit-il, que nous construirons des maisons d'un, de deux et même de trois étages. En moins de dix ans, nous pourrons voir alors notre ville se lever au-dessus de la verdure. Oui, les bâtisses que nous aurons édifiées, grâce à notre travail, grâce à notre courage, lèveront leur front au-dessus de l'épais feuillage que formeront demain les arbustes que nous avons plantés. Des derniers étages, on verra le Niger, notre grand fleuve Djoliba !... Vous tous qui avez si chaud actuellement, et qui allez tous les soirs au bord du Niger pour vous rafraîchir, vous n'aurez plus besoin de vous déplacer : vous aurez le fleuve et sa fraîcheur à domicile, vous l'aurez au-dessus de la houle épaisse des frondaisons. Tous, ici, vous rêvez à ce bonheur-là, j'en suis convaincu... Ce rêve qui n'en est plus un a déjà des assises vigoureuses, puisque nous avons, par notre travail, élargi nos rues, construit des ponts et des routes... Si nous persévérons, camarades, il n'y a pas de raison pour que nous n'atteignions pas les buts que nous nous sommes fixés. Merci, Camarades.

Il se rassit, salué par une salve d'applaudissements. Des cris de joie, une rumeur diffuse, se répandirent pendant quelques minutes. Puis, le silence étant revenu, le second orateur prit la parole :

— Camarades, dit-il en redressant sa haute taille, je ne vous parlerai pas longuement, après le brillant exposé qui vient de vous être fait sur un des aspects de notre Parti. Le point que je reprendrai, et sur lequel je me permettrai d'insister plus particulièrement, c'est l'intérêt que nous devons continuellement porter aux arbres que nous venons de planter. Si nous les avons plantés, c'est sans doute 'à cause de l'ombre qu'ils produiront et de l'aspect pittoresque qu'ils donneront à notre pays dans un avenir prochain; mais c'est surtout, essentiellement, pour que ces arbres nous apportent la prospérité... Oui, la prospérité, car les membres de notre comité, en plantant ces arbres dans toute notre ville, ont pensé au Konkouré, dont le projet, vous ne l'ignorez pas, repose sur des réserves d'eau, indispensables à la production d'énergie pour notre pays. Dans quelques années à peine, le reboisement auquel notre comité et les autres comités du Parti viennent de procéder, après l'avènement de la loi-cadre, accroîtra tellement les réserves d'eau qu'on y pourra puiser 'à volonté. Nos prairies guinéennes demeureront vertes, en dépit même des pires sécheresses. Et le riz, qui constitue notre nourriture de base, nous pourrons le cultiver à toutes les époques de l'année, en terre inondée... Ce sont les raisons pour lesquelles les camarades des autres villages devront éviter les feux de brousse, pour ne pas gaspiller inutilement notre potentiel économique. D'autre part, ces arbres plantés dans toute l'étendue de notre pays prodigueront leurs bienfaits au delà des populations voisines, et encore au delà jusqu'en des pays africains fort éloignés.

L'assistance applaudit longuement. Quand le silence se fit de nouveau, l'orateur reprit :

— Merci, camarades !

Il sourit avec satisfaction. Puis, reprenant sa mine sérieuse :

— Vous n'ignorez pas que les fleuves Niger, Sénégal et Gambie prennent leur source en Guinée, au [Fouta-Djallon](#), et qu'en conséquence la prospérité d'un certain nombre de pays dépend et dépendra toujours du soin que nous prendrons de nos forêts, des arbres que nous y avons plantés. Même le climat de l'Ouest africain, dont le château d'eau se trouve en Guinée, pourrait s'adoucir, lui aussi, en conséquence de nos efforts...

Merci, Camarades !

Nouveaux applaudissements enthousiastes. L'orateur se rassit, assuré que son intervention avait été comprise. Tous l'approuvaient, dans un murmure. On savait que les autres sections du Parti s'étaient, le même jour, occupées des mêmes problèmes, et que le lendemain et le surlendemain ceux-ci seraient débattus par les millions de citoyens de Guinée. Peut-être que désormais les arbres nouvellement plantés ne seraient plus négligés, que plus personne, parmi les milliers de comités de Guinée, ne mettrait, comme jadis, le feu 'à la brousse; que le lendemain même ou le surlendemain de la réunion, le Bureau Politique du Parti interviendrait en dernier ressort, pour codifier les décisions prises par ces milliers de comités et pour leur donner force de loi.

La parole fut alors donnée à un autre membre du bureau. Une femme élégante, aux seins hauts comme une femme [Peulh](#), aux dents d'une blancheur immaculée comme une femme [Malinké](#), à l'allure provocante comme une femme [Soussou](#), au cou long et cerclé d'anneaux comme une femme de la zone forestière, cette femme dont le physique, et sans doute le caractère, résumaient tous les types de femme du pays, se leva. Dès qu'elle eut crié les mots : « Vive R.D.A. ! » un sentiment héroïque échauffa l'assistance; car ici la sonorité des mots a plus d'importance que leur signification. Tous comme un seul homme, répétèrent avec foi et vigueur : « Vive R.D.A. ! » La nuit tombante portait loin les voix, qui, en nous revenant avec l'écho donnaient à l'assistance un caractère plus solennel. Mais la femme nous engagea à nous asseoir, car nous nous 'étions levés pour crier : « Vive R.D.A. ! » Et aussitôt, elle commença à parler :

— Camarades, dit-elle, merci grandement d'être venus au grand complet ce soir à notre réunion hebdomadaire. Avec satisfaction, j'aperçois parmi vous la plupart de nos jeunes. Car notre ordre du jour est important et passionne vieux et jeunes... Je sais que ceux qui m'ont précédé ont beaucoup parlé. Dussé-je cependant abuser de votre amabilité, j'ajouterai quelques paroles à celles de mes camarades.

« Le chemin est long, qui a déjà été parcouru par nous depuis que nous avons mis hors d'état de nuire le parti adverse, depuis que nous l'avons vaincu et depuis que notre parti a pris le pouvoir. Mais combien long encore, infiniment long, le chemin qui nous sépare de notre objectif final : le bonheur moral et matériel de l'ensemble de notre peuple... Cependant, camarades, nous sommes réconfortés lorsque nous jetons un coup d'œil derrière nous pour contempler ce qui a été réalisé par nous tous depuis le 2 janvier 1956, date de prise de pouvoir de notre Parti. Réalisé dans tous les domaines, notamment dans le domaine de l'éducation de nos enfants. C'est-à-dire de ceux-là même qui, demain, devront nous remplacer à la tête de ce pays. »

Les militants applaudirent frénétiquement. Elle s'arrêta de parler un petit moment, un sourire de satisfaction sur les lèvres. Puis elle poursuivit :

— Alors qu'à l'époque où le B.A.G. [2](#) était au pouvoir nos enfants parcouraient des distances incroyables pour se rendre à l'école, à cause du manque d'écoles, combien se révèle réconfortant le travail que nous avons accompli dans ce domaine ! Aujourd'hui, grâce au triomphe et au... courage, grâce surtout à notre esprit d'entreprise, il y a des écoles dans notre région, dans tous les villages de notre région. Demain, camarades, toutes ces écoles, et la masse des esprits qui y sont politiquement orientés et engagés, mais surtout pleinement utilisés, conditionneront le développement et la puissance de la Guinée, par conséquent de l'Afrique, et donneront à notre humanité le visage auquel nous rêvons tous.

L'assistance, intéressée et bercée, applaudit avec plus de frénésie. Quand les applaudissements eurent cessé, la femme reprit :

— Il n'y a pas longtemps, la Guinée comptait très peu de cadres (or, il nous en faut beaucoup), parce que la formation de ceux-ci dépendait du bon vouloir de la puissance coloniale, laquelle faisait tout pour maintenir la majeure partie du peuple dans un état permanent d'analphabétisme ou de demi-ignorance. Nous sommes heureux aujourd'hui de constater que notre ville commence, elle aussi, à fournir des cadres valables à notre pays. Nous avons l'honneur et la joie d'accueillir parmi nous un de nos frères, Fatoman, revenu de Paris. Elle me montra du doigt ; l'assistance m'applaudit frénétiquement, et elle poursuivit :

— Il y a aussi le problème de la paix. Il paraît que certains hommes ou certains pays ne peuvent pas demeurer en paix et qu'ils souhaitent la guerre. Or, si toutes les femmes du globe se concertaient et décidaient une grève, du genre de celle qui a existé naguère — et que j'appellerai « grève aux hommes », en un mois seulement, Camarades, la paix universelle serait signée pour de bon.

Un hurlement se fit entendre. Instinctivement, la foule se leva pour crier : « Bravo ! Bravo !... Bien parlé !... Bravo Bravo ! »

— Je crois que la réunion est terminée maintenant, murmura Bilali.

— Je ne pense pas, répondit Konaté. D'habitude, Keïta prononce le discours de clôture.

— Quel est son métier ? demandai-je.

— Je ne sais pas, je ne sais plus, répondit Bilali. Mais il est très intelligent, et ses discours sont toujours fort instructifs.

Keïta ne nous fit pas attendre longtemps. Dès que nous nous fûmes tus, il se leva, redressant sa petite taille. Et il commença à parler en « chatouillant » ses mots, car il était bègue :

— Il n'est pas éloquent, ce soir, s'exclama Bilali.

— Il l'est, répliqua Konaté. Mais son discours ne devient intéressant qu'après un bout de temps, une ou deux minutes, pendant lesquelles il bégaie.

— Cesse de parler, Konaté ! Ecoute et regarde, fit Bilali. Levant la tête, nous eûmes la certitude que les indications de Konaté allaient se confirmer.

— Camarades, commença Keïta, trois de nos camarades vous ont tour à tour entretenus de problèmes importants qui nous intéressent tous. Je suis sûr à l'avance que nous en tirerons des leçons, et que, ces leçons, nous les mettrons en pratique dans notre intérêt propre. Applaudissements.

— Merci. Camarades. Nous avons parlé d'égalité après avoir pris le pouvoir, le 2 janvier 1956. Il faudrait que chacun donne à ce mot un contenu réel. En vérité, au sein de nos comités et de nos syndicats, il doit toujours régner une véritable liberté d'expression. Mais, dans tous les milieux et en toute circonstance, nous sommes tous tenus — à moins de voir notre société sombrer dans l'anarchie, donc se couvrir de ridicule — de respecter la hiérarchie administrative, qui n'est qu'une émanation du pouvoir populaire. Cela doit se voir dans nos lieux de travail, c'est-à-dire sur les chantiers, dans les bureaux, les ateliers, car nos chefs administratifs prennent alors des décisions commandées par des nécessités et des impératifs qui n'apparaissent pas toujours au niveau de l'exécution. Ces chefs possèdent, sur la marche générale de leur service, des données que bien souvent nous ignorons. Ils reçoivent également des instructions de notre secrétaire général, qui est en même temps maire de Conakry et vice-président du gouvernement; des instructions des ministres et autres hauts fonctionnaires que nous, peuple de Guinée, nous avons mis en place. Nous devons donc être disciplinés...

De nouveau, la foule applaudit. Il continua :

— D'autre part, d'aucuns disent que nous appartenons au Sud, ou au Nord, à l'Est ou bien à l'Ouest...

Camarades, notre mouvement, le R.D.A., veut la fraternité francoafricaine et combat le colonialisme, ainsi que ses fantoches, instruments du colonialisme. Je veux parler des réactionnaires du B.A.G. Respectez ces réactionnaires (ennemis de notre mouvement) au cas où ils se tiennent tranquilles. S'ils feignent de méconnaître la force de notre Parti, appliquez les consignes : mettez les saboteurs hors d'état de nuire, incendiez leurs cases. Et alors, justement intimidés, ils ne se mettront plus en travers de l'évolution harmonieuse de notre pays.

Nouveaux applaudissements.

— Il est une chose qu'il conviendrait de toujours renforcer, dit-il, une chose qui fut toujours notre ligne de conduite, qui servit de clé pour arracher le pouvoir au parti réactionnaire, le B.A.G., et pour réaliser ce qui fut réalisé par la suite dans tous les domaines. Cette chose nous permit de vaincre les manœuvres de nos ennemis et, dans l'avenir, permettra d'étouffer d'autres complots, que les saboteurs ourdiront fatalement contre nous et notre Parti. Cette chose, cette force, extraordinaire, Camarades, c'est le travail, la justice, la solidarité.

A présent l'assistance ne se sentait plus de joie. Debout, elle applaudissait et lançait des bravos. L'orateur imposa le silence, puis poursuivit :

— Ce n'est pas pour rien, Camarades, que nous, dirigeants, nous vous parlons toujours de travail, de justice et de solidarité. Ce sont des symboles authentiques et féconds. Leur contenu est à notre pays ce que les rails sont à la locomotive, ce que le cerveau est à l'homme. Camarades, tant que nous appliquerons, dans notre grand parti émancipateur, le contenu réel des mots travail, justice, solidarité, la foi et l'élan patriotiques de notre peuple ne s'en trouveront que renforcés, pour affronter de nouvelles conquêtes et acquérir d'autres bonheurs. Et cet avenir radieux dont vous ont parlé mes collègues, nous l'atteindrons promptement...

« Mais, Camarades, si nous devenons paresseux, si nous devenons injustes envers autrui et entre nous-mêmes, le bel élan qu'a pris notre parti, le grand R.D.A., parti des Africains, oui, la foi et l'élan de notre peuple fléchiront, et il sera enclin à prendre d'autres attitudes irrationnelles, telles que le désespoir, le

régionalisme, le tribalisme et le racisme. Alors le peuple sera aigri et se tournera contre lui-même, contre son bonheur propre. Et le moindre petit choc, venu des ex-chefs traditionnels et de l'impérialisme, pourra faire avorter notre expérience. »

« Camarades, le premier ennemi de l'homme est l'homme lui-même. La vie et la mort de notre peuple se trouvent en lui-même. La mort de chacun de nous se trouve en chacun de nous. Eliminons en nous nos défauts, perfectionnons-nous toujours, brandissons avec foi l'étendard de notre grand Parti et tenons bon la clé, tenons tous avec foi et vigueur cette clé symbolique (travail, justice, solidarité). Elle nous ouvrira toutes les portes du bonheur, pour la gloire de notre destinée commune et pour la fierté de notre continent. »

« Contre l'escroquerie et le mensonge, pour l'unité et la démocratisation sans cesse croissante de notre pays, pour une fraternité francoafricaine véritable, vive R.D.A. ! s'écria-t-il avec enthousiasme. »

Debout en face de lui, la foule poussa la même clameur.

— Nous serons toujours vigilants, Camarades, pour garder jalousement les conquêtes de notre Parti, et pour que nos enfants et nos descendants éprouvent sur nos tombes toute la fierté qui nous saisit lorsque nous évoquons l'histoire des héros africains, qui sont tombés sur les champs de bataille en défendant la liberté africaine.

« Pour la réhabilitation de l'homme noir et pour la paix entre les hommes, vive R.D.A. ! » La foule s'empara du mot et cria, plus fort encore :

— Vive R.D.A. Sur l'ordre du président de séance, l'assistance se dispersa.

— Que penses-tu de la réunion de ce soir, Fatoman ? me demanda Konaté lorsque nous fûmes dans la rue. Je regardais à ce moment une de ces fées malinké. Elle nous précédait en marchant d'une façon provocante.

Bilali s'empressa d'ajouter :

— Elle te plaît, celle-là ?

— Quoi ? fis-je, feignant de n'avoir pas compris.

— Cette beauté.

— Ma seconde patrie ?

— Oui, la beauté féminine ! précisa-t-il en souriant.

— Elle me plaît. Mais mon cerveau est surtout requis par le souci de ma première patrie. Dans le ciel, un avion dont le vrombissement nous parvenait, prenait la direction de l'Europe.

— Tu te souviens du jour où tu nous as quittés pour l'Europe ?

— Oui, dis-je, il y a très longtemps de cela maintenant.

— Combien d'années ?

— Je ne sais. Peut-être bien six ans.

— Quand repars-tu pour l'Europe ?

— Peut être bientôt, dans deux ou trois jours, avec ma compagne, à qui je désire montrer les merveilles de Paris.

— Et toi, dit Bilali, tu n'as pas prononcé de discours, bien que notre responsable féminine ait gentiment fait allusion à ta présence dans l'assistance.

— Non, Bilali. J'ai horreur des discours.

— Pourtant, fit Konaté, si tu étais membre du comité directeur, quel discours aurais-tu prononcé ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'il faudra un jour que quelqu'un dénonce tous ces mensonges. Il faudra dire que si la colonisation, vilipendée par ce comité, a été un mal pour notre pays, le régime que vous êtes en train d'y introduire sera, lui, une catastrophe, dont les méfaits s'étendront sur des dizaines d'années. Il faudra dire qu'un régime qui se bâtit dans le sang, par les soins des incendiaires de cases et de maisons, n'est qu'un régime d'anarchie et de dictature, un régime fondé sur la violence, et que détruira la violence. Il faudra crier : « Vive la liberté » mais ne pas oublier que le député de ce pays, qui vient de voter au Palais-Bourbon l'écrasement de l'Algérie combattante, s'est comporté en colonialiste. Dans le même temps, notre plus proche voisin, le Sénégal que dirige un poète avait pris position contre la guerre d'Algérie. C'est cela, la réalité... Il faudra dire que déjà, vous avez trahi le R.D.A. et, en même temps, le grand humaniste qui en est le fondateur. Il faudra dire que la violence que vous êtes en train d'instaurer dans ce pays sera payée par chacun de vous et plus encore par les innocents. Il faudra surtout, pour bâtir une société viable, plus d'actions concrètes et honnêtes, moins de discours, plus de respect de l'opinion d'autrui, plus d'amour fraternel.

Mes amis me quittèrent. La réunion avait duré trop longtemps et l'heure du dîner était proche.

— Au revoir, à demain, leur criai-je, avant de rebrousser chemin, avant de m'enfoncer dans l'ombre lugubre des manguiers.

Chose étrange, jamais, autant que ce soir-là, je n'avais senti et compris combien j'étais un homme divisé. Mon être, je m'en rendais compte, était la somme de deux « moi » intimes : le premier, plus proche de mon sens de la vie, façonné par mon existence traditionnelle d'animiste faiblement teinté d'islamisme, enrichi par la culture française, combattait le second, personnage qui, par amour pour la terre natale, allait trahir sa pensée, en revenant vivre au sein de ce régime. Un régime qui, lui aussi, trahirait sans aucun doute, tout à la fois le socialisme, le capitalisme et la tradition africaine. Cette espèce de régime bâtard en gestation, après s'être fait soutenir par l'Église, par la Mosquée et par le Fétichisme, renierait Dieu après son triomphe. Il avait d'abord immolé la démocratie après l'avènement de la « loi Defferre », et commencé à museler les populations naïves de Guinée. Dans l'avenir, il transformerait nos églises et nos mosquées en cabarets, nos forêts sacrées en lieux de répétitions théâtrales. De là venait la colère justifiée d'Issa et de son frère le Prophète, demandant justice au Très Haut ; de là venait aussi la plainte que les forêts sacrées élevaient vers les dieux. La vengeance du ciel nous menaçait. D'où le pourrissement commençant de notre vie artisanale et de notre vie sociale, d'où le braillement frénétique que je venais d'entendre, et ces rugissements de maisons de fous, au moyen desquels on prétendait éduquer une société qui ne demande qu'à manger et à vivre en paix...

J'avais marché, et, sans le savoir, j'étais déjà chez moi. La querelle entre les deux « moi » je devrais dire : mon impuissance devant la querelle des deux « moi » — était telle que je ne pouvais manger. Aussi me rendis-je tout droit dans la case de mon père.

Quelques instants plus tard, Mimie m'y rejoignait.

— Alors, Fatoman, tu es venu ? dit mon père en m'apercevant.

— Oui, fis-je en riant.

— Et toi, belle-fille, dit-il en regardant Mimie, est-ce que ta belle-mère te gâte ?

— Elle est très gentille, répondit Mimie.

— Que t'a-t-elle offert ?

— Des boucles d'oreilles en or. Et chacune de mes belles-sœurs m'a pareillement comblée. Je suis heureuse d'être venue à Kouroussa.

Pendant que ce dialogue se poursuivait, j'examinais discrètement tout autour de moi. Il y avait six ans que je n'étais pas entré dans la case de mon père et je désirais me rendre compte si cette case était toujours celle que j'avais quittée, celle que j'avais connue. Oui, c'était toujours la même case. En effet, de la place où j'étais assis, j'avais vue sur une petite fenêtre, la même petite fenêtre qui jadis était ouverte, par laquelle je voyais les étoiles briller dans le firmament noir.

A droite, il y avait toujours le même lit de terre battue, garni d'une simple natte d'osier tressé et d'un oreiller bourré de kapok. Au fond de la case, sous la petite fenêtre, se trouvaient, comme avant mon départ pour l'Europe, les caisses à outils, et, à gauche, les boubous et les peaux de prières. Enfin, à la tête du lit, surplombant l'oreiller et veillant sur le sommeil de mon père, j'apercevais une série de marmites. Mais, cette fois, en plus des marmites, il y avait, lové entre elles, un serpent noir ; celui-là même qu'on m'avait défendu de tuer et que, secrètement, j'avais nourri l'espoir de voir cet après-midi à l'atelier. Je ne l'y avais pas vu.

Lorsque Mimie aperçut le petit serpent noir, elle voulut fuir. Mon père la rattrapa et la rassura :

— Ne craignez rien, Belle-Fille. Ce serpent ne vous fera pas de mal.

Sur un geste de mon père, un signe de l'index, le serpent se mit à glisser vers nous. Parvenu à côté de mon père, juste à côté de la peau de prière sur laquelle il était assis, le serpent se tint debout, sur la queue, le corps vertical et la gueule grande ouverte.

— Le serpent veut dire qu'il est heureux de votre visite, dit mon père.

Un petit moment se passa, puis le serpent se coucha. Son corps noir brillait d'un éclat extraordinaire. Mimie avait peur, bien peur ; mais elle dominait sa peur. Le serpent se mit alors à glisser sur le sol ; il alla jusqu'au mur, puis revint hâtivement vers nous en ouvrant la gueule.

— Il veut dire, dit mon père, que vous irez à Paris vivants, que vous nous reviendrez vivants et que vous me trouverez moi-même vivant.

Alors, passant du coq à l'âne, je lui dis subitement :

— Ce soir, j'ai assisté à une réunion politique d'une rare violence.

— Cela t'étonne-t-il ?

— Oui. Depuis six ans, nous nous accoutumons à la violence. Depuis ton départ, il y a eu sans cesse les mêmes discours, les mêmes fureurs... C'est incroyable, ajouta-t-il, mais vrai. Et les hyènes, maintenant, sont mécontentes.

— Des hyènes à Kouroussa ? s'inquiéta Mimie.

— Oui, Belle-Fille, des hyènes, dit-il avec un sourire malin.

Il s'approcha de moi et me parla à l'oreille. Malheureusement, je n'entendais que des chuchotements indistincts, qui me chatouillaient, et me mettaient clans une douce euphorie.

— As-tu compris, Fatoman ? demanda-t-il, l'air satisfait.

Pendant ce temps, le serpent avait glissé doucement pour rejoindre sa couchette, entre les canaris. Mimie, inquiète, essayait de comprendre.

— Non, répétais-je, je n'ai rien compris du tout !

— Alors, pourquoi riais-tu quand je te parlais

— Ça me chatouillait l'oreille.

Se moquant de moi, il m'attira contre lui, puis dit à voix haute :

— Que tu es bête, Fatoman !

— Pourquoi ?

— Les hyènes, ce sont les Toubabs.

— Et nous, les Africains comment nous sur nommes-tu ?

— Les singes, répondit-il.

J'éclatai de rire trouvant ces images amusantes. Et lui de poursuivre :

— De cette façon, nous nous exprimons à notre aise, sans nous attirer d'ennuis. Comprends-tu, Fatoman ?

— Oui, oui, répondis-je, intéressé. L'attention avec laquelle je l'écoutais le rendit soudain bavard, plus bavard que de coutume.

— Maintenant, ça va mieux. Mais, à la veille de la loi-cadre, tout était bien difficile.

Après un petit moment de réflexion, mon père ajouta :

— Tu n'en as rien su, que théoriquement, puisque tu n'étais pas ici. Tu étais « sur la mer » [3](#).

Nous l'approuvâmes d'un signe de tête. Il expliquait :

— Nous, nous avons vécu cette époque, qui fut souvent tragique. Des bagarres, des horreurs !... Tu ne peux t'imaginer cela. Il faut avoir vécu dans ce pays !

— Des bagarres entre Guinéens ?

— Oui, dit-il. Des bagarres sanglantes entre partis politiques. Il y avait d'un côté le parti B.A.G., de l'autre le parti R.D.A.

— Et c'est le R.D.A. qui a remporté la victoire ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Tu m'en demandes trop, Fatoman. Un illettré comme moi ne peut expliquer de telles choses.

— Je vais le faire, intervint Mimie. Il y avait deux raisons. La section R.D.A. de Guinée est dirigée par un tribun, et fortement soutenue par les femmes, les enfants et les ouvriers. Le Parti a réussi à les endoctriner en leur faisant mille promesses. Ils les ont pris pour argent comptant.

— Tu penses donc, Mimie, que c'est à coup de promesses que la section R.D.A. de Guinée a remporté la victoire sur le parti B.A.G. ?

Mon père, intéressé, écoutait.

— Bien sûr ! répondit-elle. Il y avait d'abord les promesses. Mais il y avait aussi l'Union française, une idée relativement récente. L'expression (mais tu le sais fort bien) date de la constitution de 1946. Elle a remplacé et aboli celle d'Empire français, qui datait de l'exposition coloniale de 1931. La nouveauté, la générosité, le côté révolutionnaire de cette nouvelle idée l'ont empêchée de s'implanter comme elle pourrait, comme elle devrait le faire. Or la réalisation de l'Union française, réalisation qui concerne l'État et notre être même, était primordiale, si l'on voulait perpétuer cet état et cimenter la bonne entente de tous les citoyens.

Naturellement, les citoyens de l'Union française appartiennent à des groupes ethniques différents.

Mon père et moi, nous la regardions ; elle avait beaucoup à dire sur l'Union française. Mais je voulais seulement savoir comment la section R.D.A. en Guinée avait triomphé du parti B.A.G., c'est ce que je rappelai.

— Le triomphe du R.D.A., dit-elle, s'explique en partie par l'avènement de l'Union française.

— Alors je t'écoute.

— Pour en revenir à mon petit exposé, qui concernait les groupes ethniques, je voulais dire que rien n'a plus étroitement uni ces différents groupes ethniques de l'Union française que la connaissance qu'ils ont prise de leurs différences et de leurs ressemblances, et du compromis qu'ils ont établi entre ces différences et ces ressemblances. C'est ainsi qu'à partir de 1946 sont allés à Paris des jeunes Africains, fort nombreux. Assis sur les mêmes bancs que les frères blancs, ils ont puisé la science à la source la plus authentique. C'est ainsi

que, sur un plan plus élevé, au niveau des responsabilités les plus hautes de « l'Union française », siègent, dans les mêmes assemblées parisiennes, des dirigeants noirs, jaunes et blancs. Et tu n'ignores pas que le fondateur du R.D.A. est ministre d'État à Paris.

— Tu veux dire que c'est grâce à lui que la section R.D.A. en Guinée a triomphé ?

— C'est incontestable. Sans son prestige en Afrique et en France, sans son soutien moral et substantiel, le R.D.A. en Guinée eût été battu par le B.A.G., qui avait en son sein plus d'hommes de valeur.

— Oui, oui, fis-je, je comprends.

— En langage plus clair, sur le plan de la hiérarchie, le gouverneur à Conakry et le gouverneur général à Dakar dépendent tous deux de Paris. Par crainte de désynchroniser l'Union française, et par crainte aussi de faire crier les démagogues, le gouverneur et le gouverneur général ont tu certains agissements des responsables de la section guinéenne du R.D.A. Souvent, l'administration se contentait de les convoquer pour les rappeler à l'ordre.

— Oh, cela a dû être terrible ! m'inquiétai-je. Et naturellement, les bagarres étaient organisées avec beaucoup d'astuce.

— Bien sûr ! La compétition entre les deux partis politiques a été très dure. Très subtilement, la section guinéenne du R.D.A. provoquait le parti adverse, et vice versa. Chaque fois, le différend était calculé par les dirigeants des partis en présence de manière à causer le maximum de désarroi dans leurs rangs respectifs : incendies nocturnes de cases, et souvent tueries.

— Et les hyènes, dans cette affaire-là ? demandai-je.

— Les hyènes n'étaient pas en cause, dit-il.

— Je me demande quel sera l'avenir de ce pays, après tout ce que vous venez de me raconter.

— Dieu seul connaît l'avenir, dit mon père d'un ton amer.

— Tu dois en connaître quelque chose. Le serpent noir t'a déjà entrouvert cet avenir, insinuai-je.

Mon père sourit, comme pris au piège. Puis, d'un air de défi, il se pencha vers son lit en terre battue, y prit l'oreiller, l'ouvrit avec un petit canif. Il en retira une boule blanche cernée de cauris et il me la tendit.

— Tiens ! dit-il. Mets-la sous ta taie d'oreiller cette nuit et demande aussi que Dieu t'éclaire sur l'avenir de ce pays.

Je pris la boule.

— Allez maintenant vous coucher, ordonnat-il gentiment. Il se fait tard.

Nous rejoignîmes notre case. Je glissai la boule sous mon oreiller et, quelques minutes plus tard, les draps de lit enroulés sur nous, nous nous endormions à poings fermés.

Dramouss

Un homme taillé en colosse, si grand que je paraissais minuscule à ses côtés, se tenait debout à l'entrée d'une maison. Cette maison, très sombre, était entourée d'une muraille circulaire. Et cette muraille était si haute qu'elle semblait se confondre avec le ciel. Sans doute n'était-elle ainsi édifiée que pour obliger le peuple qu'elle enfermait à ne sortir que par l'unique portail, où se trouvait, planté sur ses jambes, ce colosse aux épaules tombantes.

J'allais voir cet endroit, ce qui n'était pas difficile. Il suffisait de franchir la route, une route carrossable, qui séparait la haute muraille de la case que j'occupais. Mais à peine avais-je traversé la route, à peine étais-je parvenu à l'entrée de la haute muraille, que le géant aux épaules tombantes me saisissait par les pieds; puis, me faisant tourner comme une fronde, me lançait haut dans le ciel. Là, je demeurais un moment, flottant sur les nuages, car j'étais devenu léger, oui, aussi léger que du kapok. Mais bientôt, reprenant mon poids, je commençais à tomber. Trop lentement, cependant. Regardant à mes pieds, j'étais horrifié en découvrant, dans un coin de l'immense cour qu'entourait la haute muraille, un peuple d'hommes affamés et déguenillés, qui, pour la plupart, s'agitaient et geignaient sous les coups de fouets de gardes, aussi hauts, aussi robustes, que celui qui m'avait lancé dans le ciel. Au terme de ma chute, j'atterrissais sur la route, non loin de la haute muraille.

— Vous êtes prisonnier, entendais-je me dire le géant aux épaules tombantes.

— Je le sais, répondais-je en me levant et en époussetant mon boubou.

Je franchissais la chaussée et le trottoir; mais, m'avisant que j'étais pris au piège, j'avais peur, affreusement peur. Et, fébrilement, mon corps se mettait à trembler. Je voulais crier au secours. A la vérité, j'ouvrais largement la bouche, mais aucun son ne se formait; le son de ma voix ne portait pas, ne portait plus. De plus, lorsque j'ouvrais la bouche — et je l'ouvrais grande, pour tenter d'arracher une plainte à ma poitrine mes mâchoires restaient bloquées. Pour les refermer, pour les faire revenir à leur position normale, je devais les y forcer avec les mains.

Je renonçais alors à parler, pour tenter de fuir. Mais à peine avais-je fait trois pas que le géant me saisissait par les épaules, et me poussait à l'intérieur de la haute muraille.

— Il n'y a rien à faire, disait-il cyniquement. Vous êtes prisonnier.

Je le regardais attentivement. Avec sa taille de monstre, ses bras musclés, ses épaules tombantes et sa force de colosse, il allait me meurtrir terriblement si, de nouveau, je tentais de fuir. « Non, pensai-je, on ne peut fuir sous les yeux d'un homme de cette stature, de cette envergure. Mieux vaut tenter de le convaincre autrement, par la force du raisonnement, plutôt que par celle des bras. » Et je me mettais à parler, car je n'étais plus muet; subitement, j'avais retrouvé la parole. Le flux de cette parole — chose curieuse — était tellement dense, tellement rapide, que je ne le contrôlais plus entièrement.

— Mais taisez-vous donc, perroquet ! ordonnait-il.

— Entendu. Mais, ne me poussez pas dans votre prison... Laissez-moi retourner chez moi.

— Retourner chez toi ! s'écriait-il avec violence. Tu es trop jeune. A coups de marteau, s'il le faut, je t'enfoncerai dans la tête que la raison du plus fort (si elle n'est pas la meilleure chez le bon Dieu) est sur cette terre la seule qui compte.

— C'est elle qui compte ?... Ici, oui, en effet, avouais-je désespéré.

Cet homme géant et fort, qui déjà m'avait précipité à l'intérieur de la haute muraille, ce monstre, plutôt, même si ce qu'il disait était absurde, était-il sage de le contredire ?... De l'accabler de paroles ? « Ce ne l'est guère, pensais-je. Il lui suffirait d'une seule main (c'est trop dire : d'un seul doigt) pour m'écraser sur le sol. »

— Acceptez d'être prisonnier, disait-il ironiquement en ajustant sa veste et sa baïonnette. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Sans doute. Mais pourquoi me jetez-vous en prison ?

— Je répondrai à votre question, disait-il, mais ce sera la dernière. Vous m'énervez.

Il éclatait de rire : un rire forcé, moqueur, puis il tirait de sa poche un sifflet, le portait à sa bouche et sifflait, trois fois. A ce signal, tout le peuple prisonnier se rangeait rapidement dans la cour, en trois colonnes disciplinées. Et lorsque tous s'étaient ainsi rangés, le géant désignait successivement du doigt la première colonne, ensuite la seconde et enfin la troisième, en criant :

— Première colonne : perpétuité, travaux forcés.

— Deuxième colonne : vingt ans de prison.

— Troisième colonne : cinq ans de prison.

— Et toi, disait-il en me montrant aux autres, tu es condamné à mort.

— Comment ? Comment ? m'écriais-je.

— Comment ! répétait-il dans un éclat de rire.

— Oui, comment ?

— Ce n'est pas moi qui te condamne, disait-il.

— Mais qui ? Qui donc pourrait le faire ?

— Je te dis que ce n'est pas moi.

— Mais qui donc ? Et pourquoi ? criais-je. Il me considérait de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête, toujours avec son air narquois et comme pour se moquer de moi. Puis, froidement, il me lançait à la figure :

— C'est toi-même. Ce n'est personne. C'est toi-même qui te condamnes à mort.

— Moi ? faisais-je, offusqué.

— Oui, toi-même !

— Comment cela ? murmurais-je dans une plainte.

— Tu es comme le *linké*, hurlait-il. Exactement comme cet arbre géant, qui, au lieu de porter son ombre à son pied, la porte bizarrement à des lieues à la ronde, abandonnant ainsi ses racines au soleil, bien que celles-ci aient besoin d'humidité pour que l'arbre survive.

— Mais !... risquais-je.

— Non, disait-il, laisse-moi parler. Je sais que lorsque tu vois le dernier des hommes, tu t'y attaches. Et même tu lui donnes de l'argent, tu lui voues des sentiments charitables. Bien plus, tu le considères comme un frère; comme ton frère aîné ou ton frère cadet. Et tu es tellement naïf que tu attends quelque chose de l'homme. Tu attends de lui de la reconnaissance. Seulement, en portant ton ombre ailleurs, en te privant pour les autres, tu te condamnes toi-même. Tu ne dois donc t'en prendre qu'à toi-même.

— Ce que je fais pour mon prochain, je le fais pour moi-même et pour Dieu, répliquais-je.

— Plutôt que d'être au service d'autrui, tu devrais te mettre à ton propre service.

— Je suis également à mon service.

— Pas du tout ! faisait-il. Tu n'es qu'un naïf, m'entends-tu ?... Un crédule !

— C'est ma crédulité et ma naïveté qui me valent la paix de la conscience.

— C'est ce qui te condamne ! hurla-t-il. Puis, d'un ton apaisé, mais d'un ton de reproche tout de même, il poursuivait :

— C'est absurde, de prêter l'oreille au premier venu ! Oui, lorsqu'un homme te rend visite, te raconte des sornettes, ajoute les épisodes aux épisodes, toi, sans écouter davantage cet homme, sans t'assurer qu'il dit vrai, tu lui prodigues tes sentiments et ton argent. La misère du premier venu éveille ta générosité, et tu te dépouilles pour le satisfaire.

— C'est ainsi qu'on approche de Dieu, pas autrement ! risquais-je.

Mais ce mot Dieu semblait l'offusquer. Il plissait le front (et des rides dédaigneuses s'y dessinaient), et il semblait ainsi vouloir chercher dans sa mémoire un mot, le dernier. Affermissant sa voix, il poursuivait :

— A la vérité, tu t'écoutes plus que tu n'écoutes les gens. Et tu seras toujours victime de ton bon cœur.

— Mais, au fait, je ne vois pas où vous voulez en venir. Il grognait alors, longuement :

— Eh bien, tu meurs à petit feu, m'entendstu ? Ta naïveté, les conséquences de ta naïveté, plus précisément, te feront mourir à petit feu. Tu devrais plutôt m'être reconnaissant, à moi qui ne te condamne que pour te corriger de tes illusions sur la créature humaine et sur Dieu. Après un séjour parmi mon peuple de prisonniers, tu comprendras mieux les choses.

— Faites ce que vous voulez. Votre prison ne changera nullement le fond de ma pensée. Je garderai mes convictions.

— La bonté paie-t-elle jamais ?... Or, toi, tu as le cœur d'une sensibilité, d'une sensiblerie à ne pas croire !... Le cœur d'une mère pour ses petits !... C'est une honte, d'avoir si bon cœur. La bonnasserie ruine l'homme.

— La bonnasserie, c'est la bonté sans limite et sans calcul. Elle enrichit l'homme. C'est elle que Dieu recommande et récompense.

— Dieu ? s'indignait-il de nouveau. Mais tu rêves, mon gars !... C'est le Démon, au contraire, qui te payera ! Malgré le peu de bien que tu penses de moi, tu me permettras de te donner un petit conseil, en attendant, bien sûr, que la prison te guérisse définitivement de tes illusions. « Lorsque, sur ta route, tu rencontreras un arbre tombé, tu feras tout pour le relever. Si les fruits de cet arbre sont comestibles, ils seront d'utilité publique. Et s'il ne s'agit pas d'un arbre fruitier, son ombre, l'ombre que produit son épais feuillage sera d'utilité publique. Mais lorsque sur ta route tu rencontreras un homme en difficulté, un homme qui s'enlise, si tu le relèves, à peine sera-t-il debout qu'il te donnera un coup de pied, si rude, si barbare, si ingrat qu'il - te

couchera pour toujours.

— Je n'admets pas cela.

— Je le sais, disait-il. Je sais que tu es en retard sur ton siècle. Mais je sais parfaitement aussi qu'avec le temps, tu te mettras d'accord avec moi... Et puis, suffit ! Rejoins le cachot, ordonnait-il.

Je rentrais dans ma geôle. Mais quand l'avait on construite ?... La veille encore, si cette prison avait existé, je l'aurais remarquée, en me promenant aux alentours; et je n'aurais pas pu, si rêveur que je sois, ne pas apercevoir cette haute muraille grise qui montait très haut dans le ciel, qui semblait se confondre avec le ciel même. Le tout semblait former un immense continent. Le travail n'était pas mal fait; l'architecte qui en avait conçu le plan avait même du génie.

Malheureusement, parmi les prisonniers erraient des chiens policiers, extraordinairement méchants. Il aurait mieux valu les envoyer ailleurs, par exemple, avec les commissaires de la police municipale, afin de permettre à nous, qui étions déjà jugés et condamnés, de purger tranquillement nos peines dans cette prison lugubre.

Mais, ce que je n'arrivais toujours pas à comprendre, c'était qu'on m'eût emprisonné. Dans cet univers immense et mesquin, tout se savait, les moindres paroles de chacun étaient connues de tous, les moindres gestes de tous commentés par chacun; il m'importait donc peu que ma présence y fût signalée et commentée. Mais mes proches, qui avaient déjà tant souffert pour moi, apprendraient la nouvelle et s'en inquiéteraient, à n'en plus pouvoir dormir la nuit. Je soupçonnais un de mes voisins, avec qui je ne m'entendais pas trop bien, de m'avoir signalé à cette brute de garde. Dans ma geôle, j'avais enlevé mon caftan, je l'avais plié pour en faire un oreiller et je m'étais couché, car il se faisait tard. Je ne dormais pas; je ne voulais pas dormir, préoccupé de la perte de ma liberté. Bientôt, j'entendais des coups de fouet, les mêmes en vérité que j'avais entendus du ciel, lorsque le gaillard m'y avait lancé et que j'avais jeté un coup d'œil vers la terre. Finalement, je me mettais debout.

Était-il écrit qu'un prisonnier n'avait pas le droit de dormir ? Était-il écrit qu'on ne me laisserait pas reposer en paix cette nuit ? Tout venait manifestement de la geôle voisine. C'était sans doute le tour de mon voisin d'être flagellé. Quelle stupidité, la prison ! Lorsqu'on est enfermé (je ne dis pas, quand on s'enferme soi-même), on se rend compte que la liberté est chose précieuse et que l'homme doit tout faire pour la préserver, la sauvegarder. Dans quelque temps, je tenterais de m'enfuir; je m'en irais au loin ; jamais je ne pourrais me faire à la captivité. Aucun homme sur la terre n'accepte de bon cœur qu'on le prive de sa liberté. Quand bien même toute évasion lui serait impossible, il lui resterait le désir de s'échapper, de respirer l'air de la liberté, cet air qui a un prix inestimable !... Mais, ces coups de fouet, C'était dans la geôle même qu'ils retentissaient ; ils ne cessaient pas. Il fallait absolument que j'allasse voir.

J'allais voir. Je trouvais le géant à la porte de la geôle voisine. Il était là, brutal personnage aux épaules tombantes, tel que je l'avais vu pour la première fois au portail; mais, cette fois, il rajustait sa veste et sa baïonnette, en s'aidant des avant-bras; car il ne voulait pas se salir, et ses mains étaient rouges de sang.

— C'est encore toi ! Dehors à cette heure-ci ? disait-il en m'apercevant.

— Ces coups de fouet ne cessent pas... Ils m'inquiètent.

— Maintenant, disait-il, j'en ai fini avec celu ci. Demain, ce sera ton tour.

— Demain ?

— Oui. Tu seras correctement rossé, fouetté jusqu'au sang. Afin qu'en prenant congé de nous tu sois guéri, définitivement guéri, de tes illusions.

— C'est un prisonnier que vous fouettiez jusqu'au sang ?

— Naturellement. On vous donne la liberté, on vous permet de faire tout ce que vous voulez faire ici, et vous ne me laissez pas en paix !

Je ne trouvais pas cela évident. Je trouvais moins évident encore que cet individu nous coupât la langue et nous dît de parler, nous coupât les pieds et nous permît de marcher. Ces coups de fouet nous coupaient la langue, et cette muraille nous coupait les pieds; nous étions abaissés au niveau des robots qui doivent se plier aveuglément à la volonté de leur maître. J'ai souvent vu des prisonniers, mais je n'en avais jamais vu encore qui subissaient tant de privations, en eau et en nourriture, tant de contraintes et tant de châtements corporels.

Et c'est cela qu'il appelait liberté !...

— Qu'est-ce que cet homme avait fait de si grave ?

— Mais ne le connais-tu pas ? dit-il dans un éclat de rire. Je n'ai pu obtenir de lui jusqu'à présent aucun travail appréciable. Il ne sait pas balayer; il ne sait même pas prendre la poubelle pour aller la vider aux ordures. Jusqu'à présent, ce prisonnier nous a coûté en nourriture plus que les services qu'il pourrait jamais

nous rendre. Même s'il devait, dès demain matin, montrer la meilleure volonté, pour les trois années qu'il lui reste à purger, il serait encore le débiteur de la prison et notre débiteur. En fait, je ne compte, quant à moi, sur aucune bonne volonté de sa part. Je dois au contraire m'attendre sans cesse à sa rétivité et son entêtement. Depuis qu'il est ici, il ne nous a rendu aucun service.

— Alors, pourquoi le gardez-vous ?

— Ne t'ai-je pas dit que c'est un prisonnier ?

— Mais s'il vous coûte plus cher, dites-vous, qu'il ne vous rend de services !

— Même s'il ne devait rendre aucun service, et même si nous devions être, nous, à son service, sa condamnation ne pourrait être annulée. Il ramassait un chiffon et essuyait ses mains rouges. Je le voyais qui m'observait en dessous, comme pour juger du chemin que ses paroles avaient pu faire dans mon esprit. Mais quel chemin eussent-elles fait ? Je ne croyais même plus du tout que les trois groupes disciplinés qui m'avaient été présentés dès mon entrée sur ce continent avaient été condamnés pour quelque motif valable. Je croyais à présent que les captifs étaient là pour satisfaire les caprices du gaillard, pour qu'il leur appliquât un système arbitraire, qu'il les fît souffrir par sadisme et qu'en conséquence il se crût un homme important.

— Rejoins ta geôle ! me disait-il subitement.

S'essuyant toujours les mains avec le même chiffon, il répétait :

— Demain, oui, demain, ce sera ton tour.

— Mon tour demain ? murmurais-je tristement. Bien ! Bonne nuit, alors. Et excusez-moi. — Vous excuser de quoi et pourquoi ?

— Je n'aurais pas dû discourir en pleine nuit, en prenant ainsi sur votre repos. Mais cela a été plus fort que moi. Toute restriction de ma liberté me rend bavard. Et puis j'avais besoin de savoir d'où venaient ces coups de fouet et qui les subissait. Qui subissait, de façon si ignominieuse, l'aliénation de sa liberté.

— Demain, quand ton tour arrivera, tu sauras qu'ici il n'y a pas de repos.

Je rentrais dans ma geôle, je refermais la porte. Certainement le gaillard devait rejoindre son poste au portail. Je me couchais par terre, à même la terre humide, en conservant mon caftan, monpipao sous ma tête en guise d'oreiller, et je fermais les yeux un bout de temps, environ une heure; mais je ne dormais pas; j'avais trop peur pour m'endormir, trop envie de me libérer, de libérer ce peuple de prisonniers. De nouveau, j'entendais au loin des gémissements. Un prisonnier criait et se plaignait à quelque distance... Je ressortais de ma geôle ; je tendais l'oreille, dans la direction d'où semblaient venir ces gémissements. Ils me faisaient penser tout à coup à l'égorgeage d'un être humain. Le garde avait-il poussé le sadisme jusqu'à immoler un prisonnier ?

— Écoutez donc ! criais-je.

Je le voyais qui essuyait son sabre, rouge de sang, avec le chiffon, le même chiffon dont il s'était servi tout à l'heure pour s'essuyer ses mains.

— C'est le robinet du lavabo, disait-il vivement. Je vais le fermer. Les prisonniers, à force de l'ouvrir et de le fermer, ont fini par le démantibuler, et maintenant, chaque fois que ce robinet laisse couler un petit filet d'eau, il fait ce curieux bruit. Beaucoup de robinets, à l'heure actuelle, font entendre de ces gémissements, de véritables bêlements de chèvres. Viens-tu ?

Je le suivais à contrecœur. J'aurais préféré jeter un coup d'œil dans la geôle d'où venaient les gémissements. J'aurais voulu voir mon compagnon de prison et savoir si c'était bien ce prisonnier-là qui poussait ces gémissements étouffés, si c'était les coups de fouet, ou le tranchant du sabre, qui faisait gémir le prisonnier. Certainement, il avait été frappé avec le sabre. J'étais près de jurer qu'il avait été blessé. Je ne croyais pas au robinet du lavabo...

Et d'autre part, il m'était difficile d'imaginer que le géant eût osé couper la gorge d'un prisonnier dont il avait simplement la garde... Quelque chose pourtant m'avertissait que cette brute était capable de cruautés inimaginables.

Seulement, j'étais là devant lui et il me tenait la main; je n'avais pas l'audace, et moins encore le droit, de résister, même un peu, quelque envie que j'en eusse. Il avait décidé que je le suivrais; à présent il m'escortait. Pourtant, nous n'allions pas en direction du lavabo. J'aurais pu aisément le confondre, en lui démontrant qu'un robinet de lavabo ne pouvait produire de tels gémissements, mais je n'en pouvais plus. Je n'en pouvais plus de voir tout un peuple emprisonné. Je n'en pouvais plus de regarder ce gaillard et ses épaules tombantes; je n'en pouvais plus de respirer cette brutalité animale. Même le voir rajuster sa veste et sa baïonnette, au moyen de ses mains ou de ses avantbras, cela m'était devenu insupportable.

— Rentre te coucher, m'ordonnait-il avec force, en arrivant au seuil de ma porte.

— Entendu, murmurais-je, apeuré.

Je rentrais dans ma geôle et refermais la porte sur moi. Quelques minutes plus tard, lorsque j'étais assuré

qu'il avait rejoint son poste au grand portail, je rouvrais ma porte et suivais le chemin qui menait au lavabo. Je voulais me prouver à moi-même qu'un robinet ne peut imiter les bêlements d'une chèvre. Assurément, je le savais, mais le gaillard m'avait si parfaitement noyé dans un flot de paroles trompques, que je ne pouvais espérer être en paix avec moi-même tant que je n'aurais pas tenté l'expérience. Au terme de cette course, au moment même où j'allais ouvrir la porte du lavabo, un autre prisonnier m'apercevait. Il m'interpellait à travers la grille de sa geôle.

— Hé !... Hé !... Que fais-tu dehors ?

— Je vais voir au lavabo, répondais-je. Si le garde te voit...

— Eh bien ?

— Il te rossera à mort. Les gémissements t'ont-ils réveillé aussi ?

— Oui. C'est toutes les nuits comme ça. Ces coups de fouet, il en donne toutes les nuits.

— Il s'agit bien de coup de fouet ! Il y a quelqu'un qu'on vient d'immoler et qui, dans une triste et horrible agonie, gémit comme la chèvre aux mains du féticheur dans la forêt sacrée.

— Hé oui ! Ce gardien malmène toujours ceux qui ne lui reviennent pas. En continuant d'agir comme tu le fais, tu risques de ne jamais lui revenir.

— De ne jamais lui revenir ?... Y a-t-il un seul homme, dans ce peuple prisonnier, qui lui revienne ? Nous sommes coupables, nous sommes tous complices de ces ignominies, puisque nous les acceptons sans rechigner !

— Rechigner ? disait-il. N'oublie pas que quiconque rechigne est immédiatement mis à mort. C'est pourquoi tout le monde supporte ce satan sans rechigner, même un peu. C'est pourquoi tout le monde a si peur des balles et des couteaux, du tranchant des couteaux, de la pointe empoisonnée des baïonnettes. Notre humanité présente est pétrie de peur. Au-dessus de nos têtes gronde la peur. Dans nos regards perce la peur. Sous nos pas gronde la peur. A nos portes, à la porte de nos geôles, veille la peur. Dans notre sang, coule la peur. Oh, que nous avons peur, dans cette prison lugubre ! Peur de nous promener dans la cour, peur de recevoir une balle dans le dos, peur de mourir !...

— Oui, mais, la belle mort !... Que fais-tu de la mort héroïque ?... Mieux vaut mourir que d'accepter un seul instant de prison. Que d'accepter, comme des écoliers, d'être retenus dans cette formidable enceinte.

— N'oublie pas, n'oublie jamais, que nous sommes des oiseaux et que nous sommes dans la jungle, où prime la loi du plus fort. Et il est le plus fort !

— Il est le plus fort, prétends-tu ? Je crois le contraire. Il est tout seul et nous sommes des milliers.

— Sans doute as-tu raison. Mais la peur de la mort nous paralyse tous.

— Bien, nous en parlerons plus tard. Si vous êtes paralysés, je suis loin de l'être. Je vais voir au lavabo.

Quelques instants plus tard, j'en sortais. Les gémissements du robinet étaient pure invention. Le garde m'avait induit en erreur. La tromperie était grossière. J'étais persuadé qu'on avait immolé un prisonnier. Et puisque je n'en doutais pas, je devais me mettre en quête de ce malheureux. Je devais tenter de lui porter secours. Pouvais-je laisser un homme pareil à moi gémir de la sorte ? Je demeurais pensif un instant. Et puis, furtivement, je me décidais et m'introduisais dans la geôle de mon voisin. Avec horreur, je le trouvais étendu de tout son long sur le sol humide... Il agonisait et, dans sa pénible agonie, il gémissait.

Je m'approchais de lui, m'agenouillais à ses pieds... Je m'apercevais alors avec frayeur que le cou avait été tranché, qu'il ne tenait plus à la tête que par un lambeau de chair, si mince qu'il semblait n'y avoir plus d'espoir. Cet homme ne s'en tirerait pas; on pouvait dire qu'il était déjà mort. Le corps, gisant dans une mare de sang, dégageait une odeur nauséabonde. Révolté par une telle profanation du souffle de Dieu, je m'enfuyais hâtivement dans ma geôle et décidais de m'enfuir de cette prison lugubre avant le lever du jour. Ce jour où, d'après le géant, je devais à mon tour être fouetté jusqu'au sang (mais c'est peu dire : être immolé), en présence d'un public qui, peut-être, ne protesterait pas, de crainte d'être massacré à son tour. Regardant un des murs de ma geôle, l'envie me prenait de le percer pour m'évader; mais ce mur était si épais et si dur (il était en béton armé) que même en plusieurs nuits, disposant des meilleurs outils, je n'en serais guère venu à bout. Même, si, le lendemain, on ajournait mon exécution, on me laissait en liberté provisoire, je ne pourrais pas m'échapper. La haute muraille est plus puissante que les gardes-frontière. Pour sortir de cette ergastule, pour aller respirer au-delà de la haute muraille un peu d'air pur, l'air de la liberté, les formalités étaient si nombreuses et si compliquées que le plus courageux et le plus persévérant des hommes se fût lassé à michemin. Ce qu'il fallait pour nous libérer, c'était agir tous ensemble, unir dans un même élan tout le peuple de prisonniers contre le géant, briser, en conjuguant nos milliers de volontés, nos milliers de bras, l'horrible muraille... Dans ce cachot d'où je voulais m'enfuir, je n'avais pas d'outil; il n'y en avait pas; même pas un clou, une simple pointe ou un objet métallique quelconque. Je décidais, à l'exemple des sages,

de me recueillir dans la prière, afin que Dieu fît descendre sa clémence sur moi et sur le peuple prisonnier. Je priaï avec tant de force et tant de conviction qu'il me semblait que Dieu en personne venait habiter mon âme. Il me semblait même que je m'étais évanoui en Dieu et que je n'existais plus. Maintenant, seule sa présence illuminait mon âme et ma geôle.

Rayonnant de joie, une joie qui me faisait verser des larmes, j'attendais ainsi, à genoux, dans l'espoir que quelque chose de surnaturel me libérerait et, avec moi, tout ce peuple de prisonniers. Le jour s'annonçait enfin. Il apparaissait plus tôt que je ne l'attendais. Lorsque le coq chantait pour la deuxième fois, deux hommes habillés de noir venaient me « cueillir ». Nous atteignions rapidement la cour, l'immense cour de la prison, où une centaine de soldats, le fusil sur l'épaule, tous taillés sur le modèle du gardien géant, entouraient un grand feu de bois. On n'en voyait pas la flamme, rien que la fumée, une épaisse fumée noire qui s'échappait du foyer et montait très haut dans le ciel, à gros tourbillons...

Non loin des soldats, se tenaient, en spectateurs atterrés, l'ensemble des prisonniers.

On me portait au centre du cercle formé par les soldats, au lieu même d'où semblait jaillir, d'où jaillissait très réellement, l'épaisse fumée noirâtre et tourbillonnante. Je voulais crier au secours, mais le son de ma voix, de nouveau, ne portait plus. L'angoisse et la volonté de me libérer, de libérer le peuple de prisonniers, avait rompu ma voix. Je tentais de faire un signe au peuple, espérant qu'alerté par ce signe il me comprendrait et s'emparerait du géant et de ses compagnons armés; mais, tournant le regard autour de moi, si rêveur que je fusse, je m'apercevais que des soldats m'entouraient, prêts à faire feu sur moi. Je prenais peur, affreusement peur... Mon corps commençait à trembler fébrilement. Mais, tout à coup, chose étrange, d'une manière qui m'échappait à moi-même, je me voyais dans le ciel. J'étais subitement devenu un oiseau, un épervier, qui avait battu des ailes et qui, hors de tout danger, semblait survoler la prison.

Quelques instants plus tard, le garde me rejoignait dans mon vol ; lui aussi 'était subitement devenu un oiseau, mais un oiseau étonnamment gros et plus puissant que l'épervier que j'étais. Planant au-dessus de moi, il m'empêchait de gagner de l'altitude; lentement, mais sûrement, il me rabattait vers l'intérieur de la prison.

Au moment où, redescendus, nous nous trouvions l'un et l'autre à l'intérieur de la muraille, non loin du toit des geôles, un gros serpent noir apparaissait dans le ciel. Il nageait à travers les airs, dans un mouvement rapide. Il arrivait à mon niveau.

— Accroche-toi à moi bien vite. Je suis venu te sauver, cria-t-il.

Je l'agrippais à la nuque et, d'un seul coup, son corps décrivait un quart de cercle, pour échapper à l'étreinte des terribles murailles.

Comme une fusée, le serpent s'élevait vers le ciel, si rapidement que l'air me repoussait, me collait au « serpent-fusée », si bien qu'il ne me serait plus possible de me dégager de ses écailles tant qu'il n'aurait pas terminé son extraordinaire ascension.

Dans ce moment de délivrance et de salut, je tournais la tête et abaissais un regard ironique vers la terre, vers la prison. Il n'y avait plus de fumée; celle-ci avait fait place à la flamme qui, vue du ciel, était comme un gros point rougeoyant. Quant aux soldats, ils étaient à peine visibles; mais j'entendais distinctement les détonations des fusils.

Je parlais à l'oreille du « serpent » :

— Tu as vu, en bas ?

— Oui. Le grand feu, les détonations de fusils. Tu ne sais pas ce que cela signifie ?

— Non, disais-je, voulant le faire parler.

— Cela veut dire que tu es sauvé, qu'ils renonceraient au complot qu'ils ont ourdi contre toi. Que les intrigues ont cessé. Et qu'il faut demeurer bon, conserver ta confiance en l'homme... C'est cela, la vie ! Le contraire, c'est la mort lente.

— Tu veux dire que la fumée est le symbole du mal, des intrigues, des forces obscures ?

— Oui, disait-il, c'est exactement cela. Mais la flamme que tu aperçois plus bas, et les détonations de fusils que tu entends, sont les symboles d'un échec : échec des intrigues et des complots. C'est simplement, ajoutait-il, un hommage à ton esprit de droiture et de solidarité envers ton prochain. Si tu avais accepté les points de vue de ton géant, je ne t'aurais pas sauvé.

Nous étions à présent hors de portée des mitraillettes et des fusils, et plus encore du feu de bois, car a présent nous quittions la voûte céleste, scintillante d'étoiles, et nous atterrissions sur une terre voisine. Je criais fort, très fort, non par crainte que les balles ne nous atteignent, ou que le feu de bois ne nous brûlât, mais parce que notre descente était rapide, était brutale...

En dépit de cette rapidité et de cette brutalité, nous parvenions à atterrir enfin, sans dommage pour moi-

même ni pour le serpent ; ce dernier, plus que moi, était extrêmement heureux d'avoir pris pied sur la terre ferme et de m'avoir ainsi sauvé.

Il faisait nuit. Devant moi, apparaissait, non plus un gros serpent noir, mais une femme belle, extraordinairement, dont les cheveux couvraient les épaules, le dos et descendaient jusqu'aux chevilles.

— Mon nom est Dramouss ! disait-elle.

Et moi, je ne répondais pas.

Un éclair déchirait l'univers... Lorsque son éblouissement avait cessé, je levais la tête et m'apercevais que la belle femme avait disparu. Sans doute l'éclair l'avait-il enlevée. Ou avait-elle disparu avec l'éclair, peut-être même à l'intérieur de l'éclair. Je ne savais où aller. A force d'errer, je reconnaissais le village où j'avais atterri : Samakoro. Ce village, je l'avais quitté depuis plusieurs lunes. Samakoro était toujours pareil à lui-même, dominant le fleuve, ce fleuve Djoliba qui prend sa source ici même et qui va, en se gonflant, se perdre bien loin dans l'océan...

Et tout était assez différent de tout ce que j'avais connu. C'était Samakoro, mais les hommes et les femmes valides étaient moins nombreux qu'à l'époque où je l'avais quitté... Beaucoup avaient dû fuir la terreur et la famine. Samakoro après tout, ne faisait pas maintenant partie intégrante du domaine du « Gaillard » ? Et le gaillard ne se faisait-il pas un jeu d'affamer, de terroriser ses sujets ?...

Et c'est pourquoi sans doute, dans ce gros village, les paillottes ne se pressaient plus aussi nombreuses que jadis; elles ne s'entassaient plus les unes contre les autres; c'était maintenant un village à demi abandonné.

Où les habitants étaient-ils allés ? Très certainement dans des villages ou des contrées lointaines, mais paisibles, mais prospères.

Je marchais, j'errais, je marchais, m'apercevant bientôt que la ruelle que je parcourais n'était pas celle que j'avais connue autrefois.

Elle me paraissait plus large, mieux éclairée. Cependant, tournant le regard autour de moi, je m'apercevais, si rêveur que je fusse, qu'aucune lampe-tempête n'était allumée. Personne ne circulait non plus dans les ruelles. Je marchais, je marchais, mais je ne reconnaissais pas le village, je ne reconnaissais plus les ruelles; ce n'était plus les paillottes que j'avais coutume de voir. J'étais cependant à Samakoro ! Qu'arrivait-il ? Que m'arrivait-il ? Je ne sais. Je ne désespérais pas, et je continuais à marcher. Mais, j'avais beau avancer, j'avais beau lever les yeux pour scruter les paillottes, je ne reconnaissais ni les ruelles, ni les cases. Je décidais donc d'attendre, dissimulé au pied d'un grand arbre, d'un caïlcédra, le passage d'un homme qui me reconduirait chez moi, ou bien, à défaut de cela, le lever du jour. J'attendais longtemps, plusieurs heures, car il n'y avait aucun passant. Subitement, je levais le regard vers le ciel. A ma grande surprise et à ma grande horreur, je voyais, s'approchant à pas de géant, une silhouette blanche, qui montait prodigieusement dans le ciel, et qui était comme revêtue d'un linceul blanc. A mesure que cette silhouette se rapprochait, je lui reconnaissais une vague forme humaine. Et cette forme humaine était trop bizarre, trop bizarrement faite, trop haute, pour que je ne prisse pas peur. Toutefois, je dominais ma peur et criais très fort :

— Qui est-ce ?... Qui est-ce ?... Répondez !

Mais avais-je véritablement crié ? Aucun son n'était sorti de ma bouche. L'angoisse me serrait étroitement la gorge. J'avais cru crier, seulement. Quand je m'y reprenais, je n'avais même pas, comme les fois précédentes, l'impression d'avoir émis un son; j'étais frappé de mutisme. Je fermais les yeux. Lorsque je les rouvrais, je constatais que j'étais debout toujours sous le grand caïlcédra, avec, en face de moi, la silhouette blanche. Autour de moi, je découvrais, entassés au pied de l'arbre énorme, des cadavres, de très nombreux cadavres. J'étais stupéfait.

— Qui est-ce donc ?... Qui est-ce donc ! répétais-je d'une voix que la peur étranglait.

— Mon nom est Dramouss. Ne me reconnais-tu pas ? disait la forme d'une voix impérieuse.

Elle ajoutait :

— Il manque un cadavre. Va le ramasser au bout de la ruelle et le ranger avec les autres, plutôt que de te mettre à rêvasser.

J'obéissais machinalement et m'approchais de la ruelle, où le cadavre, ou ce que la silhouette blanche appelait ainsi, se trouvait étalé à plat ventre. Là, scrutant le visage et voulant tâter le pouls, je me disais brusquement que l'être couché dans la ruelle n'était qu'un dormeur, non un mort, pas du tout un mort ! Cela se voyait, pensai-je, à la rondeur des joues et à l'éclatante propreté du corps. Je décidais de laisser reposer le dormeur et je rebroussais chemin. Mais au pied de l'arbre géant, au pied de l'énorme caïlcédra, je ne retrouvais plus la silhouette blanche qui montait très haut dans le ciel, qui semblait se confondre avec le ciel même, mais une femme géante, aux traits fins, à la peau claire, belle d'une beauté incomparable, et dont la chevelure, extraordinairement longue, couvrait les épaules et le dos, et descendait jusqu'aux chevilles.

— C'est toujours Dramouss, dit la femme géante. Pour la dernière fois, je te répète mon ordre.

— Mais... il n'est pas mort !... C'est un dormeur ! balbutiais-je.

— Non, ripostait Dramouss. C'est un des morts de la « révolution ».

— De quelle révolution ?

— De votre révolution.

— Bien ! murmurais-je avec résignation.

De nouveau, je courais à la ruelle, l'âme tourmentée comme la flamme d'une torche, obéissant à je ne sais quel élan, et prêt à accomplir cette besogne subalterne à laquelle la ' belle femme n'aurait pas voulu s'abaisser. Je m'emparais du dormeur pour le mettre debout; mais le corps raide, d'une raideur cadavérique, lourd comme du plomb, manquait de me faire tomber à la renverse. Je comprenais alors que c'était un cadavre... Je décidais de le prendre sur mon épaule, pour l'emporter. Mais le cadavre se réveillait, se levait, puis, comme en un éclair, disparaissait... Tout s'était passé comme si j'avais été moi-même le mort réveillé, le mort ranimé. Conscient de cette triste réalité, je prenais peur. Une angoisse se répandait dans tout mon être, qui tremblait de fièvre.

« Mon Dieu ! » m'écriais-je affolé et levant les bras vers le ciel. En répétant ma prière, je me sentais les pieds glacés, comme si le sol avait été inondé d'eau glaciale. Quand je baissais la tête, je comprenais avec un surcroît de frayeur que le sol avait été subitement, mais très réellement, inondé. Qui avait pu accomplir instantanément une si périlleuse besogne ? Je l'ignorais... Je me sauvais...

Quelques instants plus tard, je me trouvais caché dans le feuillage, au plus profond du grand caïlcé'dra, et pris entre deux torrents; l'immense torrent qui avait dé à englouti le sol, la ruelle, et qui se faisait menaçant, contre la branche à laquelle je m'accrochais, et le torrent qui m'avait suivi pas à pas, pendant que j'escaladais l'énorme caïlcé'dra. Je n'avais d'autre choix que de me jeter dans l'un ou l'autre de ces torrents, de ces océans; les mêmes, en vérité, et sur le point de se rejoindre. Placé comme j'étais, je ne pouvais ni avancer, ni reculer. Je continuais de lutter pourtant, contre toute espérance; je luttais et je m'efforçais, mais ma lutte demeurerait vaine. Je criais, mais aucun son ne se formait. Et l'eau, cet immense océan, entre-temps, était là qui montait. L'eau recouvrait mes pieds, l'eau montait le long de mes chevilles ; elle atteignait mes jambes. Elle montait très vite, sûre de sa force. Alors, tandis que je me débattais et que je cherchais désespérément à dénouer l'étreinte qui me serrait la gorge, je voyais subitement, accroché à la branche, un gros serpent noir, à la gueule grande ouverte et à la langue fourchue qui remuait dans la gueule. Je plongeais la tête sous l'eau, pour ne plus apercevoir le monstre noir. Lorsque je la sortais de l'eau, je trouvais, à la place du monstre noir, la belle femme dont la chevelure, démesurément longue, couvrait les épaules et le dos, et descendait jusqu'aux chevilles. Comment cette métamorphose avait-elle pu se réaliser si subitement. A cette question, je ne trouvais vraiment aucune réponse...

— J'ai peur !... J'ai peur ! murmurais-je en tremblant.

— Peur ? disait-elle.

— Oui ! Grand'peur !

— De qui et pourquoi ?... C'est toujours moi, Dramouss.

— Bien, répondais-je en me résignant.

Désespéré, je levais les yeux vers le ciel. Agitant les ailes en signe de bienvenue, une hirondelle survolait la branche à moitié engloutie; elle virait avec une aisance étonnante, à toucher mon épaule, et semblait vouloir plonger dans l'inondation. J'abaissais le regard, qui rencontrait Dramouss, toujours debout auprès de moi, mais cette fois un sourire énigmatique sur les lèvres. Elle inclinait la tête, comme pour mieux se rendre compte de la montée de l'eau, et aussitôt, elle relevait son regard. Je découvrais alors que celui-ci n'était plus le même; son sourire aussi était devenu féroce. Et, chose curieuse, ses yeux avaient changé ! Ils ressemblaient à des phares de locomotive, exceptionnellement puissants et lumineux. Elle les levait vers le ciel obscur et lugubre. Et ces deux lumières portaient très haut dans le ciel. A la limite de l'insondable, j'apercevais alors, éclairées par les phares de la belle femme, une multitude humaine, qui formait deux longues files sur une immense esplanade. De la place où j'étais, le tumulte de cette foule me parvenait, assourdi, à coup sûr, affaibli par la distance et par de terribles grondements de tonnerre.

La première file, celle de gauche, en boubous flambants, boubous en feu, criait désespérément; la seconde, celle de droite, vêtue de boubous bleu-ciel, chantait joyeusement. A un point intermédiaire entre ces deux files, un énorme tableau noir portait l'inscription suivante : « SUR LA TERRE, L'HOMME NE FAIT RIEN POUR PERSONNE, NI RIEN CONTRE PERSONNE; IL FAIT TOUT POUR LUI-MÊME ET TOUT CONTRE LUI-MÊME. »

Lorsque la belle femme baissait de nouveau la tête et braquait sur moi ses deux phares, je m'évanouissais.

Mais elle me relevait immédiatement ; elle me ranimait. Et tandis que je me tenais debout, sur des jambes encore mal assurées et le corps ruisselant d'eau, elle recommençait à parler :

— Tout est englouti par la « révolution » !

— La « révolution » ? m'exclamais-je.

— Votre « révolution », disait-elle, est comme cet océan d'eau qui engloutit tout, anéantit tout.

— Comment faire, maintenant ?

— Je n'ai pu sauver qu'un bâtonnet d'or.

— Quel bâtonnet ?

— Le symbole du commandement, répondait-elle solennellement. Le fusil, la *daba* et la sagaie, repris par moi depuis longtemps aux mains du « gaillard », je vais le confier au lion noir.

— Quel lion noir ?

— A l'héroïque lion noir. Il les conservera longtemps, parce qu'il est juste, humain et sage. Je prenais le bâtonnet d'or. Avant de le glisser dans ma poche, je m'apercevais que ce bâtonnet était un stylo-mine.

— Maintenant, regarde ! criait subitement la femme.

— Quoi ? demandais-je en me débattant contre le flot, qui, à présent, avait atteint mes hanches.

Levant la tête, je voyais quelque chose d'extraordinaire : la lune se détachait du ciel ; puis, lorsqu'elle avait fini sa descente prodigieuse et qu'elle s'était posée sur l'océan, elle se mettait à naviguer, en direction de la branche déjà à demi engloutie sur laquelle je me tenais. Je cessais de me débattre, pour contempler le soleil audessus de ma tête, et, sur l'océan, la lune, qui naviguait dans ma direction. Lorsqu'elle était toute proche, je m'apercevais qu'une corde la reliait au soleil ; je m'introduisais dans la lune, qui, tout à coup, se mettait à monter vers le soleil. Au moment même où je m'étais assis sur un banc, à l'intérieur de la lune, j'avais lancé un coup d'oeil ironique par la portière. Il n'y avait plus de cases, plus de ruelles, plus d'arbres, plus d'énorme caïlcédra. Seule, au-dessous, une immense étendue d'eau couvrait l'univers...

Notre ascension continuait. Lorsque je ramenais le regard vers les lieux où je me trouvais, je redécouvrais à ma droite, Dramouss : cette femme extraordinairement belle, dont la chevelure, cette fois parsemée de fleurs de diamant, étincelait comme une coulée de soleils.

— Maintenant, disait-elle, regarde en face de toi.

J'obéissais et découvrais alors, avec stupéfaction, le lion noir, dont la crinière, couleur de flamme, couvrait tout le visage. Il tenait entre ses griffes de devant, la sagaie, le fusil et la *daba*.

— C'est désormais votre guide ! criait Dramouss.

Le Lion Noir ne rugissait pas ; au contraire, il était bien calme, pour un lion ; il participait à nos jeux et à nos plaisanteries. Il ne rugissait et ne devenait méchant que lorsqu'un d'entre nous s'approchait de la corde reliant notre barque au soleil.

A ce moment, craignant que l'un de nous, soit par stupidité, soit volontairement, ne coupât cette corde (notre embarcation aurait alors été engloutie par l'océan et la lune aurait sombré), l'animal s'irritait et grondait terriblement. Hormis ces moments (je l'ai déjà dit) il se comportait gentiment, en être affable et courtois.

Nous montions toujours. Et déjà les cloches avaient retenti dans les cathédrales, dans les églises; le muezzin avait repris ses appels; car les mosquées, elles aussi, étaient rouvertes. Les forêts sacrées, les biens spoliés, étaient restitués à leurs propriétaires; la famine le cédait à la prospérité, l'illégalité à la légalité, la barbarie à la civilisation. Et la vie, qui avait été pour nous jadis, un mélange de tristesse, d'absurdité et d'angoisse, était redevenue toute de joies et de rires.

Nous montions toujours. Au fur et à mesure de notre ascension, alors que grandissait la distance qui nous séparait de l'inondation et du gouffre, notre embarcation — cette lune qui, au départ, n'avait pas paru plus grande qu'une minuscule case — atteignait maintenant les dimensions d'une véritable planète. A ce moment, regardant autour de moi, je voyais, je reconnaissais distinctement dans la lune, ma Basse-Guinée, ma Moyenne-Guinée, ma Haute-Guinée natale. J'apercevais ma Guinée forestière, jadis traquée, terrorisée par le « gaillard ». Je les voyais heureuses, profondément et pleinement.

Oui, je reconnaissais ces filles vêtues de témourés et de pagnes chatoyants, ces hommes et ces vieux, ces femmes et ces vieilles. Je contemplais ma Guinée, guidée avec sagesse par le Lion Noir, l'héroïque et sage Lion Noir.

Et je découvrais qu'il n'était pas seul; je constatais que le peuple de ses frères l'accompagnait dans son ascension merveilleuse vers le soleil; et vers cette extraordinaire source de lumière, vers le progrès; tous embarqués sur un même esquif, passagers solidaires, promis au même port...

Incendie

Alors j'ouvris les yeux et je compris que j'avais rêvé. La chevelure roussie et le front saignant, j'étais allongé dans la case, dont le toit de chaume flambait. Bondissant de douleur autant que de désespoir, le regard perdu dans une dense fumée noirâtre et tourbillonnante, je sautai du canapé.

A tâtons, je courus d'un coin à l'autre de la case. Les flammes tumultueuses dévoraient la charpente de bambou. A peine consumée, elle s'effondra dans un grand fracas; au passage, les bûches touchèrent le rideau et la moustiquaire fixés au mur; ils prirent feu à leur tour, transformant ma demeure en brasier.

Continuant à courir d'un coin à l'autre, avec affolement, j'entendais des appels... J'entendais distinctement la voix aiguë de Mimie qui appelait au secours. J'entendais les coups sourds assés par les sauveteurs qui, au moyen de madriers, s'efforçaient de défoncer la porte de secours. Car l'entrée principale, donnant sur la « concession », était en flammes, c'est-à-dire infranchissable. Brusquement je fus soulevé du sol, mes bras et mes pieds furent saisis par deux hommes vigoureux; d'un coup, l'air frais du dehors, vivifiant, contrasta avec l'air étouffant qui régnait dans la case en feu. Cet air frais me cinglait le visage et le corps, me rendait vie peu à peu. Revoyant les étoiles scintiller sur la voûte céleste, je compris que j'étais sauvé... Remis de ma première émotion, je m'avisai que tout le monde, dans l'arrière-cour, était à l'œuvre.

Nos voisins, tirés de leur sommeil, étaient là, les uns torse nu, les autres, le pagne noué autour du cou, d'autres encore en *bila* ¹. Des gens habituellement corrects et « habillés comme des épis de maïs », étaient pour l'heure à moitié nus, et réparaient les méfaits de Satan. On se serait cru à l'heure de la baignade. C'était aussi comique que tragique.

Les appels, sans doute, avaient été si inquiétants et si pressants, qu'ils n'avaient donné à personne le temps de se vêtir décemment. A présent, tous lançaient, sur le toit en flammes, l'eau que nos voisins leur apportaient dans des bassines et dans des calebasses.

Cette équipe de pompiers, improvisés pour la circonstance, joua si bien son rôle qu'elle maîtrisa l'incendie avant l'arrivée des pompiers officiels. Le champ d'action du feu, qui eût pu s'étendre à plusieurs cases ou à plusieurs « concessions », fut ainsi limité, grâce à la solidarité des voisins. — Fatoman, que t'est-il arrivé ? Comment as-tu fait ton compte ? demanda mon père.

Ces questions, je les attendais. Je savais que quelqu'un me les aurait posées. Cependant, les écoutant, c'était comme si la foudre était tombée sur moi. Plein de honte, je balbutiai quelques mots et me tus; ma mère intervint :

— Fatoman, parle ! Tu n'es quand même pas une femme, pour ne pas pouvoir parler !

Une femme ? répliqua mon père. Mais une femme parle bien ! En paroles, toutes les femmes de la terre sont imbattables. Dis plutôt qu'il n'est pas un enfant.

Je me décidai. Je devais me justifier, fournir des explications plausibles.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé, Père, dis-je timidement et à voix basse. J'ai dormi profondément.

Il me considéra d'un air sceptique et un sourire amer se dessina sur ses lèvres. Cette réponse ne le convainquait pas.

— J'avais oublié que tu fumes, dit-il. C'est une de ces mauvaises habitudes que tu as contractées là-bas.

N'aurais-tu pas laissé un mégot par terre ?

— Peut-être. Mais je ne pense pas. Car en ce cas l'incendie eût éclaté bien plus tôt.

— Pas forcément, dit ma mère. Une cigarette met quelque temps avant de mettre le feu à un objet inflammable.

A ce moment, Mimie entra dans la case de mon père. Avait-elle senti mon accablement ? Les femmes habituellement devinent ces choses-là mieux que les hommes. Allait-elle me délivrer ? Tout de suite, elle prit part à la discussion :

— C'est bien curieux, Beau-Père, commença-t-elle, la façon dont cela s'est produit ! Nous avons passé une bonne partie de la nuit à causer chez vous. Harassée, je me suis endormie aussitôt. Mais non Fatoman. Toute la nuit, il m'a donné des coups de coude; je crois qu'il a fait des cauchemars. Et vers cinq heures, je me suis réveillée. Il y avait des flammes sur le toit de notre case !... Naturellement, j'ai crié : « Fatoman! Fatoman ! Au feu ! Au feu ! » Il s'est réveillé à demi, m'a dit : « Couche-toi, Mimie, tu rêves. » Je l'ai secoué vigoureusement, mais, voyant alors qu'il ne se réveillait pas, j'ai sauté du lit, j'ai franchi la grande porte, qui était déjà en flammes, et j'ai crié de toutes mes forces « Au feu ! Au secours ! Au feu ! »

— C'est terrible, murmura mon père d'un air gêné. Vous avez passé la nuit dans le même lit ? me demanda-t-il doucement, en détachant les mots.

— Oui.

— Vous n'auriez pas dû ! J'avais oublié de vous le dire. Quand je t'ai confié la « boule blanche », j'ai oublié de te dire que tu devais coucher à part, que tu ne devais pas passer la nuit auprès de ta femme.

— Tu lui avais donné cette boule ? fit ma mère, suffoquée.

— Oui, répondit mon père. Ton fils se posait des questions. Il voulait voir la Guinée de demain.

— Mais il n'a pas l'âge ! riposta ma mère. Il n'a pas encore quarante ans, le petit.

— Tout se serait arrangé s'il avait passé la nuit seul.

— Comment cela ? fis-je, inquiet.

— Dramouss, jalouse de ta femme, a mis le feu à la case. Tu as la boule ?

— Oui.

J'allai chercher la boule et la lui tendis.

— Ah oui ! dit-il. Les femmes sont toujours jalouses. Dramouss, jalouse de ta femme, a incendié ta case.

C'est ma faute. J'ai commis un oubli.

Ma mère considéra alors mon père sévèrement, puis lui dit :

— Ne t'amuse pas à faire pénétrer Fatoman dans tes mystères Il ne peut pas les comprendre. Il est toubab, lui !

— Et alors ? fit mon père, esquivant ces reproches. Tu as quand même rêvé, fils ?

— Oui.

— Qu'as-tu rêvé ?

— Des choses effroyables. J'ai vu un peuple en guenilles, un peuple affamé, un peuple qui vivait dans une immense cour entourée par une haute muraille, aussi haute que le ciel. Dans cette prison, la force primait le droit; mais c'est peu dire : il n'y avait pas de loi. On abattait et condamnait les citoyens sans jugement. C'était terrible, car ce peuple, c'était le nôtre !

— *Koun Faya Koun* [2](#), s'exclama-t-il.

— Mais j'ai rêvé aussi d'un Lion très noir, qui nous sauvait, qui faisait renaître la prospérité, et qui faisait de tous les peuples ses amis.

— *Koun Faya Koun*, dit-il encore. Tout cela, fils, tout ce que tu as vu en rêve, tu le verras à ton retour dans ce pays.

Ayant glissé la boule blanche dans son oreiller, il se leva, ouvrit une vieille caisse, en tira une baguette d'or, qu'il tendit à Mimie en s'asseyant.

— Tiens ! dit-il. C'est un dédommagement pour les effets que tu as perdus dans la catastrophe.

— Rien n'a été détruit, répondit Mimie dans un sourire, sauf la moustiquaire, les rideaux et les couvertures, mais ils ne nous appartenaient pas. Nous avons tous nos effets en dépôt chez ma belle-mère.

— Prends cet or quand même. Ce sera ton cadeau de mariage. Je suis heureux que mon fils t'ait épousée et que vous soyez venus me voir. Aussi mes bénédictions vous accompagneront-elles partout.

Nous primes congé de lui et l'on nous installa dans une nouvelle case. Les apprentis se chargeraient, me disais-je, de refaire la case détruite. Les deux jours qui suivirent, ma mère passa son temps à empiler des affaires dans nos cantines. Elle n'oublia pas d'y joindre la statuette la biche que mon père m'avait offerte. Des prévenances, on en avait eu beaucoup pour nous. Elles venaient de vieilles personnes dont la plupart m'avaient vu naître, de mes camarades, de tous mes camarades, mais surtout de Bilali et de Konaté. Là, nous avions été heureux, et nous ne l'avions pas été par hasard. C'est cela seulement, cette image seulement que, je veux conserver dans ma mémoire, ainsi que la triste impression qui m'est restée, après mon, rêve fantastique où j'ai vu mon pays et son avenir. Et déjà, avant de le quitter, je savais que la grandiose œuvre commune entreprise était compromise dans le cœur de mes compatriotes, parce que des hommes avaient importé des doctrines qui, à présent, étaient avalées comme le lait de coco.

Ce fut enfin le jour du départ. Le train était en gare. Konaté, Bilali et mes parents nous avaient accompagnés jusque là. La gare était bondée de gens qui, dans un geste spontané, étaient venus à la gare pour nous témoigner leur amitié, à moi et à mon épouse.

— Au revoir ! Au revoir ! criâmes-nous lorsque le train s'ébranla.

Tout le monde agitait la main. Les femmes leur foulard de soie.

Puis ce fut, le surlendemain, notre arrivée à Paris. Ce Paris qui n'était plus pour moi, comme auparavant, une ville mystérieuse...

Retour

Quelques années plus tard, lorsque Mimie et moi, entourés de nos enfants, nous retrouvâmes cette terre de Guinée, nous nous embarquâmes, sitôt l'avion au sol, dans le train pour Kouroussa. Nous y trouvâmes mon père, vieilli. Il nous accueillit en souriant dans la véranda de sa case et, comme pour se moquer de nous, dit :
— Le moment est venu.

Ma mère était accourue et déjà portait sur le dos le plus petit de nos enfants. Non loin de notre « concession », un drapeau flottait au fronton d'un bâtiment clair, aux lignes simples. Un drapeau rouge, jaune et vert.

— Quel moment, Père ? demandai-je, feignant de ne rien comprendre.

— Le moment fixé par Dramouss, répondit-il avec le même sourire moqueur.

— Konaté est-il là ? fis-je, pour esquiver son allusion.

Mon père, baissant la tête, répondit d'un air gêné :

— Ton ami a été accusé d'avoir trempé dans le récent complot.

— Un complot ? répétai-je stupéfait.

Mimie et ma mère assistaient à notre conversation sans y prendre part. Déjà mes enfants, hormis celui qui était sur le dos de ma mère, s'étaient mêlés à mes petits frères. Les enfants ne sont jamais étrangers les uns aux autres.

— Konaté, fit mon père en bégayant, Konaté n'est plus. Konaté a été fusillé par les autorités.

Entendant cela, je fondis en larmes. Tout se troublait en moi. Ma tête était brouillée par une grande révolte intérieure, et ma vue, par des pleurs.

— Mais, Père, fis-je en m'essuyant les yeux, et Bilali ?... Bilali est là, lui ?

Mon père serra les dents. De nouveau, il me considéra, puis baissa la tête et répondit, en détournant la tête :

— Lui aussi a été victime du complot.

Nous demeurâmes assis un moment, le coeur comme noyé par la pluie de la tristesse. Mon père, après quelques paroles de consolation, reprit :

— Depuis ton départ, beaucoup de tes camarades ont été abattus. Beaucoup de gens sont en prison.

Beaucoup d'autres aussi ont fui, vers le Sénégal, vers la Côte d'Ivoire, le Libéria, la Sierra Leone et d'autres pays limitrophes.

Il se tut. Nous demeurâmes un moment pensifs. « Pourquoi suis-je revenu ? pensai-je. Moi aussi, je serai tué comme les autres. »

Dans la cour de la « concession », une mère poule, ronchonreuse, les plumes hérissées, se promenait avec nonchalance au milieu de ses petits. Tout à coup, un épervier, qui tournoyait dans le ciel depuis un moment, au-dessus de la « concession », plongea dans le vide. Nous ne le vîmes que quelques secondes. Lorsqu'il remonta vers le ciel, nous constatâmes, le coeur serré, qu'un des poussins était pris entre ses griffes. Le poussin poussait des petits cris qui nous parvenaient comme étouffés par la distance et par les griffes du rapace.

— Non, non ! fit tout à coup mon père, dans un geste de protestation. Notre régime fusille nos enfants pour un oui, pour un non. Et ce maudit épervier aussi, enlève ma volaille, alors qu'il n'y a plus de viande ni un grain de riz dans ce pays !

Dans un grand mouvement de colère, mais d'une colère plus intérieure qu'apparente (cela se lisait sur son visage), mon père, furtivement, plongea une main dans la poche de son caftan. Il en tira un chapelet, qu'il brandit dans la direction de l'épervier. Celui-ci avait pris de l'altitude et n'allait plus tarder à se poser à la cime du fromager pour dévorer sa proie.

« Sala mûne qawlan mine Rabine Rahimine, adjib ly yâ Kachafa ya ilou, Wal Diini Alga Atou Bintou Matmouna . » [1](#)

Mon père prononçait distinctement ces paroles chaque fois qu'une perle du chapelet passait entre ses doigts. Il était assis, tout absorbé dans sa prière, et nous, nous le regardions, inquiets, ne sachant pas où il voulait en venir.

Soudain, avant même qu'il n'eût fini d'égrener son chapelet, l'épervier, comme appelé (c'est peu dire : comme attiré par un aimant) au niveau du sol, battit des ailes, puis planant un instant dans la direction du retour, replongea subitement dans le vide, pour atterrir à portée de main de mon père. Celui-ci, hâtivement, empocha son chapelet, se saisit de l'épervier et arracha de ses griffes le poussin. Il ramassa par terre un

roseau, — il en traîne toujours dans notre « concession » — et en assena trois coups sur l'épervier. Comme satisfait de lui, il cria :

— Va-t'en, sale oiseau !... Voleur !

Quand l'oiseau prit le large, je baissai les yeux ; le poussin, quelque peu étourdi, boitait mais criait en se dirigeant vers la mère poule.

— Père ! soupirai-je, ne trouvant pas un mot à dire...

— Oui, fit-il. C'est ainsi que, de temps en temps, nous appelons nos fils à distance. Même celui qui vit à Paris et qui, comme toi, fait parfois irruption chez moi.

Il sourit un moment. Mimie était stupéfaite. Ma mère, souriante, semblait fière de son époux.

— Et cela suffit ? risquai-je.

— Oui. Ces mots ont beaucoup de force. Quand on a parlé pour Dieu, agi pour Dieu, et vécu seul dans la brousse pour Dieu, comme moi, dans la contemplation, tout cela pour Dieu, Dieu alors vous écoute quand vous lui parlez.

Dans un geste de révolte, il se leva, se dirigea vers la case qui devait être la mienne. Je le suivis. Nous le suivîmes. Et lui de dire tout à coup :

— Si tous ces hommes et toutes ces femmes, au lieu de passer leurs journées à prononcer des discours puérils, consacraient le même temps à l'adoration du Très-Haut, notre pays serait loin de cette misère. A présent, le Très-Haut les punira, pendant des années, avant de faire descendre sa pitié et sa bénédiction.

— La bénédiction, Père, dis-tu ?

— Oui, sa bénédiction sur ce pays qui est en train de s'égarer. Quand viendra le Lion Noir, je ne serai plus là.

— Le Lion Noir ? fis-je.

— Oui, l'héroïque et sage Lion Noir, que tu connais tout autant que moi. La légalité reviendra aussi. Et alors vous serez réconciliés avec vous-mêmes et avec les autres. Même avec ce pays dont vous parlez la langue.

Je le dis si telle est la volonté d'Allah, béni soit Son Nom !

— Aminâ ! Aminâ ! répondis-je.

Fin